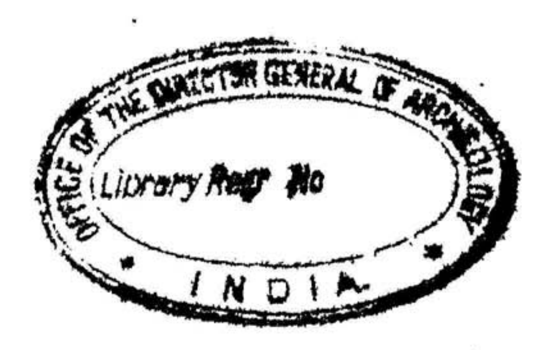




VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET A LA CHINE.

II.



VOYAGE

AUX INDES ORIENTALES

ET A LA CHINE,

FAIT PAR ORDRE DE LOUIS XVI,

DEPUIS 1774 JUSQU'EN 1781;

Dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madégasses; suivi d'observations sur le Cap de Bonne-Espérance, les îles de France et de Bourbon, les Maldives Ceylan, Malacca, les Philippines et les Moluques, et de recherches sur l'histoire naturelle de ces pays, etc. etc.

PAR M. SONNERAT,

Correspondant de l'Institut national de France, etc.

Nouvelle édition, revue et rétablie d'après le manuscrit autographe de l'auteur; augmentée d'un Précis historique sur l'Inde, depuis 1778 jusqu'à nos jours, de notes et de plusieurs Mémoires inédits, par M. SONNINI.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVI.



VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES
ET
A LA CHINE.

CHAPITRE V.

Fêtes des Indiens.

Les premières fêtes des indiens furent des jeux destinés à perpétuer le souvenir des grands événemens ou des personnages illustres. Celui qui, par de belles actions, avait bien mérité de sa patrie, obtint l'admiration de son vivant, les regrets à sa mort, et l'apothéose dans la suite. C'est ainsi que les divinités se multiplièrent chez tous les peuples, et que les jeux devinrent des cérémonies religieuses; leur véritable principe disparut sous les teintes de l'imagination, et la philosophie qui veut y remonter, s'égare dans les ténèbres qui l'entourent.

Les tamouls règlent leurs fêtes sur l'année lunaire, à l'exception de quelques-unes qui

reviennent avec les Natchétrons, telles que le Tirounal, qu'ils célèbrent toutes les années au même jour, et le Pongol qui commence avec le mois taï. Les peuples de l'Inde ont assigné des heures nocturnes à leurs fêtes: ainsi le pratiquaient les anciens. Ces fêtes consistent à porter en pompe le Dieu qui les occasionne, dans des processions faites soit en-dedans de la pagode, soit en-dehors de l'aldée; ils forment un porche ou pendal de feuillage devant leurs temples, et promènent l'idole tout autour : chacun apporte ensuite des offrandes, que les brames font cuire pour les dieux, et que le peuple peut manger, après qu'elles leur ont été présentées [1].

Le Pongol est la plus grande fête des indiens : aucun ne s'exempte de la célébrer. La seconde est l'Aïdapoutché, ou fête des armes. Celle du Tirounal, qui sans contredit est la

[1] Les syriens, à la fête des Torches ou du Bûcher, et les hébreux à la fête de Pâques, dressaient quelques arbres devant leurs temples, promenaient leurs dieux tout autour, et les brûlaient : ensuite le peuple présentait ses offrandes, qui, pour l'ordinaire, étaient des agneaux et des moutons ; et après les premières libations faites sur elles par le prêtre, chacun emportait chez soi la victime pour la manger. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages.*

plus solennelle et qui attire le plus de monde, n'a de célébrité qu'autant que le temple est lui-même célèbre.

De la Fête du Tirounal.

La fête du Tirounal ou du Chariot, est la dédicace du temple ; par conséquent elle n'a point de jours fixes : elle dure dix jours, dans les temples les plus renommés, tels que ceux de Chalembron, Chéringam, Jagrenat, etc. On y vient de toutes les parties de l'Inde.

Quelques jours auparavant, on fait des offrandes à l'idole, on forme des porches ou pendals [1] par-tout où le Dieu doit s'arrêter ; ces pendals sont garnis des plus belles tapisseries, représentant la vie et les métamorphoses du Dieu.

La veille, les tamtams et les autres instrumens parcourent les endroits où la procession doit passer, afin d'avertir les femmes grosses de s'en éloigner pendant la dixaine, parce qu'elles sont un obstacle à son passage.

Le premier jour, après beaucoup d'offrandes, suivies des processions faites dans l'en-

[1] Espèce de reposoir, fait avec des branches d'arbres et des toiles peintes.

ceinte, au bruit d'une multitude d'instrumens, on met la banderolle entortillée autour du mât de pavillon, et le soir on promène l'idole sous un dais.

Le matin du second jour, on porte l'idole en procession, et le soir on la place sur une espèce de cygne appelé *Annon*.

Le troisième, la procession se fait le matin; l'idole est portée sur un lion fabuleux, appelé *Singam*, et le soir sur une espèce d'oiseau à quatre pieds, qu'on nomme *Yalli*.

Le quatrième, lorsque la fête est en l'honneur de Vichenou, on la porte le matin sur Anoumar, singe d'une grosseur extraordinaire: ce singe est la monture de Vichenou; il lui rendit de grands services lorsque ce dieu fit la guerre au géant Ravanen, roi de l'île de Languei [1]. Le soir elle est portée sur Guéroudin, qui est aussi la monture de Vichenou.

Si la fête est en l'honneur de Chiven; le matin ce dieu est porté sur un boudon ou géant, et le soir sur un bœuf, qui est Darmadevé, dieu de la vertu.

Le cinquième, on porte l'idole le matin et

[1] On la connaît aussi sous le nom de *Lanca*, mais plus encore sous celui de *Ceylan*.

le soir sur le serpent Adysséchen, qui soutient la terre avec ses mille têtes, et sert de lit à Vichenou sur la mer de lait.

Le sixième, on la porte le matin sur un singe, et le soir sur un éléphant blanc.

Le septième, il n'y a point de procession; mais le soir on place l'idole sur une fenêtre, au haut des tours de la pagode, et ce jour est marqué pour les offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des brames. L'un d'eux fait l'énumération de tout ce qu'on apporte, et ils s'en emparent après l'avoir offert à l'idole.

Le matin du huitième jour, les brames la portent eux-mêmes sur un palanquin, et font le tour de l'enceinte de la pagode; le soir on la porte sur un cheval, et l'on fait la procession.

Le neuvième, la procession se fait le matin et le soir, dans l'enceinte de la pagode; l'idole est portée sous un dais par les brames.

Le dixième jour, c'est-à-dire, le dernier, on fait une procession très-solennelle. On met d'abord l'idole sur un reposoir en pierre; ce reposoir s'appelle *termouti* [1]: il est orné de

[1] *Ter* veut dire *char*, et *mouti*, *montoir*. Ce reposoir est en-dehors des temples: on y monte par un

fleurs et de banderoles, et sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter et l'en retirer lorsque la promenade est achevée; ce jour se nomme la fête de Teroton, qui veut dire course du char; six à sept mille personnes le traînent, et joignent des cris réitérés au son d'une infinité d'instrumens de musique. Ce même jour, le chef des aldées donne de l'argent en aumône pour le mariage des brames orphelins.

Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle les guerres, la vie et les métamorphoses du Dieu sont représentées; il est orné de banderoles et de fleurs. Des lions de carton placés aux quatre coins, supportent tous ces ornemens; le devant est occupé par des chevaux de la même matière, et l'idole est au milieu sur un piédestal: quantité de brames l'éventent, pour empêcher les mouches de venir s'y reposer. Les bayadères et les musiciens sont assis à l'entour, et font retentir l'air du son bruyant de leurs instrumens; on a vu des pères et des mères de famille tenant leurs enfans dans leurs bras, se

escalier pratiqué derrière; il n'y a que les chars destinés à traîner Chiven, Vichenou et Soupramanier, dont la hauteur exige qu'on se serve de montoir.

jeter sous les roues pour se faire écraser et mourir, dans l'espoir que la Divinité les ferait jouir d'un bonheur éternel dans l'autre vie. Ce spectacle n'arrêtait point la marche du Dieu, parce que les augures n'auraient point été favorables. Le cortége passait sur le corps de ces malheureux sans laisser paraître aucune émotion, et la machine achevait de les broyer. Soit que la superstition ait moins d'empire, soit qu'ils connaissent mieux les droits de l'humanité, on ne voit pas aujourd'hui beaucoup de zèle pour cet affreux dévouement; il n'y a plus que quelques fanatiques qui se précipitent sous le chariot, dans cette pompe solennelle.

Fêtes de chaque mois.

Le 11 avril est le premier jour du mois chitteré, qui commence l'année indienne; les tamouls célèbrent son retour par une fête appelée *Varouché-Paroupou*, qui veut dire *naissance de l'année.* Ce n'est que dans les maisons qu'on la solennise; on y fait la cérémonie du Darpénon[1] pour la mort de ses

[1] *Voyez* ci-après, chap. VI, *des Cérémonies particulières des gentils.*

ancêtres. Sur-tout on doit faire l'aumône aux pauvres et aux brames ; une bonne œuvre faite ce jour-là, vaut mieux que cent dans d'autres tems. Le reste du jour, les indiens se divertissent et se régalent afin d'être heureux pendant toute l'année, parce qu'ils croient que cela dépend de la manière dont ils la commencent.

Au parouvon, ou à la pleine lune, est la fête de Chitteré-Parouvon ; on fait Pongol [1] pour Citra-Poutrin, écrivain d'Yamen, dieu de la mort, qui tient registre des vertus et des crimes des hommes. C'est pour lui qu'on fait le jeûne nommé *ourchendi* [2]. Cette fête n'est célébrée que dans les maisons.

Dans le mois vayassi, qui répond au mois de mai, au sadouratassi de l'amarassé ou veille de la nouvelle lune, est la fête de Narsinga-

[1] Pongol, comme on le verra ci-après (aux fêtes du dixième mois) dans la grande fête du Pongol, est une cérémonie qui consiste à faire cuire du riz au lait, qu'on offre au Dieu pour lequel on le fait cuire ; ensuite tout le monde de la maison doit en manger un peu.

[2] Ourchendi est le petit jeûne, c'est-à-dire qu'on ne doit manger qu'une fois dans les vingt-quatre heures ; au lieu que le jeûne nommé *obarasson* est le jeûne complet, et consiste à ne rien manger dans les vingt-quatre heures.

Jeinti. Ce n'est que dans les temples de Vichenou, qu'on la célèbre. Elle dure neuf jours, et l'on fait des processions, pourvu toutefois que quelqu'un en fasse la dépense; c'est à pareil jour que Vichenou se métamorphosa en homme-lion pour tuer le géant Érénien [1].

Au parouvon ou pleine lune, est la fête de Maharavaïsagui, qui n'est célébrée que par les brames; ils prient et font des cérémonies pour la mort de leurs ancêtres.

Dans le troisième mois, ani, qui répond au mois de juin, les tamouls ne célèbrent aucune fête; mais ils font le petit jeûne et le Darpénon pour leurs ancêtres morts : ils sont tenus à ces mêmes cérémonies les jours de la nouvelle et de la pleine lune de tous les mois, pourvu qu'aucune fête ne tombe dans ces deux jours.

Dans le quatrième mois, addi, qui répond au mois de juillet, au natchétron nommé *Pouron*, qui arrive dans ce mois, est la fête d'Addi-Pouron, qu'on célèbre dans les temples de Chiven, en l'honneur de la déesse Parvadi : on la mène en procession dans un

[1] *Voyez* la quatrième Incarnation de Vichenou, ci-dessus, tom. I, p. 281.

char; cérémonie qui se fait huit jours avant dans ses temples, si quelqu'un veut en faire la dépense.

Au tidi-chaoti, après l'amavassé, ou quatrième jour après la nouvelle lune, on fait naga-poutché [1].

Dans le cinquième mois, avani, qui répond au mois d'août, au panchémi, après l'amavassé ou cinquième jour après la nouvelle lune, est la fête de Guéroudin-Panchémi, qui consiste dans le naga-poutché.

Le vendredi le plus prochain de la pleine lune et qui la précède, est la fête de Varlachimi-Noembou : quelques indiens seulement la célèbrent, parce qu'en l'observant une seule fois, ils contractent l'obligation de la célébrer toujours, eux et leurs descendans. Elle est principalement adoptée par les bayadères, parce qu'elle leur procure le moyen de tirer de l'argent de leurs amans, et de tous ceux chez qui elles vont danser et chanter ce jour-là.

Cette fête est en l'honneur de Latchimi; c'est dans les maisons qu'on la solennise : on observe le petit jeûne; on s'attache une ficelle

[1] *Voyez* ci-après, chap. VI, *des cérémonies particulières des indiens.*

de coton jaune, les hommes au bras droit et les femmes au cou : les brames viennent y faire le poutché.

Au natchétron-moulon, qui arrive dans ce même mois, est la fête d'Avani-Moulon, qu'on célèbre dans les temples de Chiven, parce qu'à pareil jour ce Dieu fit le miracle suivant.

Manicavasséguer, ou Manicavasser, ministre de Pandi-Raja roi de Maduré, partit avec un grand cortége et quarante-neuf courous de charas d'or, destinés à faire un achat considérable de chevaux pour le roi : depuis long-tems il avait un désir extrême d'être initié dans les mystères de Chiven. Ce dieu, satisfait des vertus du ministre, voulut être lui-même son gourou ; il prit la figure d'un brame, et suivi de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf boudons, qui se déguisèrent en disciples, il alla se placer sous un arbre, près duquel devait passer Manicavasser. Celui-ci n'eut pas plutôt aperçu le prétendu brame, qu'il s'approcha de lui pour lui demander qui il était, et quel livre il portait sous son bras ; le dieu lui répondit qu'il était gourou, et que le livre se nommait *chive-yana-podou*. Manicavasser lui ayant demandé

l'explication de chacun de ces mots, Chiven le satisfit avec tant de sagesse, que le ministre étonné ne pouvant plus douter que ce ne fût Dieu lui-même, se prosterna devant lui pour l'adorer, et lui demanda la grace d'être admis au nombre de ses disciples. Sa prière fut exaucée, et la cérémonie de l'initiation fut faite par Chiven lui-même.

Manicavasser se dépouilla de tous ses ornemens, se couvrit le corps de cendres, et offrit à Dieu tout l'argent qu'il avait apporté pour l'achat des chevaux. Le Dieu lui dit d'en distribuer une partie aux pauvres, et d'employer le reste à construire des temples en son nom. Les autres chefs du cortége, croyant que Manicavasser avait perdu la raison, firent part au roi de sa conduite. Ce prince écrivit à son ministre de revenir; et sur son refus, les chefs du cortége eurent ordre de l'emmener de force. Dans cette perplexité, Manicavasser eut recours à Dieu, qui lui dit de se rendre auprès du roi, de lui dire que les chevaux arriveraient le jour du moulon du mois d'avani, et de lui faire présent d'un rubis qu'il lui remit. Le ministre reprit ses ornemens, et suivi de son cortége, il revint à la ville. En arrivant, il dit au roi que les chevaux qu'il

attendait, arriveraient le jour de l'avani-moulon, et lui donna le rubis. Ce rubis était d'une si grande beauté et si parfait, qu'au lieu de le réprimander, le prince lui fit un accueil favorable.

Au jour fixé pour l'arrivée des chevaux, on en vit une quantité prodigieuse s'approcher de la ville. Impatient de les voir, le roi prit des maquignons experts pour les visiter, et alla au-devant d'eux. Ces maquignons furent si frappés de la perfection des animaux, qu'ils n'en rebutèrent aucun. Ils furent conduits dans les écuries qui leur avaient été préparées; mais la nuit étant survenue, on entendit un vacarme effroyable dans ces mêmes écuries : on y courut, et l'on fut bien étonné de voir tous ces chevaux changés en autant d'adives [1], qui dévoraient les anciens chevaux

[1] Espèce de renard, que l'on nomme à Pondichéry *chien maron*.

[La dénomination de *chien maron* convient mieux à l'adive qu'au mouton couvert de poils, auquel on la donne aussi dans l'Inde, suivant M. Sonnerat. *Voyez* la page 186.

Les naturalistes ont rangé l'adive dans le genre du chien (*canis aureus* Lin.) Cet animal a beaucoup de rapport avec le renard, tant par son extérieur que par ses habitudes; mais il ne se creuse pas de terriers. Une

du roi. C'étaient effectivement des adives, que Chiven avait métamorphosés en chevaux, et sous cette forme, ils avaient été conduits par des déverkels, qui avaient pris la figure de marchands. Le roi, furieux du tour qu'il croyait lui avoir été joué par son ministre, le fit fouetter publiquement, puis il le fit exposer au soleil tout nud, l'obligeant à se tenir sur un pied. Ce malheureux invoqua Chiven; et, tout-à-coup, on vit la rivière de Vaigué se gonfler, rompre ses digues, et menacer la ville d'une destruction entière. A ce prodige, le prince reconnut qu'une main toute-puissante protégeait son ministre; il eut recours à lui, et le pria de lui pardonner et d'arrêter l'inondation.

Manicavasser fit tout de suite assembler des ouvriers, qui rétablirent bientôt les digues. Chiven se mit du nombre; mais un piqueur mécontent, s'avisa de lui donner un coup de

teinte blanchâtre, mêlée de gris et de fauve, est la couleur générale de son pelage; il a du noir sur les côtés de la tête, au nez, aux lèvres et aux moustaches; sa queue, très-fournie de longs poils, a des taches ou des anneaux d'un brun foncé. L'adive est doué d'une grande finesse d'instinct, et il surpasse le renard en ruse et en agilité.] (S.)

rotin, et ce coup porta sur la nature entière; les dieux, les hommes, les animaux, enfin toutes les créatures le ressentirent. C'est ainsi qu'il disparut, après avoir manifesté sa présence. Malgré toutes les instances du roi, le ministre quitta sa place, abandonna ses biens, et sous l'habit de pénitent, courut de pagode en pagode, pour remercier Dieu de toutes ses graces; mais en faisant ses dévotions dans le temple de Ciddambaron, connu sous le nom de Chalembron, il disparut tout-à-coup, et fut transporté dans le Caïlasson, demeure de Chiven et le paradis de ses sectateurs.

Au natchétron-aoton, est la fête d'Avani-Aoton; on la célèbre dans les temples de Chiven: tous ceux qui portent des cordons en écharpe, comme les brames, chétis, cométis et camalers [1], vont se baigner au bord des étangs ou des rivières, après s'être fait raser; ils quittent là leurs vieux cordons, pour en reprendre de neufs; ils consacrent encore ce jour à demander pardon à Dieu des péchés commis pendant l'année.

A l'atchémi, après le parouvon, ou le hui-

[1] Les chétis, les cométis et les camalers sont des classes diverses de la tribu des choutres. *Voyez* tome I, chap. V, *de la division des castes*, p. 83.

tième jour après la pleine lune, est la fête d'Ouricati-Tirounal. C'est le jour de la naissance de Quichena; on la célèbre dans les temples de Vichenou : pendant les neuf jours qu'elle dure, on promène le Dieu processionnellement dans les rues. Cette fête est sur-tout observée par les pasteurs, en mémoire de ce que Quichena fut élevé auprès d'eux; on dresse des porches ou pendals de feuillage et de toile aux portes des temples et dans quelques carrefours.

Au milieu de ces porches, on suspend un coco, dans lequel est un fanon [1]. Ce coco tient à une ficelle, dont le bout est en-dehors du pendal, et qu'on peut tirer, afin d'élever ou de baisser à volonté le coco.

La caste des pasteurs, ou du moins tous ceux qui conservent encore leur état primitif, se promènent ensemble dans les rues; et lorsqu'ils arrivent à ces porches, il faut, pour passer outre, qu'ils cassent avec des bâtons, le coco suspendu, ce qu'on tâche de leur rendre difficile, en le faisant échapper à leurs coups. Ce jeu doit avoir une origine, mais elle est inconnue.

[1] Monnaie d'argent qui vaut six sous de France.

Dans le sixième mois, prétachi, qui répond au mois de septembre, le quatrième jour après la nouvelle lune, est la fête de Polléar-Chaoti : c'est le jour de la naissance de ce Dieu. Cette fête se fait dans les temples et dans les maisons; on observe le petit jeûne, et pour la célébrer, on achète un Polléar de terre cuite qu'on porte chez soi pour y faire les cérémonies ordinaires. Le lendemain cette idole est portée hors de la ville, et jetée dans un étang ou dans un puits : ceux qui veulent faire de la dépense, la mettent sur un char pompeux, et se font accompagner par les danseuses et les musiciens. D'autres la font porter sur la tête par un porte-faix.

Au panjémi, qui suit immédiatement, ou le cinquième jour après la nouvelle lune, est la fête de Richi-Panjémi, qu'on célèbre dans les temples de Chiven.

Au sadouratasi suivant, ou veille de la pleine lune, est la fête d'Ananda-Vourdon : on la célèbre en l'honneur des trois grands Dieux, Vichenou, Chiven et Brouma, qui sont adorés sous la figure d'un serpent à mille têtes. Sous cette forme, ils portent le nom d'*Ananda-Perpenadesouami*. La fête se fait dans les maisons, ceux qui l'adoptent ne font

même que ses livres et ses instrumens de musique. Le brame vient faire des cérémonies ; il prend de l'eau dans un petit vase, la présente d'abord aux Dieux, et avec des feuilles de manguier, il en asperge toutes les voitures de la maison et les animaux, tels que les éléphans, les chevaux, les taureaux, les vaches, et même les bateaux et les vaisseaux, si le propriétaire de la maison en possède. Les huit premiers jours sont consacrés à Chiven et à Vichenou ; le neuvième jour est destiné pour honorer les trois principales déesses, Parvadi, Latchimi et Sarassouadi : la première est représentée par les armes, comme déesse destructive ; la seconde, par les voitures, les bateaux et les animaux, comme déesse des richesses ; et la troisième, par les livres et les instrumens de musique, comme déesse des langues et de l'harmonie.

L'Aïda-Poutché est une fête si sacrée, qu'un indien ne prendrait pas une arme pour se défendre, s'il est attaqué, le jour qu'on doit la célébrer Le général du souba du Décan, qui faisait le siége de Gingy, choisit ce jour-là pour donner l'assaut, persuadé qu'on ne s'y défendrait pas ; en effet, il entra dans la place sans rencontrer un seul obstacle.

Au décémi qui suit immédiatement, ou dixième jour après la nouvelle lune, on célèbre la fête de Vigéa-Déchémi. Elle est consacrée aux divertissemens : on resserre les armes qu'on avait exposées la veille ; mais avant que de les remettre dans leurs fourreaux, quelques paléagars suivent l'exemple des anciens rois qui coupaient les têtes de plusieurs cabris. L'après-midi les dieux sont portés hors des villes pour chasser, et l'on y tue un quadrupède.

Au sadouratasi, avant l'amavassé ou la veille de la nouvelle lune, est la fête de Divavali, qui se fait en réjouissance de la mort d'un géant Rachadin, nommé *Narâga-Chourin*, que Vichenou extermina, parce qu'il faisait beaucoup de mal aux hommes. Cette fête n'est célébrée que dans les maisons, et elle ne consiste qu'à se laver la tête [1] avant le lever du soleil : elle fut instituée par

[1] Quoique les indiens se baignent plusieurs fois par jour, ils n'appellent pas cela se laver la tête, parce qu'ils ne se lavent qu'avec de l'eau. Selon eux, pour se laver la tête, il faut d'abord se frotter d'huile, ensuite se baigner avec de l'eau, et après ce bain, se priver, au moins pendant vingt-quatre heures, des plaisirs du mariage et des alimens rafraîchissans.

Vichenou lui-même, qui dit que tous ceux qui feraient cette ablution, auraient le même mérite que s'ils se fussent baignés dans le Gange. Le reste de la journée se passe en divertissemens; c'est une des plus grandes fêtes du Guzurate.

Dans le huitième mois, cartigué, qui répond au mois de novembre, à l'amavassé ou à la pleine lune, est la fête de Quedaravourdon [1], en l'honneur de la déesse Parvadi, ceux qui l'observent ne font qu'une collation, et s'attachent au bras droit un cordon de fil jaune.

Au prédamé suivant, ou lendemain de la nouvelle lune, est la fête de Cander-Chasti, qui dure jusqu'au sattami ou septième jour de la nouvelle lune; on la célèbre en mémoire de la défaite de Soura-Parpma, très-puissant achourin, que le dieu Soupramanier vainquit après une guerre de six jours [2]. Le septième, on porte le Dieu processionnellement, et dans quelques endroits on fait la représentation de la bataille où ce géant périt. On modèle cet achourin en terre cuite, et des indiens armés représentent ses troupes.

[1] *C'est une des trois grandes fêtes qu'on est obligé de célébrer toutes les années, quand on les a célébrées une fois.*

[2] *Voyez* l'histoire de Soupramanier, tom. I, p. 313.

Au chaoti ou quatrième jour après la nouvelle lune, est la fête de Naga-Chooti, qui consiste dans le nagapoutché.

Au natchétron-cartigué, qui tombe dans ce mois toujours la veille ou le jour de la pleine lune, est la fête de Paor-Nomi : c'est la grande fête du temple de Tirounamaley, parce que c'est dans ce jour que parut la montagne sur laquelle ce temple est situé. Les chivapatis la célèbrent dans toutes les pagodes de Chiven ; elle dure neuf jours : les pélerins accourent à Tirounamaley, de toutes les parties de la côte, et il s'y tient une grande foire.

L'histoire de Tirounamaley est très-célèbre dans la religion des gentils ; elle occupe tout un pouranon. Le temple est construit sur une montagne sacrée, parce qu'elle représente Chiven ; ce dernier y descendit en colonne de feu, pour terminer une dispute de préséance élevée entre Vichenou et Brouma [1]. Chiven, pour perpétuer la mémoire de cet événement, changea la colonne enflammée en une montagne de terre, et voulut que ses sectateurs la révérassent. C'est à cause de son premier état, qu'ils allument sur le

[1] *Voyez* tom. I, p. 268.

sommet un grand feu qui dure pendant la neuvaine; ils le placent dans un immense chaudron de cuivre, et l'entretiennent avec du beurre et du camphre, qu'on y envoie de tous côtés; la mêche est composée de plusieurs pièces de toile de soixante-quatre coudées chacune. Les brames ont soin de ramasser le marc de ce feu, dont ils font des présens à leurs bienfaiteurs, qui tous les jours s'en mettent un peu sur le front. C'est à l'imitation de ce feu sacré que les chivapatis font chez eux un grand gâteau de pâte de riz, pétri seulement avec de l'eau; ils font un trou dans le milieu, qu'ils remplissent de beurre, et y allument une petite mêche; ensuite ils adorent ce feu, jeûnent toute la journée, et après six heures du soir, ils mangent cette pâte avec quelques fruits.

Les Vichenoupatis ont une très-grande fête le jour de cette même pleine lune. Elle ne diffère de l'autre que par son objet, de manière que les deux sectes la célèbrent ensemble. On allume des feux de joie devant les temples; les rues et les maisons sont illuminées, et on porte les dieux processionnellement. Les vichenoupatis disent que c'est le jour de la pleine lune de ce mois que

Vichenou prit la forme d'un brame nain, et relégua le puissant géant Mahabéli dans le Padalon [1]; que ce géant, pendant qu'il gouvernait, aimant beaucoup les illuminations, fournissait à chaque maison un calon d'huile [2], afin de satisfaire son goût, et qu'en allant au Padalon, il pria Vichenou de vouloir bien faire continuer sur la terre les usages qu'il avait établis. Ce dieu le lui promit, et lui permit en même-tems de revenir toutes les années à pareil jour, afin de voir par lui-même s'il était fidèle à sa promesse.

C'est pour cette raison que l'illumination se fait, et que les enfans tenant du feu dans la main, se divertissent dans les rues en criant Mahabeliro.

Dans le neuvième mois, margaji, qui répond à décembre, au yagadéchy après l'amavassé ou onzième jour après la nouvelle lune, on fait une très-grande fête dans les temples de Vichenou ; c'est celle de Vaïcondon-Yagadéchy : elle n'est célébrée que par les vichenoupatis, qui passent la nuit à veiller

[1] *Voyez* la cinquième incarnation de Vichenou, t. I, pag. 283.

[2] Mesure indienne. Il faut douze calons à-peu-près pour une pinte.

et prier, après avoir jeûné toute la journée. Vaïcondon est le nom du paradis ou séjour de Vichenou.

Au parouvon ou pleine lune qui suit, est la fête de Maharegi-Tiroumangenon ; elle n'est célébrée que dans les temples de Chiven, et sur-tout à Chalembron, où l'on adore ce dieu sous le nom de *Sababadi.*

Dans le dixième mois, taï, qui répond à janvier, le premier de ce mois est le Pongol, la plus grande fête des indiens ; elle est destinée à célébrer le retour du soleil dans le nord, et dure deux jours : le premier jour, on la nomme *Boï-Pandigué* ou *Péroun-Pongol*, ce qui signifie *Grand-Pongol.* La cérémonie consiste à faire bouillir du riz avec du lait, pour tirer des augures de la façon dont le lait bout. Dès qu'on aperçoit les premières ébullitions, les femmes et enfans crient *Pongol*; qui veut dire *il bout.* C'est dans l'intérieur des maisons qu'on fait cette cérémonie ; le lieu choisi pour cela doit être purifié avec de la bouze de vache : on y dresse un fourneau sur lequel on fait cuire le riz qu'on présente d'abord aux dieux ; après quoi toutes les personnes de la maison doivent en manger un peu. Le second jour, elle prend le nom de

Maddou-Pongol ou Pongol des vaches ; on peint les cornes de ces animaux, on les couvre de fleurs, on les fait courir dans les rues, et l'on fait ensuite chez soi le Pongol pour eux. Le soir on porte la figure du Dieu processionnellement dans les campagnes. L'idole est placée sur un cheval de bois, dont les pieds de devant sont levés comme s'il galopait, ceux de derrière sont posés sur une table de bois, portée par quatre hommes. Ils observent dans la marche d'aller en travers comme un cheval qui se cabre et qui rue ; l'idole tient une lance à la main, et elle est censée aller à la chasse ; on tue un animal réservé pour cette fête ; il doit être quadrupède, choisi indifféremment depuis le tigre jusqu'au rat. On examine sur-tout le côté qu'il prend quand on le lâche, pour en tirer des augures. Ce même jour les brames jettent des sorts pour connaître les événemens de l'année suivante. Les animaux et les grains sur lesquels ils tombent deviendront, disent-ils, très rares ; si c'est sur les bœufs et le nély [1], les bœufs périront et le nély sera très-cher ; s'ils tombent sur les chevaux et les éléphans, c'est signe de guerre.

Les brames font accroire au peuple que

[1] Riz en paille.

Sangrandi, l'un des déverkels, vient toutes les années sur la terre, à pareil jour, leur découvrir le bien et le mal futur, et qu'il l'annonce par le grain qu'il mange et l'animal qu'il monte; c'est ce que le sort leur fait connaître. Le même soir les indiens se rassemblent en famille, se font réciproquement des présens, et se visitent en cérémonie pour se souhaiter un bon Pongol [1], comme nous faisons le premier jour de l'an; les visites durent huit jours.

Au natchétron - pouchon, qui tombe toujours dans ce mois, le jour ou la veille de la pleine lune, est la fête du temple de Paëni; on la nomme *Taï-Pouchon;* elle est fort célèbre : il y vient du monde de toutes les parties de la côte; et les dévots, que des raisons particulières empêchent de s'y rendre, envoient des présens qu'on nomme *paëni-caori*. On fait aussi cette fête dans tous les temples de Chiven, mais avec moins de pompe.

[1] Le Pongol n'est autre chose que la fête païenne pour la naissance de Mithras. Cette dernière présentait l'allégorie de la renaissance du soleil, et celle du Pongol est pour le retour de cet astre. Le renouvellement de l'année solaire a été célébré chez toutes les nations avec la plus grande solemnité.

Dans le onzième mois, massi, qui répond à février, au satami, après l'amavassé ou septième jour après la nouvelle lune, est la fête de Radansatami : ce n'est que dans les maisons qu'on la célèbre; on y fait Pongol pour le char du soleil. Radan veut dire char.

Au natchétron-magon qui tombe le jour ou le lendemain de la pleine lune, est la fête de Mossimagon; elle consiste à se purifier dans une eau sainte. Les habitans de Pondichéry n'ayant point d'étangs sacrés dans leurs pagodes, vont à la rivière de Tircangi, un peu au-delà de Villenour [1]; il faut aussi jeûner et prier pour les morts, c'est-à-dire faire le darpénon.

Au tradéchi après le parouvon, ou treizième jour après la pleine lune, est la fête de Chivé-Ratri : elle est très-recommandable pour les sectateurs de Chiven; ils doivent jeûner le jour, passer la nuit dans les prières, faire des aumônes et donner à manger aux pandarons. Chivé-Ratri veut dire la nuit de Chiven.

Dans le douzième mois, pangoumi, qui

[1] Aldée à une lieue de Pondichéry, où il y a un temple très-renommé.

répond à mars, à la pleine lune, est la fête de Camadénou : on la célèbre dans les temples de Chiven. C'est à pareil jour que ce dieu fit jaillir des flammes de l'œil qu'il a au milieu du front. Elles consumèrent Manmadin, dieu de l'Amour, qui fut réduit en cendres, pour avoir osé décocher ses flèches contre Chiven ; mais ce dieu suprême le ressuscita dans la suite.

Au natchétron-outron, est la fête de Pangoumi-Outron : on la célèbre dans les temples de Chiven, en l'honneur de la déesse Parvadi son épouse.

Au naoumi de l'amavassé, ou le neuvième jour après la pleine lune, qui tombe toujours dans le mois chitteré, est la fête de Stri-Rama-Naomi ; c'est le jour de la naissance de Rama : cette fête dure neuf jours ; elle est très-célèbre dans les temples de Vichenou. Chaque soir on promène ce Dieu processionnellement dans les rues sur différentes montures, et au retour de la procession, on l'expose dans un madan [1] du temple, pour y recevoir les adorations et les offrandes du peuple.

[1] Madan ou chauderie est un reposoir de maçonnerie, couvert d'une voûte ornée de sculpture de tous les côtés, et bâti dans les temples pour y exposer la Divinité.

Dans plusieurs temples on observe encore des fêtes particulières ; mais elles ne sont pas d'obligation, et n'entrent point dans la classe des fêtes annuelles : elles ne doivent leur origine qu'à quelques histoires ou à des miracles faits par le Dieu qu'on y adore. L'une des plus considérables est le Manmagon : elle est fort renommée à Combouconom, village du Tanjaour, et y attire beaucoup de monde ; elle ne se fait que tous les douze ans, dans le mois massi. L'année qui la ramène est réputée si malheureuse, que personne n'ose se marier ; les plus superstitieux même étendent cette crainte jusqu'à l'année qui la précède, ainsi qu'à celle qui la suit. La dernière fut célébrée dans le mois massi de l'année valambi, c'est-à-dire en février 1779.

Je n'ai pas mis au nombre des fêtes annuelles, celles des dieux subalternes, qui ne sont point avouées des brames, comme celles de Mariatale, de Darma-Raja, de Drobedé de Manarsuami, et d'Ayénar : ce n'est que par le peuple qu'elles sont observées ; les brames les regardent comme impies, excepté celle d'Ayénar, où ils font quelquefois l'office.

Le retour de celle de Mariatale est absolument arbitraire ; on la célèbre quand on

veut : cependant il faut en excepter Colénour, à quatre lieues de Pondichéry, où tous les ans on y fait une grande fête en l'honneur de cette déesse : elle se nomme *Quédil*, et se trouve toujours dans le mois chitteré. Ceux qui pensent avoir obtenu de grands bienfaits de Marialale, ou qui veulent en obtenir, font vœu de se faire suspendre en l'air. Cette cérémonie consiste à faire passer deux crochets de fer attachés au bout d'un très-long levier, sous la peau du dos de celui qui a fait le vœu ; ce levier est suspendu au haut d'un mât élevé d'une vingtaine de pieds ; dès que le patient est accroché, l'on pèse sur le bout opposé du levier. et il se trouve en l'air ; dans cet état, on lui fait faire autant de tours qu'il veut, et pour l'ordinaire il tient dans ses mains un sabre et un bouclier, et fait les gestes d'un homme qui se bat. Quoiqu'il souffre, il doit paraître gai ; s'il lui échappe quelques larmes, il est chassé de sa caste ; mais cela n'arrive que très-rarement : celui qui doit se faire accrocher boit une certaine quantité de liqueur enivrante qui le rend presque insensible, et lui fait regarder comme un jeu ce dangereux appareil. Après plusieurs tours on le descend, et il est bientôt guéri de sa

blessure : cette prompte guérison passe pour un miracle aux yeux des zélateurs de la déesse. Les brames n'assistent point à cette cérémonie, qu'ils méprisent. Ce n'est que dans les castes les plus basses qu'on trouve des adorateurs de Mariatale. Ceux qui se dévouent à cette déesse, sont pour l'ordinaire les parias, les blanchisseurs, les pêcheurs, etc.

Mariatale était femme du pénitent Chamadaguini, et mère de Parassourama [1]. Cette déesse commandait aux élémens ; mais elle ne pouvait conserver cet empire qu'autant que son cœur resterait pur. Un jour qu'elle ramassait de l'eau dans un étang, et que suivant sa coutume, elle en faisait une boule pour la porter à sa maison, elle vit sur la surface de l'eau des figures de Grandouers [2], qui voltigeaient au-dessus de sa tête. Elle fut éprise de leur beauté, et le desir entra dans son cœur ; l'eau déjà ramassée se liquéfia tout de suite, et se confondit avec celle de l'étang. Elle ne put jamais en rapporter chez elle sans le secours d'un vase. Cette impuis-

[1] Parassourama est Vichenou dans sa huitième incarnation. *Voyez* tom. I, p. 287.

[2] Espèce de sylphes, qu'on représente d'une grande beauté, avec des ailes.

sance découvrit à Chamadaguini que sa femme avait cessé d'être pure, et dans l'excès de sa colère il enjoignit à son fils de l'entraîner dans le lieu marqué pour les supplices, et de lui trancher la tête. Cet ordre fut exécuté; mais Parassourama s'affligeait tellement de la perte de sa mère, que Chamadaguini lui dit d'aller prendre son corps, d'y joindre la tête qu'il avait décollée, et de lui dire à l'oreille une prière qu'il lui apprit; qu'aussitôt elle ressusciterait. Le fils courut avec empressement, mais par une méprise singulière, il joignit à la tête de sa mère le corps d'une parichi, suppliciée pour ses infamies; assemblage monstrueux qui donna à cette femme les vertus d'une déesse et les vices d'une malheureuse. La déesse devenue impure par ce mélange, fut chassée de sa maison, et commit toutes sortes de cruautés; les deverkels voyant le ravage qu'elle faisait, l'appaisèrent, en lui donnant le pouvoir de guérir la petite vérole, et lui promettant qu'elle serait implorée pour cette maladie.

Mariatale est la grande déesse des parias, qui la mettent au-dessus de Dieu; plusieurs de cette caste vile se dévouent à son culte. Pour l'honorer, ils ont coutume de danser,

ayant sur la tête plusieurs cruches d'eau posées les unes sur les autres : ces cruches sont garnies de feuilles de margosier, arbre qui lui est consacré. Pendant la petite vérole, on en place toujours quelques branches dans le lit du malade, et ce n'est qu'avec elles qu'on lui permet de se gratter : on en place encore au-dessus du lit, dans les autres chambres, sur les toits, et les voisins en mettent aussi sur leurs maisons.

Les indiens craignent beaucoup cette déesse ; ils lui élèvent des temples dans toutes les aldées : on ne place dans le sanctuaire que sa tête, à laquelle seule les indiens de bonne caste adressent leurs vœux ; son corps est placé à la porte du temple, et devient l'objet de l'adoration des parias [1].

[1] Mariatale est désignée par tous les auteurs qui ont écrit sur la mythologie indienne, sous le nom de *diable Ganga*. On lui sacrifie des boucs. Ces sacrifices sanglans ne se font point aux souverains dieux, mais aux dieux malfaisans. Les indiens ont cela de commun avec les égyptiens, les grecs et les romains ; ce qui fait dire à S. Augustin (*de Civit. Dei, lib. VIII, cap. III*), qu'il fallait se concilier les mauvais esprits par des victimes sanglantes, mais les bons par des fêtes et des réjouissances ; les premiers sans doute, pour qu'ils ne fassent

Marialale devenue impure par le mélange de sa tête avec un corps de Parichi, et craignant de n'être plus adorée de son fils Parassourama, pria les deverkels de lui accorder un autre enfant, et ils lui donnèrent Catavarayen; les parias partagent leurs adorations entre sa mère et lui. C'est le seul de tous les dieux auquel on offre des viandes cuites, du poisson salé, du tabac, etc. parce qu'il est issu d'un corps de parias.

On ne fait point de fêtes publiques pour

point de mal*, les autres pour qu'ils fassent du bien; car tous les peuples anciens ont admis deux principes: ils appellaient le premier *Orosmade*, et le second *Arimane*. Orosmade était sorti de la plus pure lumière, et Arimane des ténèbres les plus profondes: le premier, selon eux, avait créé toutes les bonnes choses, les astres, les hommes, les plantes et tous les animaux; le second, au contraire, toutes les choses mauvaises, comme le poison, le venin, les maladies, la guerre. Ce sujet est amplement traité dans l'*Isis* et l'*Osiris* de Plutarque. Cette opinion singulière est venue aux anciens de ce qu'ils pensaient qu'un Dieu, bon par essence et la source de tout bien, ne pouvait être aussi la cause de tout le mal que les hommes commettent chaque jour, et qu'il n'était pas raisonnable de croire qu'il donnât d'une main la vie et l'aliment, et de l'autre le poison et la mort.

Ayénar, quoique fils de Chiven et de Vichenou, parce qu'il n'est pas dieu de la première classe; cependant comme dieu protecteur du bon ordre et de la police, il reçoit les voeux de ceux qui prétendent à ses graces. Ils vont lui sacrifier des cabris et des coqs dans ses temples solitaires bâtis loin des villes, des villages et des chemins; ils lui consacrent aussi des chevaux de terre cuite, qu'ils exposent devant son temple dans des lieux couverts.

Dans le cours de l'année, on célèbre plusieurs fêtes en l'honneur de Manarsuami; mais elles n'ont point de jour fixe. Dans les jours qu'on leur assigne, on fait beaucoup de cérémonies dans son temple; quoique ce Dieu ne soit pas bien connu, plusieurs indiens ne laissent pas de l'adorer, persuadés qu'il est le même que Soupramanier : mais les brames ne veulent pas en convenir, et condamnent son culte.

La seule fête publique en l'honneur de Darma-Raja et de Drobédé, est celle de Nerpou-Tirounal, ou fête du Feu, parce qu'on marche sur cet élément. Elle dure dix-huit jours, pendant lesquels ceux qui font voeu de l'observer, doivent jeûner, se

priver des femmes, coucher sur la terre sans natte, et marcher sur un brasier. Le dix-huitième, ils s'y rendent au son des instrumens, la tête couronnée de fleurs, le corps barbouillé de safran, et suivent en cadence les figures de Darma-Raja et de Drobédé son épouse, qu'on y conduit processionnellement : lorsqu'ils sont auprès du brasier, on le remue pour ranimer son activité; ils prennent un peu de cendres dont ils se frottent le front, et quand les Dieux en ont fait trois fois le tour, ils marchent plus ou moins vîte, selon leur dévotion, sur une braise très-ardente, étendue sur un espace d'environ quarante pieds de longueur. Les uns portent leurs enfans sous le bras, les autres des lances, des sabres et des étendards.

Les plus fervens traversent ce brasier plusieurs fois : après la cérémonie, le peuple s'empresse de ramasser un peu de cendres pour s'en barbouiller le front, et d'obtenir des dévots quelques-unes des fleurs qui les décorent, pour les conserver précieusement. C'est en l'honneur de Drobédé, qu'on fait cette cérémonie. Elle épousa cinq frères à-la-fois; tous les ans elle en quittait un pour passer dans les bras d'un autre; mais aupara-

vant, elle avait soin de se purifier par le feu. Telle est l'origine de cette fête singulière; elle n'a point de jours fixes : cependant on ne peut la célébrer que dans le mois de chitteré, de vayassi ou d'ani, qui sont les trois premiers mois de l'année.

CHAPITRE VI.

Cérémonies particulières des indiens.

DU POUTCHÉ.

On comprend sous le nom de *Poutché*, toutes les céremonies qu'exige journellement le culte des différentes divinités : elles consistent à baigner le Dieu avec de l'eau et du lait, à l'oindre de beurre et d'huiles odoriférantes, à le couvrir de riches draperies, et à le surcharger de pierreries, que l'on change chaque jour, ainsi que les autres ornemens, quand la pagode est opulente. On lui présente aussi des lampes, où l'on consume du beurre au lieu d'huile. On lui jette séparément, l'une après l'autre, dans un nombre fixé par les livres sacrés, des fleurs d'une espèce particulière, qui lui sont consacrées. Pendant tout le tems de la cérémonie, les danseuses forment des pas au son des instrumens, devant sa statue. Une partie des brames, avec des émouchoirs de crin blanc ou de plumes de paon, en écartent les insectes, et le reste est

occupé à lui présenter les offrandes : car les indiens ne viennent jamais au temple les mains vides. Ils apportent à volonté, du riz, du camphre, du beurre, des fleurs et des fruits : lorsqu'ils n'ont rien de tout cela, les brames leur donnent des fleurs, dont ils ont toujours des corbeilles prêtes ; et après en avoir exigé le paiement, ils les offrent au Dieu au nom des adorateurs.

Il n'appartient qu'aux brames de faire le Poutché dans les maisons particulières, parce qu'il faut que la Divinité y soit présente, et qu'ils ont seuls le droit de la faire descendre sur la terre. Dans certaines fêtes de l'année, tous les indiens sont obligés à cette cérémonie. Elle consiste à faire des offrandes et un sacrifice au Dieu. Le brame dispose à cet effet un lieu que l'on purifie avec de la bouze de vache dont on enduit le pavé, et de l'urine du même animal, dont on asperge la chambre. On met au milieu une cruche d'eau couverte, autour de laquelle on allume des lampions pleins de beurre. Lorsque tout est préparé, le brame assis à terre, la tête nue, récite des prières, et de tems en tems jette sur la cruche des fleurs et du riz ; lorsque les évocations sont finies, le Dieu doit se trouver

dans la cruche : alors on lui fait des offrandes, mais intéressées; car on lui présente ce qu'on désire que l'année rende au centuple, comme des fruits, du riz et du bétel, mais point d'argent. Le brame fait ensuite le sacrifice, qui consiste à brûler devant la cruche plusieurs morceaux de bois, que lui seul a le droit de jeter au feu l'un après l'autre, et aux instans où l'exige la prière qu'il récite : la cérémonie faite, le brame congédie le Dieu par une autre prière.

DU DIBARADANÉ.

Le dibaradané ou offrande du feu, est aussi une cérémonie journalière en l'honneur des Dieux ; elle fait partie du poutché. Le brame qui officie tient d'une main une clochette qu'il sonne, et de l'autre une lampe de cuivre pleine de beurre; il la fait passer et repasser autour de la statue du Dieu qu'on adore : pendant ce temps, les bayadères chantent ses louanges en dansant [1]. Les assistans, dans le

[1] C'était une cérémonie fort en usage chez les anciens, de danser devant les Dieux pendant le service divin, les jours de fêtes. Les prêtres de Mars, nommés *Salii,* étaient fort estimés des romains : c'étaient d'excellens saltinbanques. On dansait à Délos pendant le

recueillement et les mains jointes, adressent leurs vœux à l'idole; après quoi le brame

service divin. Chez les grecs et les romains, cette danse s'exécutait d'une façon fort singulière : on allait en dansant du côté gauche de l'autel au côté droit, voulant imiter le cours du ciel, qui va d'orient en occident; ensuite on retournait du côté droit au côté gauche, ce qui représentait la marche des planètes.

L'origine de cette danse est fort incertaine. Le roi David dansa devant l'Arche, que l'on ramenait de chez les Philistins, et fit sans doute danser ses sujets en pinçant de la harpe. On trouve dans l'*Exode,* que les juifs dansèrent devant le veau d'or; mais on ne verra guère de peuple choisir, comme les indiens, des filles sans vertu pour danser devant leurs idoles. Cependant elles sont réputées honnêtes, à cause de leur ministère, quoique d'ailleurs leur lasciveté doive les faire regarder comme libertines : peut-être aussi que ces filles de pagodes sont privilégiées, et qu'on les regarde comme chéries des dieux, depuis l'aventure arrivée à l'une d'elles.

Dévendren, sous la figure d'un bel homme, alla trouver un jour une courtisane pour éprouver si elle lui serait fidèle. Il lui promit une bonne récompense, et elle le traita fort bien toute la nuit. Dévendren contrefit le mort, et la courtisane le crut de si bonne foi, qu'elle voulait absolument être brûlée avec lui, quoiqu'on lui représentât que ce n'était pas son mari. Comme elle allait se précipiter dans les flammes, Dévendren se réveilla et lui avoua sa supercherie; il la prit pour femme et l'emmena dans son paradis. (*Voyez* Abraham Roger).

rompt les guirlandes qui l'ornaient, en distribue les fragmens au peuple, et reçoit de lui les offrandes qu'il apporte à la Divinité.

DE L'ABICHÉGAM.

L'abichégam fait partie du poutché; cette cérémonie consiste à verser du lait sur le Lingam. On conserve ensuite avec le plus grand soin cette liqueur, et on en donne quelques gouttes aux mourans, pour leur faire mériter par-là les délices du Caïlasson.

On trouve dans la plus haute antiquité des traces de l'abichégam. Les premiers hommes avaient une espèce de sacrifice appelé *libation* : il se faisait en répandant quelque liqueur, mais sur-tout de l'huile en l'honneur de la divinité; il fut aussi en usage sous la loi écrite [1].

Les indiens ont conservé cette coutume, non-seulement par rapport au Lingam; mais même en l'honneur de leurs autres dieux. Ils leur offrent en effet des libations, les arrosent

[1] Les talapoins du Pégu et d'Ava, les prêtres de Siam lavent aussi leurs idoles avec du lait, de l'huile et d'autres liqueurs : on sait aussi que les juifs avaient des pierres sacrées, qu'ils oignaient d'huile, et auxquelles ils donnaient le nom de *Bétyles*.

d'huile de coco, de beurre fondu ou d'eau du Gange; ils les frottent d'huile ou de beurre, toutes les fois qu'ils vont leur adresser des prières, ou leur présenter des offrandes : aussi toutes leurs idoles sont noires, enfumées, enduites et souillées d'une graisse fétide.

DU SANDIVANÉ.

Le Sandivané est une cérémonie que les brames seuls font tous les jours pour les Dieux en général, et le matin pour Brouma en particulier, comme auteur de leur origine. Ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang avec le creux de la main; ils la jetent tantôt devant, tantôt derrière eux et par-dessus l'épaule, en invoquant Brouma, et en prononçant ses louanges; ce qui les purifie et leur mérite ses graces. Ils en jettent ensuite au soleil pour lui témoigner leur respect et leur reconnaissance de ce qu'il a bien voulu reparaître, et chasser les ténèbres; puis ils achèvent de se purifier par le bain. Cette espèce de culte fut établi par les premiers hommes, et les indiens l'ont toujours conservé [1].

[1] Les anciens prêtres égyptiens se purifiaient de

DU DARPÉNON.

Le darpénon est institué en l'honneur des morts. Les indiens, après s'être purifiés par le bain, s'asséyent devant un brame qui récite des prières ; ensuite avec un petit vase de cuivre nommé *chimbou*, il leur verse de l'eau dans une main qu'ils lui présentent ouverte et penchée de son côté, et il jette sur cette main des feuilles de la plante herbé et des graines de gengely, en nommant les personnes pour lesquelles il prie : ces prières se font pour les Pidours-Dévé-Dékels, qui sont les Déverkels protecteurs des morts.

DU NAGAPOUTCHÉ.

Le terme de nagapoutché signifie office de la couleuvre : les femmes sont ordinairement chargées de cette cérémonie. Lorsqu'à certains jours de l'année elles veulent s'en acquitter, elles vont sur les bords des étangs où croissent l'arichi et le margosier : elles portent sous ces arbres une figure de pierre

même le matin par le bain, et se plongeaient dans les eaux sacrées du Nil ; culte qu'ils pouvaient bien avoir reçu des indiens.

représentant un Lingam entre deux couleuvres ; elles se baignent, et après l'ablution, elles lavent le Lingam, brûlent devant lui quelques morceaux d'un bois particulièrement affecté à ce sacrifice, lui jettent des fleurs, et lui demandent des richesses, une nombreuse postérité, et une longue vie pour leurs maris [1]. Il est dit dans les chastrons que, lorsque la cérémonie du Nagapoutché se fait dans la forme prescrite, on obtient toujours ce qu'on demande [2] : la prière finie, la pierre est abandonnée sur les lieux ; on ne la rapporte jamais à la maison : elle sert au même usage à toutes les femmes qui la trouvent. S'il n'y a point au

[1] Cette dernière demande se nomme *manguélia-vourdon*, ou *pénitence pour le taly*. Manguélion ou taly sont synonymes.

[2] Quelque bizarre que soit ce culte, on le voit établi chez tous les anciens ; et les modernes ont encore enchéri sur eux. »« Sans parler du Phallus des égyptiens et du Priape des latins, il n'y a pas trente ans que nos femmes faisaient encore des pélerinages à Saint-Guignolé. D'Aubigné, dans sa confession catholique du sieur de Sanci, fait encore mention d'un saint qu'on révérait particulièrement à Varailles en Provence, à la ville d'Auxerre et dans plusieurs autres endroits du royaume, à qui l'on dédiait les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, et que les femmes invoquaient. »«

bord de l'étang d'arichi ni de margosier, on y porte une branche de chacun de ces arbres qu'on plante pour la cérémonie aux deux côtés du Lingam, et dont on lui fait un dais. L'arichi est regardé par les indiens comme le mâle, et le margosier comme la femelle, quoique ces arbres soient de deux genres bien différens l'un de l'autre [1].

[1] *Voyez*, au sujet du margosier, la note de la page 209 du tome I. Son nom vient du portugais *margosa*, qui veut dire *amer*; le fruit de cet arbre est en effet amer.

Quant à l'arichi, je n'ai pu découvrir à quelle espèce d'arbre cette dénomination devait se rapporter. J'ai consulté un officier très-instruit qui a passé vingt années dans l'Indostan, et il m'a assuré que le mot tamoul *arichi* est le nom d'un bambou dont on mange la graine, sans doute le panis arborescent (*panicum paniculatum ramosissimum procumbens, foliis ovato oblongis acuminatis, spiculis subglobosis. . . . . panicum arborescens* Lin.) Mais ce n'est pas évidemment de ce *panis* que parle M. Sonnerat sous le nom d'*arichi*, puisqu'il dit que c'est un arbre comparable, sous quelques rapports, au margosier. (S.).

CHAPITRE VII.

Des Religieux indiens.

»« Si l'on jugeait de la vérité d'une religion par la pureté de sa doctrine, par le nombre des martyrs et par les différentes privations qu'elle impose, celle des indiens devrait être regardée comme la plus parfaite. »« Il est vrai que dans toutes les religions on a vu des enthousiastes s'isoler dans les déserts, et passer leur vie dans les mortifications et les prières; mais cette pieuse effervescence ne fut pas de longue durée. Les descendans de ces premiers anachorètes se rapprochèrent bientôt des villes, et paraissant ne s'occuper que de Dieu, leurs regards se portèrent avidement sur la terre; ils voulurent être honorés, puissans et riches, quoiqu'ils affectassent le mépris des grandeurs, le désintéressement et l'humilité la plus profonde : s'ils recueillaient de brillans héritages, ce n'était que pour empêcher qu'ils ne tombassent dans des mains profanes, ou pour faciliter aux hommes le moyen de gagner le ciel par l'exercice de la charité : s'ils bâtis-

saient des palais superbes, ce n'était pas pour se loger d'une manière agréable, mais pour élever un monument à la piété généreuse de leurs bienfaiteurs : et comment ne pas les croire? ils avaient l'extérieur si pénitent, leur mépris pour les jouissances passagères de ce monde paraissait être de si bonne foi, qu'on les voyait se livrer à toutes les douceurs de la vie, sans se douter qu'ils en eussent l'idée.

Tels ont été les ministres de toutes les religions : ce n'est que dans l'Inde qu'on trouve encore de ces imaginations exaltées qui se complaisent dans les sacrifices les plus pénibles, et dans les pratiques les plus austères.

Les gentils ont plusieurs espèces de religieux; la plus révérée de toutes est celle des saniassis ou sanachis : le peuple la regarde comme sainte. Le saniassi est ou brame ou choutre; il se dévoue entièrement à la divinité : les vœux qu'il fait sont d'être pauvre, chaste et sobre; ne possédant rien, ne tenant à rien, il erre de tous côtés, presque nud, la tête rasée, n'ayant qu'une simple toile jaune qui lui couvre le dos; il ne vit que d'aumônes, et ne mange que pour s'empêcher de mourir.

Les hommes de toutes les castes, à l'exception des parias, peuvent être saniassis; chaque secte a les siens : ils vivent comme les anciens brachmanes, et suivent la même doctrine, ce qui ferait croire qu'ils sont leurs descendans.

Les pandarons ne sont pas moins révérés que les saniassis. Ils sont de la secte de Chiven, se barbouillent toute la figure, la poitrine et les bras, avec des cendres de bouze de vache, ils parcourent les rues, demandent l'aumône, et chantent les louanges de Chiven, en portant un paquet de plumes de paon à la main, et le lingam pendu au cou; pour l'ordinaire ils ont aussi quantité de colliers et de bracelets d'outrachon[1]. Le pandaron qui ne se vêtit point de toile jaune, se marie et

[1] Semence d'un fruit aigre qui ne croît qu'au nord de l'Inde. On l'appelle également *noyau de Routren*, parce que les sectateurs de ce dieu croient qu'il se plaît à s'y renfermer. Les zélés en portent toujours au moins un sur eux, pour écarter Yamen, dieu de la mort, s'ils venaient à mourir subitement dans les rues. Cette semence est presque ronde, très-dure, et ciselée comme un noyau de pêche. C'est d'après ces élévations, qui forment par hasard quelques figures, que les saniassis, sectateurs de Chiven, et les pandarons y découvrent quelqu'une des incarnations de ce Dieu.

vit en famille ; celui qui fait vœu de chasteté, s'appelle *Tabachi* : il diffère du saniassi, en ce qu'il vit en société, soit avec sa famille, soit avec d'autres pandarons ; il témoigne sa reconnaissance à ceux qui lui font l'aumône, en leur donnant des cendres de bois de santal et de bouze de vache, qu'il dit rapporter des lieux saints. Le nom de *Pandaron* est collectif pour les religieux de Chiven, comme celui de *Tadin* pour ceux de Vichenou.

Le caré-patrépandaron est une espèce de pandaron ; il fait vœu de ne plus parler ; il entre dans les maisons et demande l'aumône en frappant des mains sans rien dire. Ceux qui lui font la charité, lui portent le riz tout cuit et le mettent dans ses mains ; il le mange dans l'endroit où on le lui donne, sans en rien réserver, et s'il ne lui suffit point, il va dans une autre maison faire la même cérémonie. Son nom est significatif : *Caré* veut dire *main*, et *patré*, *assiette*.

Le Paéni-caori est aussi une espèce de pandaron chargé de porter les offrandes que les indiens font au temple de Paéni, dédié à Soupramanier : ces offrandes consistent en argent, sucre, miel, camphre, lait, beurre, cocos, etc. Il est ordinairement habillé de

jaune comme les pandarons, et porte les présens qu'il doit faire aux deux bouts d'un bâton; pour se mettre à l'abri du soleil, il ajuste sur le bâton un tendelet de drap rouge, tel à-peu-près que celui d'un palanquin.

Les Cachi-caoris sont une autre espèce de pandarons, qui font le pélerinage de Cachi, d'où ils rapportent de l'eau du Gange dans des vases de terre [1]; ils doivent la porter jusqu'à Ramessourin près du cap Commorin, où est un temple très-renommé de Chiven. Cette eau se répand sur le lingam de ce temple [2]; ensuite on la ramasse pour la dis-

[1] Tout homme, à l'exception du Paria, peut remplir le même office sans être religieux.

[2] Les indiens croient que ce lingam est celui que le dieu Anoumar rapporta du Gange par ordre de Rama; que ce dernier voulut lui rendre ses adorations après avoir détruit le géant Ravanen, et que l'étang qui est dans le même temple a été creusé par les mains de Vichenou. Ce lingam s'appelle *Ramanada-Suami*, qui veut dire *Dieu adoré par Rama*: l'étang se nomme *Danoucobi*. Les brames, pour l'accréditer, font accroire que ceux qui s'y baignent obtiennent le pardon de leurs péchés et qu'ils en sont purifiés. Les indiens y portent des offrandes et y viennent en pélerinage des pays les plus éloignés; mais pour que cet acte soit plus méritoire, il faut que le pélerin se soit préalablement

tribuer aux indiens : ceux-ci la conservent religieusement, et lorsqu'un malade est à l'agonie, on lui en verse une ou deux gouttes dans la bouche, de même que sur la tête.

On trouve encore dans l'Inde nombre de religieux de la secte de Vichenou, tels que le tadin, le satadéven, le vaïchenavin, etc.

Le tadin va mendier de porte en porte en dansant et chantant les louanges et les métamorphoses de Vichenou; pour s'accompagner, il bat d'une main sur une espèce de tambour; et quand il a fini chaque verset, il bat sur un plateau de cuivre avec une baguette qu'il tient dans les deux premiers doigts de l'autre main : ce plateau lui pend au-dessous du poignet, et rend un son très-fort et très-aigu; sur la cheville des pieds, il porte des anneaux de cuivre que l'on appelle *chélimbou :* ces anneaux sont creux et remplis de petits cail-

rendu sur les bords du Gange, qu'il ait couché sur la terre, jeûné pendant la route, et qu'il rapporte sa charge d'eau de ce fleuve, pour baigner le lingam qu'il va adorer. M. Paw, dans ses *Recherches philosophiques,* parle de ces mêmes pélerins; mais c'est à tort qu'il prétend qu'ils vont jusqu'en Sibérie. Cette erreur lui a fait supposer que la religion des gentils dérive de celle de Lama : les indiens n'ont aucune connaissance de ce Dieu.

loux ronds qui font beaucoup de bruit, ce qui lui sert encore d'accompagnement et de mesure pour le chant et pour la danse. Ces religieux se couvrent le corps d'une toile jaune; et quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un chef qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout se recourbe en avant, et se termine en tête d'oiseaux; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

Les satadévens forment une caste religieuse, dans laquelle les autres indiens ne peuvent pas entrer; ils naissent religieux, se marient, et vivent en famille. Quoiqu'ils s'occupent à faire des colliers de fleurs pour les vendre, cela n'empêche pas qu'ils ne demandent l'aumône, en chantant comme les tadins; mais ils s'accompagnent avec un instrument qui ressemble à notre guitare.

Les vaïchenavins forment une tribu, comme les satadévens. La seule chose qui les distingue de ces derniers est un petit vase de cuivre, qu'ils portent sur la tête, et dans lequel ils mettent les aumônes qu'on leur fait.

Le poutchari se dévoue au culte de Manarsuami, ou de Darma Raja; tout homme, excepté le paria, peut embrasser cet état: ils

font les cérémonies dans les temples de ces deux divinités.

Les brames regardent ce culte comme idolâtre, et jamais un sectateur de Vichenou ne sera le poutchari de Manarsuami, parce que les vichenouvistes prétendent que ce Dieu n'est qu'une transfiguration de Soupramanier, fils de Chiven. Le poutchari de Darma-Raja peut être de l'une ou de l'autre secte; mais ni l'un ni l'autre ne sont jamais pandarons ni tadins. Celui de Manarsuami va dans les rues, chantant les louanges de Chiven et de Soupramanier, tandis que l'autre chante celle de Darma-Raja; le premier s'accompagne du chélimbou, le second ne se sert que d'une clochette; mais sa femme, pour l'ordinaire, l'accompagne avec des castagnettes, et pour terminer chaque verset, elle dit *oui*, comme pour applaudir à ce que son mari vient de chanter. Quelquefois il porte avec lui des tableaux où sont représentées la vie et les guerres du dieu qu'il adore; il lit ou chante en public quelques versets de sa vie, en montrant les exploits du roi déifié. D'autres fois, il prononce ses sentences ou récite ses fables, afin d'attirer l'aumône des passans.

Le poutchari de Manarsuami se sert à-peu-

près du même stratagême; il s'assied dans les rues, dans les places publiques, et sur les chemins les plus fréquentés, en chantant les louanges du saint ou du Dieu qu'il révère: plusieurs acolytes accompagnent sa voix, les uns avec un petit tambour, qu'ils appellent *oudoukai*, sur lequel ils frappent avec les doigts; d'autres crient de tems en tems avec lui pour appuyer ce qu'il dit: il porte une boîte pleine de cendres de bouze de vache, qu'il distribue à ceux qui lui font l'aumône.

Les poutcharis se marient et peuvent quitter cet état quand il leur plaît; leur nom vient de *poutché*, qui veut dire *cérémonie journalière* qu'on fait aux Dieux.

La déesse Mariatale a aussi ses poutcharis, que l'on nomme *baïniens*, parce qu'ils accompagnent leurs chants d'un instrument appelé *baïni*. Les baïniens sont, pour la plupart, de la caste des parias; ils ne courent point dans les rues comme les autres religieux, et ne demandent l'aumône que dans les temples de Mariatale.

Enfin les indiens ont des religieux pénitens, par lesquels je terminerai ce chapitre; ils sont chez les gentils, ce que les fakirs sont chez les mogols: le fanatisme leur fait tout

abandonner, biens, famille, etc, pour aller traîner une vie misérable; la plupart sont de la secte de Chiven : les seuls meubles qu'ils puissent avoir sont un Lingam, auquel ils offrent continuellement leurs adorations, et une peau de tigre sur laquelle ils se couchent. Ils exercent sur leur corps tout ce qu'une fureur fanatique peut leur faire imaginer : les uns se déchirent à coups de fouet, ou se font attacher au pied d'un arbre par une chaîne que la mort seule peut briser; d'autres font vœu de rester toute la vie dans une posture gênante, telle que de tenir les poings toujours fermés, et leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais, leur percent les mains par succession de tems; on en voit qui ont toujours les bras croisés sur la poitrine, ou bien les mains élevées au-dessus de la tête, de sorte qu'il ne leur est plus possible de les plier. Ces pauvres malheureux ne peuvent boire ni manger, que par le secours de quelques disciples qui les suivent : qu'on juge de la violence qu'ils se font pendant bien des années, pour réduire leur bras à cet état d'inaction. Plusieurs s'enterrent et ne respirent que par une petite ouverture; ils demeurent ainsi sous terre un tems si considérable, qu'il est éton-

nant qu'ils n'étouffent pas : quelques-uns moins fanatiques se contentent de s'enterrer seulement jusqu'au cou. On en trouve qui ont fait vœu de rester toujours debout sans se coucher ; ils dorment appuyés contre une muraille ou contre un arbre, et pour s'ôter les moyens de pouvoir dormir commodément, ils s'engagent le cou dans de certaines machines, qui ressemblent à une espèce de grille, dont ils ne peuvent plus se débarrasser. D'autres se tiennent des heures entières sur un seul pied, les yeux fixés sur le soleil, et considèrent cet astre avec une grande contention d'esprit : quelques-uns pour avoir plus de mérite se tiennent de même un pied en l'air, et ne s'appuient de l'autre que sur l'orteil, ayant de plus les deux bras élevés ; ils sont placés au milieu de quatre vases pleins de feu, et contemplent le soleil avec des yeux immobiles. Il y en a qui paraissent tout nus devant le peuple, et cela pour lui montrer qu'ils ne sont plus susceptibles d'aucune passion, qu'ils sont rentrés dans l'état d'innocence, depuis qu'ils ont abandonné leur corps à la Divinité [1]. Le peuple persuadé

[1] La plupart de ces espèces de moines ou de pénitens ont été soumis, dans leur enfance, à un régime qui

de leur vertu, les regarde comme des saints; et pense qu'ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils lui demandent : chacun croyant faire une œuvre très-pieuse, s'empresse à leur porter à manger, à mettre les morceaux dans la bouche de ceux qui se sont interdit l'usage de leurs mains, et à les nettoyer; quelques femmes vont jusqu'à baiser leurs parties naturelles et les adorer, tandis que le pénitent est dans l'état de contemplation : cependant leur nombre a diminué chez les indiens, depuis que ces derniers sont opprimés et réduits en esclavage : le seul que j'ai vu s'était percé les joues avec un fer qui lui traversait la langue,

leur assure un état d'impuissance absolue. Voici, selon M. Fouché d'Obsonville, ce qu'on leur fait observer dès l'âge de six à sept ans. Ils mangent tous les jours un petit paquet de feuilles tendres et crues d'un arbre nommé *markousier*, (vraisemblablement le *margosier*. *Voyez* la page 209 du t. I. Dans les commencemens on leur en donne seulement de la grosseur d'une noisette; la dose est insensiblement augmentée pendant vingt-cinq ans, de sorte que, dans les dernières années, elle soit environ de la grosseur d'un œuf de cane. Il faut se purger légèrement tous les mois avec du kadoukai (mirobolan noir). Ce n'est qu'en commençant fort jeune qu'il est possible de s'habituer à ce régime, capable de faire périr un homme fait. (S.)

et était rivé de l'autre côté de la joue avec un autre morceau de fer qui formait un cercle par-dessous le menton.

Peut-être ont-ils regardé les calamités publiques, comme des pénitences assez dures, et sans doute on ne doit pas être ingénieux à se préparer des supplices, quand la nature et les hommes concourent à nous en accabler; on peut s'en reposer sur les fléaux destructeurs de l'une, et sur la tyrannie des autres.

Le caractère de ces pénitens est d'avoir un grand fond d'orgueil, d'être pleins d'estime pour eux-mêmes, et de se croire des saints. Ils évitent sur-tout d'être touchés par les gens de basse caste et les européens, de crainte d'être souillés; ils ne laissent même pas toucher leurs meubles : si on s'approche d'eux, ils s'éloignent aussitôt. Ils ont un souverain mépris pour tous ceux qui ne sont pas de leur état, et les regardent comme profanes, ils n'ont rien sur eux qui ne passe pour renfermer quelque mystère, et qui ne soit digne d'une grande vénération.

L'histoire indienne conserve la mémoire d'une infinité de pénitens célèbres dans l'antiquité, que ceux d'aujourd'hui se font gloire de prendre pour modèles.

Les anciens avaient diverses sectes, qu'on peut comparer aux religieux indiens : ils menaient une vie errante et vagabonde ; ils allaient de ville en ville chanter les victoires des Dieux ; et condamnés à une pauvreté volontaire, ils mendiaient sous le voile de la religion. Les esséniens se croyaient plus saints et plus purs que les autres juifs ; ils faisaient vœu de chasteté, vivaient dans les déserts, ne mangeaient rien qui eût vie, et se nourrissaient de racines. Ils avaient en horreur l'effusion du sang, et *sur-tout* celle qui se faisait dans les sacrifices : ils chantaient leurs hymnes, comme la plupart des religieux indiens, en dansant.

Les pythagoriciens chez les grecs mettaient tout en commun, s'abstenaient de viandes et de liqueurs, et ne se nourrissaient que de légumes ; ils étaient sans cesse en contemplation, observant le plus rigoureux silence.

Les druides, prêtres des anciens gaulois, menaient dans les forêts, comme les religieux indiens, une vie solitaire, et observaient aussi le célibat.

CHAPITRE VIII.

Des pratiques de vertu, de la Métempsycose, du Paradis et de l'Enfer.

ADORER l'Etre suprême, invoquer ses dieux tutélaires, être affable envers les hommes, avoir sur-tout pitié des malheureux et les secourir, supporter patiemment les adversités de la vie, fuir le mensonge, s'abstenir de sa femme avant le quatrième jour de sa période, n'aimer qu'elle, avoir en horreur l'adultère, lire et entendre lire les histoires divines, parler peu, faire l'aumône, jeûner, prier, prendre le bain pendant les tems marqués [1], tels sont les devoirs généraux que les livres sacrés imposent à tous les indiens, sans exception de caste ni de tribu.

[1] L'usage des bains est assez naturel dans un pays brûlé par l'ardeur du soleil; les peuples ont dû y être portés pour se rafraîchir et entretenir la propreté du corps : ensuite la politique, de concert avec la religion, en a fait une obligation légale, et la superstition y a bientôt attaché un moyen de se sanctifier et d'acquérir des perfections imaginaires.

Ces livres contiennent encore des préceptes particuliers : par exemple, les brames dans l'état de gourou [1], sont obligés d'apprendre et d'enseigner les védams [2], de faire les sacrifices ou de veiller à ce qu'on les fasse, de recevoir l'aumône et de la faire aux autres.

Les rajas qui composent la seconde tribu, doivent étudier les védams, faire les sacrifices, garder le pays, et faire la guerre aux ennemis de l'Etat.

Les vassiers ou vaniguers, qui forment la troisième, sont également obligés d'étudier les védams, de faire les sacrifices, et de s'adonner aux exercices de leur profession ; savoir, les bons-vassiers de cultiver la terre, les govassiers de garder les bestiaux, de les faire multiplier, et les donavassiers de faire le commerce de l'or et de l'argent.

La quatrième, dont les membres sont

[1] Gourou est le grand-prêtre : c'est lui qui instruit de la religion, qui dirige et fait les sacrifices.

[2] Les indiens entendent apparemment par les védams, les commentaires de ces mêmes livres sacrés, puisque nous avons vu que les brames en interdisent la connaissance à tous les hommes qui ne sont pas de leur tribu, et qu'il est même douteux qu'ils aient jamais existé.

appelés *Choutres*, est tenue de servir fidèlement les trois premières.

Pour ce qui est des devoirs relatifs aux individus, ils consistent de la part de la femme, à veiller sur son ménage, à se faire estimer et chérir de ses parens, à s'orner pour plaire à son époux : la méchanceté du mari ne la dispense pas de son devoir ; elle doit toujours se conduire de manière à le rendre meilleur, et le regarder comme son dieu. Si elle le fait, elle en sera récompensée dans cette vie et dans l'autre.

Le bramassari, ou jeune brame, doit être sobre, modeste, silencieux, faire ses prières à des heures réglées, étudier les védams, respecter son gourou, le remercier au commencement et à la fin de chaque instruction journalière, et lui rendre toutes sortes de services ; ce n'est qu'en sa présence et de son aveu, qu'il peut manger le riz qu'il a mendié de porte en porte : ses marques distinctives doivent être le pounanoul [1], le paquet de feuilles de vertu qu'il a dans ses mains, un brin d'herbe en forme d'anneau, qu'il met à son

[1] Le pounanoul est le cordon de fil de coton que les brames portent en écharpe.

doigt, et une ceinture d'herbe nanel : un morceau de toile doit lui couvrir les parties naturelles, et une peau de cerf doit lui servir de lit : sur-tout il faut qu'il évite la rencontre des femmes. Le cœur de l'homme est semblable au beurre qui se fond à l'approche du feu. La fréquentation des femmes l'amollit et le rend susceptible d'amour : Brouma lui-même se trouvant seul avec sa fille, conçut et satisfit une passion criminelle.

Le solitaire ne doit se nourrir que des fruits et des racines du désert ; il peut cependant y joindre un peu de farine de riz, et les manger après en avoir fait l'offrande à l'Être suprême ; il faut qu'il aille chercher sa nourriture toutes les fois qu'il en a besoin, qu'il porte ses cheveux empaquetés, qu'il habite une grotte, couche sur la terre, et s'habille de l'écorce d'un arbre. Si ses forces le lui permettent, il vivra pendant douze ans de cette manière ; et quand il ne pourra plus agir, il s'abstiendra de toute nourriture, et travaillera sérieusement à renfermer ses sens dans son ame, et son ame dans l'Être suprême, qui est Dieu.

Le solitaire ou saniassi, capable de mener une vie religieuse, ne doit avoir d'autres vête-

mens qu'un morceau de toile pour couvrir sa nudité, ni d'autres meubles qu'un bâton et une cruche : s'il s'arrête dans une ville ou dans un village, ce ne doit être que pour une nuit. Il doit méditer sur les vérités des védams, ne jamais disputer sur ces matières, être sobre, manger une seule fois dans la journée un peu de riz ou de lentilles, et désirer sa dernière heure : s'il est plus courageux, il quittera le bâton et la cruche, et deviendra muet, sourd, imbécille et fou. La chaleur, le froid, les injures, les louanges, les richesses, la pauvreté, tout cela lui doit être égal.

Le séculier doit offrir à Dieu tout le bien qu'il fait, et ne s'en attribuer aucun; entendre dévotement les sermons des sages; regarder comme un songe tous les biens de la vie, et n'avoir aucun attachement pour eux, pas même pour sa femme et pour ses enfans; faire les ablutions et les prières recommandées, pratiquer l'aumône, sur-tout envers les brames, et leur donner à manger dans le tems des éclipses, lors des nouvelles et des pleines lunes, quand le soleil va du nord au sud et du sud au nord, le huitième et le douzième jour de la lune, lorsqu'il arrive avec la constellation Tirouvanam, et le neuvième de la pleine

lune du mois cartigué [1]. Il est encore obligé de faire les cérémonies pour la grossesse de sa femme, et pour les défunts; de tirer l'horoscope de ses enfans, et de visiter les lieux saints. L'habitation où se rassemblent beaucoup de brames est très-sainte; la dignité de ces personnages est au-dessus de toute comparaison; Vichenou lui-même les révère: la poussière de leurs pieds est vénérée dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes. Cependant un sage est incomparablement plus noble qu'un brame.

Enfin les artisans sont tenus de ne point se soustraire aux devoirs de leur état; celui qui se conduit avec prudence, douceur et sagesse, fût-il de la caste la plus basse, sera estimé dans ce monde et récompensé dans l'autre: car certainement il n'y a qu'une bonne conduite

[1] Tous ces jours sont consacrés à la dévotion, ainsi que ceux de la commémoration des morts et des constellations sous lesquelles on est né. Il en est de même du troisième jour après la pleine lune du mois vayassi, du septième après la pleine lune du mois massi, du quinzième de la nouvelle lune du mois prétachi, de tous les douzièmes de lune qui sont en conjonction avec les constellations Outram, Outradam, Outraladi, ou des mois margazi, taï, massi et pangouni.

qui rende essentiellement noble, la noblesse de naissance n'étant qu'une distinction extérieure et arbitraire.

On voit par cet exposé, que la morale des indiens est très-pure; ils ont les mêmes vertus que nous, et quoique la plupart des figures représentées dans leurs temples soient obscènes, la décence leur est expressément recommandée et ils l'observent parfaitement : il en est de même de la continence, qu'ils ne gardent pas si exactement ; la facilité d'avoir des danseuses, qui par intérêt et par libertinage se vouent au public, les fait manquer à une vertu qui leur est ordonnée ; cependant la loi, pour se prêter à la chaleur du climat, leur permet la pluralité des femmes : ils ne se servent ordinairement de cette permission, que lorsqu'après quelques années de mariage, ils ne peuvent point avoir d'enfans avec la femme qu'ils ont épousée.

Les vertus principalement ordonnées sont la reconnaissance et la charité, et aucun indien ne s'exempte de cette dernière.

Quant aux vertus morales, celle de la piété qui fait respecter la vie dans tous les êtres, est préférable au zèle qui les offre aux Dieux en sacrifice. Les vaches immolées sur leurs autels

causeront, dans l'autre monde, des supplices inouïs aux sacrificateurs [1]. Le véritable sacrifice est celui de l'ame : les ignorans adressent leurs vœux à des idoles façonnées par la main des hommes ; mais le sage adore Dieu en esprit. Celui qui méprise son corps, triomphe bientôt de ses desirs, et se rend la vertu facile. Les vertus se divisent en deux classes, qu'il ne faut pas confondre ; l'une s'appelle *Pravarty*, et l'autre *Nivarty* : la première contient deux articles nommés *Ischetam* et *Bourtam* ; Ischetam renferme les actions faites dans les cérémonies religieuses ; mais bâtir des temples et des chauderies, creuser des étangs, planter des allées, etc, toutes ces bonnes œuvres se nomment *Bourtam* ; ceux qui les pratiquent mourront dans le tems que le soleil s'avance vers le sud, et la nuit d'un jour où la lune est dans son deuxième quartier ; après leur mort, ils se trouveront dans le pays de la lune où ils seront heureux selon leur mérite.

L'ame dans l'état de Nivarty brûle du feu de la sagesse ; sa puissance anéantit les actions

[1] Ceci annoncerait que les indiens sacrifiaient anciennement des animaux à leurs dieux.

des sens, et cette ame rentre dans l'immensité de l'Être universel. Tout homme dans l'état de Nivarty mourra dans le tems que le soleil prend sa course vers le nord, et le matin d'un jour où la lune est dans son premier quartier. Élevé par les rayons du soleil, il ira dans le paradis de Brouma, nommé *Satialogam*, où il jouira des plaisirs inexprimables qu'y goûtent les Dieux ; la matière dont il est composé devient subtile, et se change en corps universel, et par la sagesse de son ame, il détruit la faculté de ce corps casuel.

De ce lieu de délices, il monte dans le Sorgon, d'où les sectateurs de Vichenou passent dans le Vaïcondon, et les sectateurs de Chiven dans le Caïlasson.

Ceux qui révèrent les neufs Broumas, obtiendront le don de progéniture ; la déesse Sarassouadi distribuera des richesses à ses adorateurs ; le dieu du feu gratifiera les siens du don de la beauté. La santé sera le partage de ceux du soleil : les dieux des huit coins du monde accordent à leurs dévots la facilité de pratiquer les bonnes œuvres ; ainsi tous ceux qui désirent ces sortes de biens, s'adressent à ces divinités particulières ; mais ceux qui veulent parvenir à la béatitude ne s'adressent

qu'à Dieu seul. Les premiers qui ne demandent que des biens temporels, oublient que la mort doit les en priver un jour. Ensuite ils regrettent de ne s'être pas livrés à la dévotion de Dieu; sans elle les hommes ressemblent aux arbres du désert, et ceux qui ne sont pas éclairés par cette dévotion, quoique d'ailleurs bien instruits, sont de véritables bêtes de somme; les sages qui pour s'attacher à Dieu méprisent les biens terrestes, et lui font le sacrifice général de leurs desirs, obtiendront la gloire pour récompense. Leurs ames délivrées de l'enveloppe mortelle, n'auront plus le malheur de renaître, ils seront en Dieu, et Dieu sera en eux, ils le posséderont.

Les méchans qui ne se sont point souciés de contempler la grandeur de Dieu, seront précipités dans les enfers, lieu placé sous la terre, vers le sud du monde nommé *Padalam*: fleuves de feu, monstres horribles, armes meurtrières, ordures infectes, tous les maux sont concentrés dans ce réduit terrible. Après la mort de ces malheureux, les Emaguinguilliers [1] les y entraînent liés et garottés; ils sont battus, fouettés, foulés aux pieds:

[1] Race de géans, serviteurs d'Yamen, dieu de la mort et le roi des enfers.

ils marcheront sur des pointes de fer, leurs corps seront béquetés par des corbeaux, mordus par des chiens, et jetés dans une rivière enflammée. Ce n'est qu'après avoir exercé sur eux toute leur cruauté, que les ministres de la mort les conduiront devant Yamen. Ce juge incorruptible et sévère les condamnera selon les fautes qu'il auront commises.

Ceux qui méprisent les régles de la religion seront jetés sur des monceaux d'armes tranchantes, et souffriront ce tourment autant d'années qu'ils ont de poils sur leur corps.

Ceux qui outragent les brames et les personnes en dignités, seront coupés par morceaux.

Les adultères seront contraints d'embrasser une satue rougie au feu.

Ceux qui manquent à leur devoir, qui n'ont pas soin de leur famille, et qui l'abandonnent pour courir le pays, seront continuellement déchirés par des corbeaux.

Ceux qui font mal aux hommes ou qui tuent les animaux, seront jetés dans des précipices, pour y être tourmentés par des bêtes féroces.

Ceux qui n'ont pas respecté leurs parens

ni les brames, brûleront dans un feu dont les flammes s'élèveront à dix mille yogénaïs.

Ceux qui ont maltraité les vieillards et les enfans, seront jetés dans des fours.

Ceux qui couchent avec des courtisanes, seront obligés de marcher sur des épines.

Les médisans et les calomniateurs, appliqués sur des lits de fer rougis au feu, seront contraints de manger des ordures.

Les avares serviront de pâture aux vers.

Ceux qui volent les brames, seront sciés par le milieu du corps.

Ceux qui par esprit de vanité tuent des vaches et autres animaux dans les sacrifices, seront battus sur une enclume.

Les faux témoins seront précipités du haut des montagnes.

Enfin les voluptueux, les fainéans, et ceux qui n'ont pas eu pitié des misérables ni des pauvres, seront jetés dans des cavernes brûlantes, écrasés sous des meules et foulés par des éléphans; leurs chairs meurtries et déchirées serviront de pâture à ces animaux.

Tous ces misérables pécheurs souffriront de la sorte pendant plusieurs milliers d'années, et leurs corps impérissables, quoique divisés dans les supplices, se réuniront aussi-

tôt comme le vif-argent; ensuite ils seront condamnés à une nouvelle vie, pendant laquelle se prolongeront leurs tourmens, et par un effet de la puissance divine, ils se retrouveront dans la semence des hommes : cette semence répandue dans la matrice de la femme, n'y sera pendant toute une nuit que comme de la boue. Le cinquième jour, elle sera comme des globules d'eau; dans le quatrième mois, les nerfs du fœtus se formeront; dans le cinquième, il sentira la faim et la soif; dans le sixième, un épiderme couvrira son corps : dans le septième, il aura des mouvemens très-sensibles. Il habitera le côté droit de sa mère, et sera nourri par le suc des alimens qu'elle prendra; réduit à voltiger dans ses excrémens, les vers le mordront; les nourritures âcres et l'eau chaude que la mère boira, lui causeront des douleurs très-vives : dans le passage étroit, il souffrira beaucoup, et l'enfant né sera sujet encore à des peines infinies. C'est ainsi que cette naissance douloureuse se réitérera jusqu'à ce que ces malheureux aient le courage de s'adonner entièrement à la pratique des vertus.

CHAPITRE IX.

Du Gange.

MAITRISÉ par les sens, réduit à ne penser que d'après leur témoignage, l'homme a voulu s'affranchir de leur empire et s'élever à des idées métaphysiques ; mais si l'on remonte à la source de ces prétendues sublimités, on verra bientôt qu'elles ne doivent leur origine qu'à la perception des objets sensibles. C'est ainsi qu'on ne s'avisa de sanctifier les eaux, et de leur attribuer le pouvoir d'effacer les crimes, que parce qu'on vit disparaître les taches des corps soumis à leur action ; on crut qu'elles devaient produire le même effet sur l'ame.

Cette erreur devenue générale, peupla les fontaines, les fleuves et les mers d'une foule de divinités imaginaires. Il ne fut plus permis de les traverser sans en avoir salué le génie [1].

[1] Le Gange, le Quichena, le Polléar, le Cavri, le Colram devinrent des rivières saintes, que les indiens ne traversent point sans s'être lavé les mains dans leurs

Toutes les nations se disputèrent l'avantage de possèder des eaux sacrées. Les juifs attribuaient une vertu divine à la Fontaine de Jeunesse ; les égyptiens aux sources fécondes du Nil, et les indiens à toutes les rivières dont ils habitaient les bords enchantés.

Ce qui doit faire excuser ces derniers, ce serait sans doute l'avantage qu'ils en retirent. Placés sous un ciel brûlant, dévorés par les chaleurs d'un été continuel, lorsqu'un sang enflammé circule dans leurs veines, combien ne doivent-ils pas chérir l'élément qui leur procure une fraîcheur salutaire ; il est à présumer que le premier hommage qu'ils lui rendirent fut le simple tribut de la reconnaissance. Cette disposition du cœur est si précieuse dans l'homme, qu'on doit la respecter, lors même qu'elle se porte sur des êtres insensibles ; mais les indiens ont tellement défiguré ce culte primitif par des fables absurdes, qu'il est presque impossible de le reconnaître. L'histoire du Gange suffira pour nous en

eaux, et sans avoir adressé leurs prières aux dieux subalternes qui les habitent et qui dirigent leur cours. Les grecs et les égyptiens ne traversaient de même aucune rivière sans en avoir salué le génie, et s'être lavé les mains dans ses eaux.

convaincre : voici de quelle manière elle est consignée dans le Candon.

La déesse Parvadi mit un jour ses mains sur les yeux de Chiven ; aussitôt la nature fut ensevelie dans les ténèbres : les corps dispensateurs de la lumière perdirent tout leur éclat, parce qu'ils ne le tiennent que des yeux de Chiven. Ils ne furent cependant voilés qu'un seul instant, et cet instant fut plusieurs âges pour toutes les créatures. Le dieu, pour remédier à cette éclipse générale, ne vit d'autre moyen que de placer un nouvel œil sur son front [1]. Il n'y fut pas plutôt, que le soleil et la lune reprirent leur clarté première. Parvadi s'apercevant du désastre qu'elle causait, retira ses mains ; mais elles se trouvèrent mouillées d'une sueur qu'elle voulut secouer, et de chaque doigt il sortit une rivière du Gange plus considérable que la mer. Ces dix rivières augmentèrent en s'éloignant, au point qu'elles firent craindre une inondation générale : dans cette extrémité, Vichenou, Brouma et les Déverkels vinrent se jeter aux

[1] On représente toujours Chiven avec un troisième œil au front ; et c'est à cette imitation que ses sectateurs mettent un signe rond sur le front, de couleur rouge, pour se distinguer des sectateurs de Vichenou.

pieds de Chiven, et lui dirent : « Seigneur « nous ne savons quelles eaux se répandent « sur la terre ; mais elles ne proviennent pas « des mers ; si vous ne daignez nous en pré- « server, l'univers sera submergé ». Chiven leur apprit comment elles s'étaient formées, et ordonna qu'elles reparussent devant lui réduites en petite quantité, puis il les prit et les mit sur sa tête. Alors Vichenou, Dévendren et Brouma prièrent Chiven de leur donner à chacun une portion de ces eaux, qui, sorties d'une moitié de lui-même, et mises sur sa tête, étaient devenues sacrées. Chiven leur en donna dans la main, et leur dit : « Que chacun de vous porte cette eau « dans son pays, elle y formera une grande « rivière ».

Le Gange est provenu de celle qu'obtint Brouma; les prières et les pénitences de Baguiraden l'attirèrent sur la terre ; elle y creusa son lit en suivant les ornières que traçaient les roues du char de ce pénitent, lorsqu'il essayait de ranimer les cendres des rois ses ancêtres, exterminés par Cabiler.

Le Bagavadam, pouranon en l'honneur de Vichenou, rapporte ce prodige de la manière suivante. Baganden, vaincu par ses ennemis,

se réfugia dans les déserts où il mourut ; son fils Sagaren ne vint au monde qu'après sa mort : élevé par les soins du pénitent Avourounen, il eut le courage d'attaquer les ennemis de son père, et le bonheur de les vaincre. Bientôt il s'empara de plusieurs royaumes, et devint dans la suite un des six sacravartis, ou roi de l'univers entier. Quand il eut fini ses conquêtes, il épousa Soumoudy et Quessiny ; la première lui donna soixante mille enfans, et la seconde n'eut qu'un fils connu sous le nom d'Anguissamanden. Dans cet excès de puissance et de richesses, il voulut faire cent asvamédiagon (ou cent fois le sacrifice du cheval) ; il en avait déjà consommé quatre-vingt dix-neuf ; lorsque Dévendren, poussé par la jalousie, lui vola le cheval qui devait servir au dernier ; non content de cette friponnerie, il l'attacha malicieusement auprès d'un endroit où Cabiler se tenait en contemplation, ce qui causa la mort des soixante mille enfans de Sagaren ; car ces derniers faisant des recherches pour recouvrer la victime, la trouvèrent auprès du pénitent, et s'imaginant qu'il en était le voleur, ils l'accablèrent d'injures ; mais Cabiler les extermina d'un seul regard. Sagaren voyant que ses

enfans ne revenaient point, envoya l'unique fils qui lui restait pour avoir de leurs nouvelles. Celui-ci ne tarda pas long-tems à l'instruire de leur trépas ; et Sangaren en fut si touché, qu'il lui remit sa couronne et se retira dans les déserts, où il mourut dans la pénitence.

Anguissamanden gouverna pendant quelque tems avec gloire ; mais bientôt il céda le trône à son fils Tibilen ; il embrassa la vie pénitente, croyant que Dieu, touché de ses austérités, lui accorderait le Gange, et que par son moyen il pourrait faire revivre ses ancêtres; mais il mourut sans l'avoir obtenu : Tibilen eut le même sort.

Baguiraden, à l'âge de seize ans, eut assez de fermeté pour suivre leurs traces. Il somma la déesse Genga de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il fallait la permission de Brouma : d'après cette réponse, il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de ce dieu. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait verser cette eau qu'aux pieds de Vichenou : nouvelles pénitences en l'honneur de Vichenou, qui dit qu'il fallait l'intervention de Chiven. Enfin après bien des mortifications et des prières faites en l'honneur de ce dernier, il parut, et lui accorda sa demande. Genga reçut

ordre de suivre les traces du char de Baguiraden, et de lui rendre le service qu'il demandait. Baguiraden marchait devant, et Genga suivait les sillons que formaient les roues de son char; ils passèrent par le jardin du pénitent Sannon. Ce religieux craignant que le torrent ne ruinât son jardin, prit ses eaux et les réduisit en une petite boule, qu'il avala : cet accident ne découragea point Baguiraden; il fit une rigoureuse pénitence en l'honneur de Sannon, et celui-ci versa le Gange par son oreille. Baguiraden fit passer son char sur les cendres de ses ancêtres : humectées de cette eau divine, elles se ranimèrent, et les soixante mille enfans de Sagaren recouvrèrent la vie, non pas pour exister sur la terre, mais dans le Vaïcondon : c'est ce qui a fait donner au Gange les noms de *Sannounadi*, *Baguiradi* et *Vichénoubadi*.

Tout le monde sait que ce fleuve est en grande vénération dans l'Inde : les gentils croient qu'il sort immédiatement des pieds de Brouma. Cette origine sacrée lui donne de grands priviléges. Ceux qui meurent sur ses bords en buvant de ses eaux salutaires, sont dispensés de la tâche pénible de revenir au monde, et d'y reprendre une nouvelle exis-

tence; aussi dès qu'un indien est condamné par les médecins, on s'empresse de le porter sur les rives du Gange : ses parens le font boire à plusieurs reprises. Ils délayent même de la vase qu'ils lui mettent dans la bouche, et le malheureux expire gorgé de cette eau bourbeuse. Souvent on le plonge tout entier dans ce fleuve, qui devient son tombeau. Ceux à qui l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours chez eux de cette eau précieuse, qu'on leur fait boire dans leur agonie; après qu'ils ont été brûlés, on a soin de ramasser tous les os épargnés par les flammes, et ces tristes restes sont conservés religieusement, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les faire jeter dans le Gange.

CHAPITRE X.

Système des Indiens sur la création du monde.

PLUS énergique, plus active, plus insatiable qu'aucune des autres passions qui tourmentent l'homme, la curiosité, source précieuse de toutes les connaissances, naît et ne meurt qu'avec lui. D'abord elle ne se porte que sur les objets physiques qui la frappent, et dont elle cherche à découvrir les propriétés, les usages, les rapports : mais semblable à ces feux brillans qui éclairent les corps sans les pénétrer, elle effleure tout et n'approfondit presque rien. Bientôt la terre est un domaine trop resserré pour ses vastes desirs : portée sur les ailes rapides de la pensée, elle ose, comme l'aigle, fixer et contempler le soleil. Le cours périodique de cet astre bienfaisant et de ceux qui forment son pompeux cortége, offre à l'homme un sujet inépuisable de méditation et de recherches. Il étudie avec soin la marche des globes qui roulent au-dessus de sa tête, calcule leurs orbites, et

en tire une mesure artificielle du tems. Cette connaissance ne devrait-elle pas lui suffire? oui sans doute; mais il veut aller plus loin: oubliant sa propre faiblesse et les bornes de son intelligence, il prétend remonter des effets aux causes secondes, ensuite aux causes premières. La chute des pères n'a point corrigé les enfans; elle paraît au contraire n'avoir servi qu'à les rendre plus curieux et plus entreprenans : ils ont voulu remonter jusqu'à la création de l'univers : aussi tous les anciens peuples eurent-ils leur cosmogonie, comme ils avaient leur théogonie, leur mythologie et une origine fabuleuse.

Ces cosmogonies, toutes différentes, sont à-peu-près également singulières et chimériques : rapprochées, elles forment les contrastes les plus bizarres. Le philosophe, qui avec le flambeau de la raison, trouve le fil d'Ariane, lorsqu'il s'est hasardé à pénétrer dans les routes tortueuses de ces obscurs dédales, se hâte d'en sortir pour n'être point abîmé sous les ruines de ces frêles édifices, qu'un souffle léger peut détruire. Le seul fruit qu'il en rapporte, c'est une incertitude désespérante et un sentiment de pitié pour les auteurs de ces monstrueux systêmes.

Si les cosmogonies des différens peuples sont un tissu d'absurdités, il est très-naturel de croire que celle des indiens ne vaut pas mieux. Elle est marquée en effet au coin de leur génie; mais elle a quelque chose d'original qu'on ne rencontre point dans beaucoup d'autres : l'exposé suivant en fera juger.

Les indiens sont partagés sur la création de l'univers : les uns croient que tout ce qui existe est une partie de Dieu : qu'à la destruction du monde tout ira se réunir à ce grand Être, dont il émanait [1]. Les autres soutiennent au contraire que tout vient du néant. Dieu, disent-ils, étant renfermé en lui-même, créa par sa seule volonté un très-petit atôme, dont il tira quatre autres de la même grosseur; rassemblant ensuite ces cinq atômes, il forma un grain de sable imperceptible; d'autres grains extraits de celui-là et combinés, produisirent le ciel, la terre et la mer. Aucune tradition ne dit combien de tems Dieu employa à cette création.

[1] Disciple des brachmanes, Pythagore enseigna la même doctrine. Il croyait que Dieu est une ame universelle répandue dans tous les êtres, et dont les ames humaines sont tirées. Dans la suite, les stoïciens adoptèrent les mêmes principes.

Suivant quelques autres, le créateur engendra cinq puissances primitives, qu'ils semblent désigner sous le nom de cinq Élémens.

Le premier nommé *Mayessoura*, est l'air : le second, appelé *Sadasiva*, est le vent : le troisième, *Roudra*, est le feu : le quatrième, *Vichenou*, est l'eau : le cinquième, *Brouma*, est la terre.

Ordinairement ils leur donnent le nom de *Panjacartaguel*, c'est-à-dire, les cinq puissances ou les cinq dieux. Ils prétendent que Dieu par sa volonté, tira l'air du néant; l'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air et du vent naquit le feu; à sa retraite, celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine; de l'union de ces puissances résulta une crasse; le feu par sa chaleur, en composa une masse qui fut la terre [1]. Les brames ne disent point

[1] Cette idée des indiens n'est pas plus déraisonnable que les systêmes des philosophes anciens, qui ont voulu donner leurs sentimens sur la création du monde.

Héraclite et Hippias ont admis le feu pour seul principe. Thalès a cru que tout provenait de l'eau; Anaximandre, que l'infini était principe de tout. Archélaüs a admis l'air infini avec sa réfraction et sa condensation. Pythagore n'y employait que les nombres et l'harmonie; Empédocle, les quatre élémens avec accord et discord. Hésiode a marié la terre avec le soleil. Méles-

que ce soient cinq élémens, mais cinq esprits qui les animent et les gouvernent. Ils ren-

sus-Zaréta croyait la lumière et les ténèbres auteurs de toutes choses. Cénopides soutenait que tout avait été formé d'air et de feu; Régien, de feu et d'eau, et Anomacrite, d'eau, d'air et de feu. Epicure n'y employait que le hasard. L'auteur du *Système de la nature* a mis la nécessité à sa place. Zénon et Spinosa ont admis Dieu et la matière; Socrate et Platon y ont ajouté l'idée. Aristote a employé la matière, la forme et la privation; Gassendi, le vide et les atômes, et Descartes, le plein.

Nos modernes, au lieu de créer un univers, se sont contentés d'expliquer les révolutions qui ont donné lieu à la formation de la terre.

Wiston a cru que la terre a été une comète, qui conserve encore un noyau brûlant, autour duquel est un abîme d'eau, sur quoi nage la terre. Wodvard était du même sentiment. Bourget pensait que la terre a été dans un état de fluidité, que le feu s'y est mis, qu'il la consume, et la détruira un jour par une grande explosion. Leibnitz croyait que la terre est un soleil éteint faute de matière combustible, et qu'elle n'est plus qu'un verre différemment modifié. Maillet en a fait un soleil, puis une planète entièrement couverte d'eau, attribuant aux courans des mers et à leurs sédimens, les différens arrangemens des couches de la terre. M. Bonet en a fait d'abord une masse fluide, où les corps s'étant fixés en raison de leur pesanteur, ont formé les mers et les continens. Enfin le sentiment de

voient à des tems fort éloignés la première création. Les sectateurs de Chiven et de Vichenou, d'accord sur cette époque, lui donnent 3,892,885 années : ils la divisent en quatre âges séparés l'un de l'autre par un déluge universel, qui oblige Dieu à une nouvelle création. D'après le *Candon* et le *Bagavadam*, que je traduis, je présenterai le détail de la création du quatrième âge, pour faire connaître les idées des indiens, sur ce mémorable et grand événement ; mais avant de commencer, je crois devoir prévenir mes lecteurs sur l'aridité de cette matière : il faut qu'ils s'arment de patience et de courage, parce qu'il est impossible de leur en sauver la sécheresse.

Système de création, suivant le Candon.

Le Candon rapporte, qu'après la destruction totale de l'univers, à la fin du troisième âge, Dieu qui était resté comme une flamme

M. de Buffon est que la terre et les autres planètes sont un écornement du soleil, sillonné par la rencontre d'une comète qui en a fait fluer un torrent de matières, avec lesquelles ont été formés tous les globes qui gravitent autour de lui.

ou une lumière, voulut que le monde reprît son premier état. Il se divisa en deux personnes; l'une mâle, sous le nom de *Parachiven*[1]; l'autre, femelle, sous celui de *Parasati*[2]; ensuite il créa *Nadou*; celui-ci *Vindou*, dont naquit *Sadachiven*, lequel engendra *Mayessoura*; de lui provint *Routren*[3], qui donna le jour à *Vichenou*; enfin du nombril de ce dernier sortit *Brouma*. Chargé de créer le monde, Brouma après y avoir réfléchi, tira de son cœur sept personnes, qui sont : *Narissen*, *Anguira*, *Paulatien*, *Poulaguin*, *Kéradou*, *Atri* et *Chanabadi*. Du pouce de son pied droit sortit *Takin*, et de son estomac *Pirougou*[4].

Takin eut cinquante filles, qu'il maria toutes, savoir dix à différens deverkels et péni-

[1] Un des noms de Chiven.

[2] Un des noms de Parvadi.

[3] Ces cinq noms sont du nombre de ceux sous lesquels Chiven est adoré.

[4] Ces neuf personnes furent de grands pénitens, qui obtinrent l'immortalité et une grande puissance. Vulgairement on les nomme *les dix Broumas*, parce qu'on y comprend Brouma. Cette immortalité est bornée à la durée du jour naturel de Brouma, qui est celle des quatre âges, c'est-à-dire, 4,320,000 ans. Lorsque ce Dieu sommeille, tout ce qu'il a créé se détruit.

tens, treize à Cassiapen, fameux pénitent, et vingt-sept à Sandrin ou la Lune.

Samboudi, l'une des dix premières filles de Takin, épousa Narissen, l'aîné des sept personnes sorties du cœur de Brouma : de ce mariage, ils eurent quatre enfans, dont l'aîné fut Cassiapen. Une autre, fille de Takin, fut mariée à Pirougou, qui eut d'elle, Cavi, Chavaner et Latchimi, femme de Vichenou.

Cavi, l'aîné des deux garçons, fut père de Choucrin ou Vénus.

Miroudi, troisième fille de Takin, épousa Anguira; de leur union naquirent plusieurs grandouers [1].

Anoussougé, la quatrième, fut mariée à Atri, et lui donna Chandrin, Sani [2], Chatinérin et Sangatalin.

La cinquième, appelée *Marichandadi*, épousa Poulatien, qui fut père des rachaders [3], des vanaringuels [4] et des guinérers [5].

[1] Une des tribus des deverkels : ce sont des génies. *Voyez* tom. I, p. 321.

[2] C'est la planète qui préside au samedi, et le Dieu qui punit les hommes pendant leur vie. *Voyez* t. I, p. 320.

[3] Une des races de géans.

[4] Ce sont les singes.

[5] Une des tribus des deverkels : ce sont les Dieux des instrumens de musique.

Pindi, la sixième des filles de Takin, se maria à Poulaguin, et fut mère des guimbourouders [1], et de tous les animaux.

La septième, appelée *Ourché*, épousa Vassister, gourou de Rama.

Souavé, la huitième, épousa Aguini, le dieu du feu, et eut trois enfans très-forts et très-braves.

La neuvième, appelée *Camé*, eut trois enfans de Kéradou son mari.

Enfin Souadé la dixième, se maria à Pidéra, et mit au monde plusieurs filles.

Chanabadi fut père de quelques grandouers, et des achetevassoukels [2].

Des treize filles de Takin, mariées à Cassiapen, l'aînée appelée *Adidi*, engendra des deverkels.

La seconde femme de Cassiapen, appelée *Didi*, eut deux garçons, Erénien et Eréniacchassen [3]. Erénien eut cinq enfans, dont l'aîné

[1] Autre tribu des deverkels, qui sont les dieux du chant.

[2] Tribu des deverkels.

[3] Ces deux rachaders furent rois de leur tribu, et commirent tant de crimes, que Vichenou les tua. *Voyez* la troisième et la quatrième incarnation de ce dieu, tom. I, p. 281.

est Pragualaden; celui-ci eut trois enfans, dont l'un nommé *Virogenin*, devint père de Mahabély. Vanajouren son fils fut si dévot, et fit de si grandes pénitences, que Dieu lui donna un pouvoir assez grand, pour que Brouma vînt se jeter à ses pieds.

Tanou, la troisième femme de Cassiapen, eut quarante enfans, tous rachaders, dont l'aîné fut Chambarin.

La quatrième femme appelée *Singindé*, accoucha de quatre rachaders, dont les aînés furent Ragou et Quédou [1].

La cinquième, la sixième et la septième, nommées *Pynné*, *Yané* et *Yagou*, eurent toutes trois quelques rachaders.

La huitième, appelée *Kalé*, enfanta six calegueirs [2].

La neuvième, nommée *Vindé*, eut six

[1] Ces deux rachaders furent métamorphosés en deux couleuvres, l'une rouge et l'autre noire. Ils sont ennemis du soleil et de la lune, qui les empêchèrent d'avaler une portion de l'amourdon ou beurre d'immortalité. Suivant les indiens, c'est lorsque ces couleuvres attaquent le soleil et la lune, qu'arrivent les éclipses.

[2] Une des races des géans, la plus terrible et la plus puissante de toutes. Ils habitent le Padalon.

enfans, dont les aînés sont Guéroudin et Arounin [1].

La dixième, Catrou, a été mère de toutes les couleuvres.

L'onzième appelée *Arité*, eut douze filles charmantes, dont l'aîné Arambé, est danseuse des deverkels.

La douzième, Ilanguejé, engendra une infinité de grandouers.

La treizième, Cabilé, eut dix enfans.

Chandrin n'eut point d'enfans de ses vingt-sept femmes : par le Ragésougé-Yagon [2], qu'il fit, ayant obtenu de grands pouvoirs, il en abusa pour enlever Tarré, femme de Péré-souadi, son gourou, ainsi que celles de tous les deverkels. Ceux-ci courroucés d'une conduite si répréhensible, forcèrent Chandrin à abandonner Tarré ; mais Pérésouadi, son époux, avant que de la reprendre, lui ordonna de jeter dehors l'enfant dont elle était enceinte par les œuvres d'un étranger : Tarré obéit, et rejeta un si beau garçon, que le gourou

[1] Un des deverkels, qu'on représente boîteux. Il est le conducteur du char du soleil.

[2] Un des grands sacrifices que l'on puisse faire. Il faut n'avoir point de supérieur, ni personne d'assez puissant pour empêcher qu'il ne se fasse.

fut très-fâché de n'en être pas le père. Cet enfant nommé *Bouda*, devint la tige des rois de la race de la lune.

La femme de Chourien [1] ne pouvant supporter la chaleur de son mari, laissa auprès de lui un fantôme d'une figure pareille à la sienne, et déguisée sous la forme d'une jument, elle se retira à Courchetrou [2], pour faire pénitence : Chourien s'en étant aperçu, se métamorphosa en cheval, alla trouver sa femme, et lui lança sa semence dans le nez. Celle-ci en la respirant, conçut et accoucha des maroutoukels [3] et de plusieurs autres choses. C'est ainsi que les êtres se sont multipliés.

Système de la création, suivant le Bagavadam.

Le Bagavadam rapporte qu'au commencement des tems, lorsque tout l'univers était resté dans la substance de Vichenou, ce Dieu se trouva dans l'assoupissement d'un sommeil contemplatif. Couché sur le serpent Adys-

[1] Un des deverkels : c'est le soleil.

[2] Province de l'Indostan, renommée par les batailles de Darma-Raja.

[3] Tribu des deverkels. *Voyez* tom. I, p. 321.

séchen, étendu sur la mer de Lait, et n'ayant pour compagnes que sa puissance et sa sagesse, il passa ainsi mille ans divins. Au bout de ce tems, il eut le dessein de créer de nouveau l'univers. Aussitôt de son nombril sortit une tige de tamarey [1]; elle portait une fleur qui s'épanouit aux rayons du divin soleil, qui est Vichenou : dans cette fleur fut créé Brouma, qui voulant approfondir le secret de son origine, marcha long-tems dans le creux de cette tige, sans pouvoir en atteindre le commencement. Lassé de cette inutile recherche, il retourna sur ses pas, s'assit sur la fleur, et invoqua le créateur : au bout d'une pénitence de mille ans divins, il se vit rempli d'une céleste lumière ; Dieu lui apparut, Brouma se prosterna, l'adora, et chanta ses louanges.

[1] Espèce de nénuphar : c'est le *nelumbo* de *Linnæus*. [*Nymphæa nelumbo* de la polyandrie monogynie. Jussieu a séparé le nelumbo des nenuphars, et l'a placé dans la famille des *renonculacées*. Cette plante, remarquable par ses larges feuilles et ses grandes fleurs rouges, fait l'ornement des eaux stagnantes ou dont le cours est très-lent. On la trouve dans l'Inde, en Chine, en Perse et en Egypte ; on mange ses semences en guise d'amandes. Les botanistes modernes distinguent plusieurs espèces de nelumbo ; ils ont donné à celui des Indes la dénomination de *nelumbium speciosum*.] (S.)

« O Brouma, mon cher enfant! lui dit le « Dieu, je vous accorde mes faveurs et vous « donne le pouvoir de créer l'univers [1]. Dans « mon sein je tiens caché l'univers et toutes « les vies : je vous commande de les produire, « ou plutôt de les développer, et cela pour « notre divertissement; car je suis dans les « vies, et les vies sont dans moi ».

Encouragé par des faveurs aussi singulières, Brouma recommença sa pénitence, pour se préparer à ce grand ouvrage. Cent ans divins passés dans la contemplation et les prières, lui donnèrent un accroissement de vigueur et de

[1] Les indiens attribuent donc la création du monde à Brouma, comme fils de Dieu. Ils sont, en cela, du même sentiment que tous les philosophes qui n'ont pas admis l'éternité du monde. Tous reconnaissent pour créateur Dieu lui-même ou son fils. Aristote, dans son livre du *Monde*, dit que c'était une ancienne tradition parmi les peuples, que le monde était l'ouvrage de Dieu. Thalès, Pythagore, Cicéron et beaucoup d'autres confirment cette opinion. Ainsi leur croyance était conforme à l'Ecriture-Sainte : il est dit dans *Saint-Jean*, chap. I, que Dieu avait créé le monde par son fils. Hermès-Trimégiste disait que Dieu (auquel il attribue, comme les indiens, la vertu tout ensemble du mâle et de la femelle), avait engendré un autre Dieu, qui avait créé le monde et tout ce qu'il renferme.

sagesse. Il but toute l'eau de la mer sous laquelle était englouti le monde, et vit la terre sortant des eaux. D'abord il commença par établir le Sorgon et le Padalon : ensuite il créa les dieux, les hommes et les animaux; enfin les plantes, les arbres et les montagnes [1].

Brouma continuant son œuvre, se laissa aller à quelques passions déréglées; il créa quelques êtres atteints de péché. Un repentir le corrigea; il eut recours à Dieu, et produisit ensuite Sanaguen, Sananaden, Sanarcomaren et Sanartchoussaden, quatre pénitens doués de vertu : il leur ordonna de procréer le genre humain; mais livrés à la contemplation dès leur naissance, ils s'y refusèrent. Brouma irrité, fit sortir de son front Routren, et lui commanda de résider dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur et les sons. Routren se

[1] Dans un autre passage du Bagavadam sur la création, il est dit que Vichenou produisit les trois puissances ou qualités *Tamaaqm*, *Vassudam* et *Satrigam*, et par elles, divers corps proportionnés aux dieux, aux hommes et aux géans, aux oiseaux et aux animaux, etc. L'espace fut créé par la pensée : cet espace fit le vent; le vent engendra le feu, le feu l'eau, et l'eau la terre. L'union de ces élémens forma toutes sortes d'êtres, sensibles et insensibles.

métamorphosa sous onze formes, dont chacune porte le nom d'un des onze *Routrens* : ce sont des créatures provenues d'un acte de la volonté de Routren, qui en produisirent une infinité d'autres par la même voie. Celles-ci devenues méchantes, menèrent une vie perverse ; mais réprimées par Brouma, elles firent pénitence.

Brouma résolut de créer deshommes d'un caractère doux, aimables, sages et remplis de toutes sortes de vertus : il tira de son orteil Takin, de son nombril Poulaguin, de son oreille Poulatien, de ses épaules Pirougou, de ses mains Kéradou, de son visage Chanabadi, de son nez Anguira, de son esprit Narissen, et Atri de ses yeux. Ces neuf personnes sont nommées *les neuf Broumas*.

Darmadévé ou la vertu, naquit du côté droit de la poitrine de Brouma ; Adarmen ou le vice, de son dos : son cœur produisit Manmadin, dieu de l'amour. La colère sortit d'entre ses deux sourcils ; l'avarice, de ses lévres ; la déesse des sciences ou Sarassouadi, de son visage ; ses parties génitales enfantèrent Varounin, dieu de la mer ; et Niroudi, roi des démons : enfin ses traits donnèrent naissance au patriache Cartamen.

Brouma devenu amoureux de Sarassouadi; eut commerce avec elle; cette action lui attira les reproches et les mépris des neuf Broumas. Humilié par ces mépris, déchiré par les remords de sa conscience, il quitta le corps avec lequel il avait commis cet inceste. Ce corps ainsi abandonné, occasionna les ténèbres et le brouillard : Brouma prit un autre corps avec quatre visages, qui ont produit les quatre védams et les sciences. Il se dépouilla aussi de ce corps, en revêtit un autre, et voulant établir un commerce d'union entre les deux sexes pour propager le genre humain, il créa Souba-Yambou-Manou, et une femme nommée *Sudaroubay*. Les fruits de leurs amours furent deux garçons, Priaviraden et Outana-Baden, et trois filles nommées *Aghdy*, *Davaghdy* et *Prassoudy*. Aghdy fut mariée à Roussiguen; Davaghdy, à Cartamen; Prassoudy, à Takin. Ces trois races ont peuplé l'univers; Brouma bénit Souba-Yambou-Manou, et lui dit de multiplier. Celui-ci lui représenta qu'il ne pouvait mettre ses pieds en aucun endroit, la terre étant couverte d'eau. Brouma adressa ses prières à Vichenou, qui prit la forme d'un sanglier, et avec ses défenses retira la terre de dessous les eaux.

Dans les commencemens, Brouma avait créé des êtres de mauvaise qualité; mais voyant les défauts de cette création, il les supprima. Cependant ces êtres, malgré leur courte existence, produisirent de funestes effets, en donnant naissance à plusieurs millions de races de géans. Brouma prit ensuite un corps plus parfait, qu'il abandonna après avoir créé une infinité de dieux.

Les géans créés par Brouma étaient si méchans, qu'ils voulurent avoir copulation avec Brouma même; mais ce dieu se voyant poursuivi avec acharnement, quitta le corps qu'il avait nouvellement pris. Cette dépouille divine donna naissance à une fille parfaitement belle, nommée *Sandia-Divi*, dont les géans jouirent.

Brouma, ayant pris un autre corps, produisit les grandouers et plusieurs femmes. A ce corps, il en substitua un autre plus léger et invisible, avec lequel il créa les dieux nommés *Pétrous*, qui avaient des corps invisibles : ils étaient destinés à se nourrir des offrandes faites aux Dieux. Brouma, avec un autre corps parfait, créa les vitéaders, et avec un autre, les guinérers et les guimbourouders; mais voyant que ces créatures ne se

multipliaient pas autant qu'il le désirait, il en fut indigné. Ce signe de colère fit trembler quelques-uns de ses poils, qui occasionnèrent le mouvement du tems et des siècles. Cette dernière production donna une grande joie à Brouma, et cette joie fit sortir de son cœur les brama-richys. Cartamen, un d'eux né immédiatement de Brouma, invoqua Vichenou, et lui demanda la propagation de son espèce. Vichenou satisfait de ses pénitences, lui apparut auprès de la rivière Bindou, et lui prédit que *Soubayambou - Manou* allait venir avec sa fille Divaghdy, pour la lui donner en mariage; que d'elle il aurait neuf filles; qu'il les marierait aux brama-richys, et que lui Vichenou, se ferait son fils sous le nom de *Cabiler*, pour l'instruire de la vérité, et le sauver. En effet, ce mariage se fit. Le patriarche éprouva quelque tems l'obéissance de sa femme; content de sa soumission, il prit la figure d'un bel homme, pour avoir commerce avec elle.

Divaghdy conçut neuf filles a-la-fois, et les mit au monde; ensuite elle accoucha d'un garçon, qui était Vichenou lui-même, sous le nom de Cabiler: à cette naissance, toute la cour céleste retentit de joie. Brouma et

tous les patriarches vinrent rendre hommage à l'enfant nouveau né.

Dans la suite, les filles furent données en mariage aux premiers patriarches. Narissen choisit pour femme l'aînée, appelée *Calcy*, Atri épousa Anoufoucy, Anguira prit Stratey; Avir-Poussey fut unie à Poulatien; Quedy devint femme de Poulaguen; Cricy fut mariée à Kéradou, et Quiady à Pirougou; Vassister épousa Arounoudy, et Chanabady eut en partage Sandy.

Agdy, mariée à Roussiguen, eut un garçon appelé *Equien*, qui était Vichenou lui-même. Il épousa Bad-Mana-Bavady et Latchimi: ces deux sœurs mirent au monde douze dieux, qui eurent une nombreuse postérité.

La troisième fille de Soubayambou-Manou, nommée *Prassoudi*, qui avait épousé Takin, fut mère d'un grand nombre d'enfans, qui multiplièrent et remplirent les cieux, la terre et l'abyme.

CHAPITRE XI.

Système des Indiens sur la durée du monde et ses différens âges.

Les tamouls divisent en quatre âges la durée du monde. Trois de ces âges se sont déjà écoulés ; le quatrième doit durer un certain nombre d'années, au bout desquelles le monde finira, pour recommencer ainsi qu'auparavant.

La durée des trois âges passés, et celle du quatrième, appelée *Calyougam*, se calculent de la manière suivante [1].

Le tems que le doigt du milieu, appuyé contre le pouce, emploie à s'en détacher avec vivacité, est un instant égal à un clin d'œil : ce tems se nomme *Matiré ;* deux matirés font un chipouron ; dix chipourons, un chenon ; douze chenons, un vinadigué, soixante vinadigués, un najigué ; sept najigués et demi, un samon ; huit samons, un

[1] Ce calcul est tiré du candon, l'un des pouranons en l'honneur de Chiven.

jour de vingt-quatre heures; quinze jours, un parouvon; deux parouvons, un mois; douze mois, une année; cent années sont le terme ordinaire de la vie humaine. Ces cent années multipliées par 360, à raison des jours que chacune renferme, font 36,000. Ce nombre multiplié par six à cause des six subdivisions, matiré, chipouron, etc. fait celui de 216,000, base des calculs de la durée des quatre âges. Ce nombre multiplié par 2, à cause de l'égalité des vertus et des vices, il donne le nombre 432,000, qui exprime la durée du calyougam ou quatrième âge actuel; multiplié par 4, à cause des quatre védams, donne 864,000, nombre des années du touvabarayougam ou troisième âge; multiplié par 6, à cause des six chastrons, 1,296,000, nombre des années du trédayougam ou second âge. Enfin multiplié par 8 en l'honneur des huit coins du monde, il produit 1,728,000, nombre des années du crédayougam ou premier âge.

Les années réunies de ces quatre âges, donnent le nombre de 4,320,000, appelé *Sadryougam*, c'est-à-dire, les quatre âges du monde.

Le premier âge était parfait à tous égards;

son nom *Crédayougam*, signifie âge d'innocence. Il répond à l'âge d'or des anciens. La vertu régnait alors sous la figure d'une vache. Selon les indiens, elle était ferme sur la terre, et marchait sur ses quatre pieds. Dans le second âge, qui représente l'âge d'argent, elle s'affaiblit, et ne marcha plus que sur trois pieds. Dans le troisième âge, qui est celui d'airain, elle fut réduite à marcher sur deux pieds. Enfin dans l'âge actuel, qui est l'âge de fer, elle ne s'appuie que sur un pied; on l'appelle *Calyougam*, ou l'âge de misère et d'infortune [1].

L'année 1782 correspond à la 4883e année du quatrième âge; ainsi selon ce calcul, il se serait écoulé 3,892,883 ans, depuis la création du monde.

Deux mille sadry-ougams, c'est-à-dire, 8,640,000,000 années, font un jour et une nuit de Brouma, ou vingt-quatre de ses heures. Après mille sadry-ougams, ce dieu s'endort; tout ce qu'il a créé est détruit et reste anéanti pendant son sommeil, qui dure mille sadry-ougams ou 4,320,000,000 ans. A son réveil, il crée de nouveau les dieux, les géans, les

[1] Caly signifie *époque*, et ougam, *infortune*.

hommes et les animaux. Soixante mille sadryougams font un mois de Brouma : douze mois pareils, une de ses années, et cent années sont le terme de sa vie.

La durée de la vie de Brouma, ne fait qu'un jour de Vichenou : trente jours semblables forment un de ses mois ; douze mois, une de ses années. Ce dieu meurt au bout de cent ans. A sa mort tout est consumé par le feu ; dans toute la nature, il n'existe plus que Chiven, et Chiven même perd les différentes formes qu'il avait prises lorsque le monde subsistait. Il devient alors semblable à une flamme, et danse sur le monde réduit en cendres [1].

Lorsque Brouma meurt, les eaux couvrent tous les mondes, tous les Andons sont brisés, il ne reste que le Caïlasson et le Vaïcondon ; alors Vichenou prenant une feuille de l'arbre appelé *Allémaron* [2], se place sur cette feuille, sous la figure d'un très-petit enfant, et flotte

[1] On voit que ce système est celui d'un chivabater, puisqu'il reconnaît Chiven pour le seul dieu qui existe après la mort de Brouma et de Vichenou.

[2] Cet arbre est le *ficus admirabilis* de Linnée. On l'appelle *grand figuier des Pagodes* : il est commun dans l'Inde ; ses branches poussent des racines qui, lors-

ainsi sur la mer de Lait, en suçant le pouce de son pied droit. Il demeure dans cette posture, jusqu'à ce que Brouma sorte de nouveau

qu'elles touchent à terre, s'y enfoncent bien vite et produisent un arbre nouveau.

[Ce figuier est vraiment *admirable* par son port et la manière dont il se propage. De ses branches poussent de longs jets pendans, semblables à des cordes ou à des baguettes qui, gagnant la terre, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs d'où d'autres troncs proviennent; en sorte qu'un seul de ces arbres s'étendant et se multipliant ainsi sans interruption, offre une seule cîme d'une étendue prodigieuse, et qui semble posée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs, comme le serait la voûte d'un vaste édifice, soutenue par une quantité de colonnes.

Théophraste, Strabon et Pline ont fait mention de ce figuier des Indes, et ils en parlent comme d'un arbre merveilleux. Il porte aux Indes les noms de *baliti* ou *balete*, *nonot* ou *nocnoc*, *danaquil* ou *dalaquit*; parmi les portugais de l'Inde, ceux de *ratzaira vidrada*, et de *morzegueiro*; au Malabar, celui de *katou alou*; à Madagascar, celui de *voanounou*; à la Cochinchine, celui de *cay sanh*; en Arabie, celui de *thaab*; enfin à Saint-Domingue où il croît également, celui de *figuier maudit franc*.

M. Sonnerat a rapporté de l'Inde des branches de cet arbre curieux qui a été aussi cultivé au jardin des plantes de Paris.] (S.)

de son nombril, dans une fleur de tamaré [1]. C'est ainsi que les âges et les mondes se succèdent et se renouvellent perpétuellement. Dans plusieurs temples on adore Vichenou, sous la figure dont on vient de parler, et à laquelle on donne le nom de *Vatapatrachaï*; les indiens ont toujours dans leurs maisons un tableau qui représente ce dieu sous cette forme. Vatapatrachaï est regardé par les sectateurs de Vichenou, comme l'Être suprême né de la durée des tems.

Les indiens ont dans le quatrième âge une époque mémorable qu'ils nomment *Salivagana-Sagaptam*, ou l'ère de *Salivagana*, et d'après laquelle ils comptent leurs années. Cette époque date de la mort de Salivagana, roi de Visnagar, arrivée l'an 3179 du quatrième âge, qui correspond à l'an 78 de l'ère chrétienne. Ce roi d'une basse extraction, devenu souverain très-puissant, extermina les fameuses races royales qui descendaient du soleil et de la lune. Il aimait les sciences, fut le restaurateur de l'astronomie, et protégea les brames, qui voulant perpétuer sa mé-

[1] [L'on a vu précédemment que le tamaré est une espèce de nelumbo.] (S.)

moire, firent une époque de sa mort. Suivant quelques-uns, ce fut lui qui divisa les choutres en différentes castes.

L'almanach des tamouls est aussi réglé sur l'ère de Salivagana, et fait d'après les calculs des chastrous ; on le nomme *Pandjangam*, ce qui veut dire les cinq membres, à cause des cinq choses qu'il contient ; savoir : 1.° le tidi, ou l'âge de la lune ; 2.° les quijémés, qui sont les jours de la semaine ; 3.° le natchétron, ou la constellation dans laquelle se trouve la lune ; 4.° le yogon ; 5.° le carenon. Dans ces almanachs on trouve encore les jours du mois, les éclipses, etc., etc.

Je terminerai ce chapitre par quelques réflexions sur deux points importans de la doctrine qu'on vient de lire.

Le feu consume l'univers à la mort de Vichenou ; ici les brames sont d'accord avec tous les peuples sans exception : ils ont cru que le monde périra par le feu. Quelle peut être la cause d'une opinion si généralement adoptée ? c'est sans doute un fait simple et universel. De bonne heure on reconnut le feu comme un agent destructeur, auquel rien ne résiste dans la nature entière : on fut dès-lors porté à croire qu'un incendie causera la ruine

du monde. Les volcans qui bouleversèrent tant de fois le globe, auront été regardés comme les avant-coureurs de cette future et terrible catastrophe. Ils auront confirmé les hommes dans cette crainte, si même ils ne l'ont fait naître. Telle est, ce me semble, l'origine de ce préjugé commun à toutes les nations. Les autres causes qu'on pourrait lui assigner, seraient moins naturelles et moins probables.

Les différentes échelles de la durée chez les indiens, méritent de nous arrêter. Leur examen montrera combien est ingénieux ce système, qui d'abord paraît l'ouvrage d'une imagination en délire.

On a vu qu'un clin d'œil, qui est la plus petite subdivision du tems, sert d'unité pour mesurer toutes les quantités de cette espèce. Le sadry - ougam, ou les quatre âges du monde, dure 4,320,000 ans. Un jour et une nuit de Brouma, est de deux mille sadry-ougams, ou de vingt - quatre heures de ce dieu. Trente jours de Brouma, ou soixante mille sadry-ougams, font un de ses mois; douze de ceux-ci forment une de ses années, et cent années sont le terme de sa vie. La durée de la vie de Brouma, ne fait qu'un seul jour de Vichenou; ce jour est de même l'é-

lément des mois, des années et de la vie de Vichenou, qui suivent le même ordre que celle de Brouma : ce résumé était indispensable pour faire entendre ce que nous allons dire.

L'homme et les géans sont mortels; la terre qu'ils habitent doit aussi périr : mais semblable au phénix, elle renaîtra de ses cendres. Brouma, créateur de la terre, meurt pour un instant; Vichenou, père de Brouma, paie aussi à la mort un tribut passager : le seul Chiven jouit des droits de l'immortalité. Les indiens ayant établi une chaîne graduelle d'êtres, depuis l'homme jusqu'à Chiven, ont mesuré la vie de chacun de ces êtres sur leur puissance respective : ainsi dans Homère, la stature et la force des dieux sont proportionnées au rang qu'ils occupent. Brouma, créateur de l'univers, doit avoir une durée infiniment plus longue que celle du monde, dont les quatre âges ne valent qu'un seul de ses jours; la vie entière de Brouma, inférieur à Vichenou, ne doit, par la même raison, former qu'un jour de Vichenou. La vie de ce dernier doit également avoir des bornes, parce qu'il est subordonné à Chiven, le seul être immortel. Ce système, dans les principes des indiens, est très-raisonnable : ils ont été con-

séquens en inventant pour la durée de chacun de ces êtres, une échelle particulière, quoique toutes les échelles aient un clin d'œil pour premier et commun élément; c'est ce que nous pratiquons aussi dans les différentes divisions du tems. Nous comptons par secondes, minutes, heures, jours, semaines, mois, années, lustres, siècles, etc. etc.

Un seul exemple rendra palpable la justesse de la méthode des indiens. Les cétacées vivent plusieurs siècles, tandis que des insectes éphémères ne vivent que quelques heures. Si l'on conçoit la vie de la baleine et celle du ciron, divisées chacune en un même nombre de parties appelées *jours*, il faudra un très-grand nombre de ceux du ciron, pour faire un jour de la baleine.

Ce n'est point assez d'avoir montré que les nombres attribués par les brames à la durée du monde et à ses différens âges, quoique chimériques, sont très-adroitement combinés; il faut encore faire voir, d'après les calculs et la découverte de M. Le Gentil [1], que tous ces

[1] *Voyage dans les mers des Indes*, t. 1, p. 321-353, *Mémoire sur la conformité ou la ressemblance de l'astronomie des brames de nos jours, avec celle des anciens chaldéens.*

nombres sont des périodes astronomiques en usage autrefois chez les chaldéens, qui les avaient vraisemblablement pris des brachmanes, si l'on n'aime mieux croire que les uns et les autres les reçurent d'un peuple plus ancien. Quoi qu'il en soit, le tableau suivant prouvera invinciblement la vérité de cette assertion, toute étrange qu'elle paraisse.

Suivant les brames, la précession des équinoxes ou mouvement annuel des étoiles fixes d'occident en orient, est de cinquante-quatre secondes (1 an) (nous le trouvons de cinquante secondes trente tierces, ou à-peu-près d'un degré en soixante-dix ans); de là ils forment un cycle de soixante ans, pendant lequel les étoiles fixes changent en longitude de cinquante-quatre minutes, (60 ans). Bérose, auteur chaldéen, qui vivait trois cents ans avant notre ère, appelle ce cycle *sossos*.

Les brames se servent d'une période, l'uni-solaire de six cents ans, que Bérose appelle *nèros*, et Josephe la *grande année*.

En effet la période de soixante ans est avec celle de six cents, dans le même rapport que les nombres 432,000 et 4,320,000 dont les brames font usage dans leurs calculs astronomiques. Or ces périodes contiennent un

nombre déterminé de fois la période anomalistique de deux cent quarante-huit jours, dont les brames se servent pour le mouvement de la lune et de son apogée, supposés partir en même-tems du même point, et se mouvoir dans le même sens, pour se rencontrer au bout de deux cent quarante-huit jours à la même heure et au même point d'où ils étaient partis.

	degrés.	ans.
Les étoiles fixes avançant de 54 minutes en 60 ans, elles avanceront en 3,600 ans de...	54	3,600
Cette période est appelée *saros* par Bérose ; donc les étoiles fixes en 24,000 ans font leur révolution entière ou......	360	24,000
9 de ces révolutions donnent		216,000
Mais il faut observer que la période de 60 ans et celle de 600 ans, réduites en jours à raison de 360 par année, donne les nombres 21,600 et 216,000, dont le dernier exprime ici des années.		
Celui-ci multiplié par 2, fournit la durée du quatrième âge ou calyougam........		ans. 432,000

Or Bérose parle d'observations astronomiques faites par les anciens chaldéens, pendant le même nombre d'années 432,000 ; mais M. Le Gentil prouve très-bien que les anciens supposaient dans leurs calculs, l'année de trois cent soixante jours, et divisée en mille parties égales : donc les 432,000 ans des chaldéens, ne valaient que 432, et les 720,000, dont parlent quelques auteurs, que 720, comme on le lit dans Pline.

Le 4.e âge	multiplié par 2, donne pour le 3.e	864,000	ans.
	multiplié par 3, donne pour le 2.e	1,728,000	
	multiplié par 4, donne pour le 1.er	1,296,000	

Donc ces âges contiennent :

Le 1.er	4 périodes	de	432,000 ans.
Le 2.e	3 périodes		
Le 3.e	2 périodes		
Le 4.e	1 période		
Ces dix périodes donnent			4,320,000.

Remarquons ici que les chiffres 4, 3 et 2 qui expriment les rapports des trois premiers âges étant écrits ainsi 4, 3, 2, donnent 432, qui correspondent aux quatre cent trente-deux ans d'observations astronomiques des chaldéens : supposant chacune de ces années divisées en mille parties, on aura 432,000, nombre égal au calyougam.

Quelque prodigieux que soient ces nom-

bres, et plus encore ceux des vies de Brouma et de Vichenou, on ne doit jamais oublier qu'ils naissent de la précession des équinoxes de cinquante-quatre secondes, plus ou moins de fois répétées ; alors ces nombres monstrueux cesseront de paraître absurdes.

De cette division générale de la durée dans ses rapports à tous les êtres, depuis le Créateur jusqu'à l'homme, nous allons passer à la division usuelle et civile du tems chez les indiens.

CHAPITRE XII.

Division des siècles, des années, des mois et des jours.

OUTRE l'époque de salivagana, les indiens ont une période de soixante années [1], dont chacune est désignée par un nom spécifique; ils ne se servent que de ces noms dans les actes particuliers et billets de commerce et d'emprunt, pour marquer l'année dans laquelle ils contractent; mais dans les actes de famille qui doivent durer perpétuellement, ainsi que dans les inscriptions des temples, ils joignent au nom de l'année, l'an de l'ère de salivagana, et celui du quatrième âge.

[1] Cette période est aussi astronomique. Les étoiles fixes changeant, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, de 54 secondes en longitude chaque année, il s'ensuit qu'au bout de soixante ans elles ont parcouru 54 minutes. De là les indiens ont tiré le cycle dont il s'agit ici, qui divise exactement la grande période de 24000 ans, pendant laquelle se fait la révolution entière du ciel.

Noms des années de la période de soixante années.

1. Praba,
2. Ibava,
3. Soucoula,
4. Pramadouda,
5. Prassor-Podi,
6. Anguira,
7. Strimouga,
8. Bava,
9. Hyouva,
10. Dadon,
11. Itchoura,
12. Begoudamia,
13. Pramadi,
14. Vicréma,
15. Vetchou,
16. Sittravanon,
17. Souvanon,
18. Darna,
19. Partiva,
20. Via,
21. Sarvajetton,
22. Sarvadari,
23. Virodi,
24. Vigourdi,
25. Kara,
26. Manudana,
27. Vigea,
28. Gea,
29. Maumada,
30. Dounmougui,
31. Jevalambi,
32. Valembi,
33. Vigari,
34. Charvari,
35. Palapava,
36. Soupagrédou,
37. Souba grédou,
38. Crodi,
39. Vichoua-Vichou,
40. Parabava,
41. Paravanga,
42. Kelega,
43. Chaomia,
44. Sadama,
45. Virodigredou,
46. Pavadabi,
47. Pramadetché,
48. Ananda,
49. Ratchada,
50. Nassa,
51. Pringala,
52. Calcavouti,
53. Sitravachi,
54. Raoutri,

55. Douamadi,
56. Doundoumi,
57. Routrocari,
58. Ratratchéma,
59. Crodana,
60. Atcheïa.

L'année 1782 correspond à l'année soupagrédou de cette période, et a commencé le 10 avril à douze najigués, c'est-à-dire, à dix heures quarante-huit minutes du matin; elle est la dix-sept cent quatrième de l'ère de salivagana, et la quatre mille huit cent quatre-vingt-troisième du quatrième âge du monde.

L'année indienne est solaire, et se divise en douze mois; selon l'opinion la plus suivie, elle est composée de trois cent soixante-cinq jours dix-sept najiqués, et trente-trois vinajigués, qui font trois cent soixante-cinq jours sept heures une minute douze secondes européennes [1].

L'année ayant, comme l'on voit, quelques heures de plus que trois cent soixante-cinq jours, les tamouls qui ne connaissent pas les

[1] L'année sydérale des brames, selon M. Le Gentil (t. 1, p. 230), est de 365 jours, 15 heures, 31 minutes, 15 secondes indiennes, qui équivalent à 365 jours, 6 heures, 12 minutes, 30 secondes européennes. Il y a des années, il est vrai, qui contiennent le même nombre de jours, d'heures, de minutes et de secondes; mais il y en a aussi qui en ont plus ou moins.

années bissextiles, n'ont point trouvé d'autre moyen pour tomber juste tous les ans, que de répartir les heures sur chaque mois; cela fait que les mois ne sont pas toutes les années de même longueur; c'est encore un des moyens dont se servent les brames pour se rendre absolument nécessaires, et tenir le peuple dans la plus grande sujétion spirituelle: lorsqu'on connaît un peu l'Inde, on n'est plus surpris de la superstition qui y règne. L'ignorance et l'apathie de ses habitans les retiendront toujours sous le joug de ceux qui se disent les agens de la Divinité.

Quoique nous ayons dit que, suivant l'opinion la plus commune, l'année est de trois cent soixante-cinq jours dix-sept najigués, et trente-trois vinajigués, cependant il y a des années qui n'ont juste que trois cent soixante-cinq jours; et d'autres qui ont plus ou moins de najigués.

Les indiens sont peut-être le seul peuple qui commence son année et ses mois à différentes heures du jour. Le premier mois tombe dans notre mois d'avril.

Quoique l'année des indiens contienne le même nombre de jours que la nôtre, nos mois ne correspondent point aux leurs, ni

pour le nombre de jours, puisqu'ils en ont de trente-deux, ni pour le commencement, puisqu'ils tombent quelquefois au 7, et quelquefois au 13 de nos mois.

Les indiens font encore une division de l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du soleil vers le sud, et son retour vers le nord. Cette partie du retour du soleil dans le nord, qui se nomme *outraïnon*, commence le premier du mois taï, et finit le dernier du mois ani; l'autre partie qui se nomme *déchanaïnon*, commence le premier du mois addi, et finit le dernier du mois margazi.

Noms des douze mois.

Chitteré,	Avril, suivant la supputation commune,	est de 31 jours.
Vayassi,	Mai aussi . . . . . . ,	de 31
Ani,	Juin	de 32
Addi,	Juillet	de 31
Avani,	Août	de 31
Prétachi,	Septembre	de 31
Arpichi,	Octobre	de 30
Cartigué,	Novembre	de 29
Margazi,	Décembre	de 30
Taï,	Janvier	de 29
Massi,	Février	de 30
Pangoumi,	Mars	de 30

Je n'ai point ajouté les heures, les minutes et les secondes qu'il doit y avoir à chaque mois, parce qu'elles changent toutes les années.

Ce sont les brâmes du Tanjaour et du temple Canjivaron, qui fixent tous les ans les instans où l'année et les mois commencent; ils font et distribuent les panjangans, que suivent tous les habitans du Carnate.

Les tamouls divisent le jour en soixante parties, ou petites heures appelées *najigués*. La première commence au lever du soleil, et la trentième finit à son coucher; les trente autres commencent au coucher du soleil, et finissent à son lever du jour suivant. Ainsi les najigués, comme les heures italiques, ne sont pas égaux toute l'année. En général, deux najigués et demi répondent à une de nos heures.

Un najigué se subdivise en trois cent soixante parties, appelées *nodi* ou *lipitam*.

Quelquefois ils divisent le jour en huit veilles, qu'on nomme *chamam* ou *yamam*, dont quatre sont pour le jour, et quatre pour la nuit.

Les jours de la semaine s'appellent *kijamaï* ou *varam*. Ils sont, comme les nôtres, con-

sacrés à des planètes; pour exprimer chaque jour, ou ajoute kijamaï au nom de la planète à laquelle il est approprié.

Naïr signifie soleil :		*Naïr*	— *Kijamaï sign.*	*Dimanche.*
Tinguel . . .	La Lune . .	Tinguel . . .	— Kijamaï . .	Lundi.
Chevoaï . . .	Mars	Chevoaï . . .	— Kijamaï . .	Mardi.
Bouda . . .	Mercure . .	Bouda	— Kijamaï . .	Mercredi.
Vingam . . .	Jupiter . . .	Vingam . . .	— Kijamaï . .	Jeudi.
Velli	Vénus . . .	Velli	— Kijamaï . .	Vendredi.
Sani	Saturne . . .	Sani	— Kijamaï . .	Samedi.

CHAPITRE XIII.

Des jours heureux et malheureux.

PRESQUE toutes les erreurs ne sont autre chose que l'abus d'un principe véritable. A peine eut-on soupçonné que le mouvement des astres pouvait influer sur les corps terrestres, qu'on s'égara dans les rêveries de l'astrologie judiciaire : on voulut que les phénomènes moraux s'expliquassent par les mêmes raisons que les phénomènes physiques ; les planètes devinrent le livre des destinées. Une foule de charlatans persuadèrent qu'ils avaient le secret d'y lire, et bientôt on les crut sur leur parole : de là naquirent les devins et les sorciers, qui chez toutes les nations se sont mêlés de prédire l'avenir, et d'annoncer des jours heureux et malheureux [1].

[1] Les égyptiens avaient des jours où ils n'osaient rien entreprendre, et l'étude de leurs prêtres, ainsi que chez les grecs et les romains, était de lire dans les planètes les bons et les mauvais augures. Les chinois n'entreprennent rien, si la tortue où les caractères de Confucius, qu'ils consultent tous les matins, leur annoncent

Les brames intéressés à perpétuer l'empire de la superstition, font un travail suivi toutes les années, pour marquer les jours de bonheur et d'infortune, d'après lequel ils dirigent les actions des indiens.

Selon ce calcul, il arrive tous les jours un natchétron, un yogon, un tidi, deux carenons, douze laquenons, un ragoucalou, un couliguen, et quelquefois un vartchion. Les natchétrons et les yogons sont au nombre de vingt-sept; ils commencent à différentes heures du jour, et durent chacun soixante najigués ou vingt-quatre heures : c'est ce qu'annoncent les pandjangans.

Le tidi dure aussi soixante najigués, et commence avec la lune ou plutôt; les tidis sont les noms des jours de la lune : on en compte quatorze, non compris la nouvelle et la pleine lune, qui ont des noms particuliers.

un jour malheureux. Les gaulois consultaient aussi les devins : ils observaient les augures, et n'osaient sortir certains jours de la lune et de la semaine. Dans le siècle heureux où la France se vit gouvernée par un grand roi, Marie de Médicis et toute la cour consultaient encore des astrologues, et portaient comme les indiens, les chinois, les africains et les américains, des amulettes, pour être heureux.

Les mêmes tidis reviennent après la pleine lune, dans le même rang ou ils sont passés après la nouvelle, et ce sont encore les pandjangans qui annoncent l'heure du commencement du tidi.

Les laquenons sont les douze signes du zodiaque, et durent ensemble soixante najigués. Au premier najigué du jour commence le laquenon du mois, et les autres se succèdent jusqu'au jour suivant.

Le ragoucalou et le couliguen ne durent que trois najigués trois quarts dans les soixante, et ils arrivent chaque jour à des heures fixes.

Le vartchion qui ne vient qu'à certain jour marqué par les pandjangans, ne dure de même que trois najigués trois quarts.

Parmi les natchétrons, les yogons, les tidis, les laquenons, les carenons, et les jours de la semaine, il y en a de bons et de mauvais : si le plus grand nombre est bon, le jour n'est pas malheureux ; et c'est le contraire, s'il est mauvais. Le ragoucalou est toujours mauvais, et le couliguen toujours bon ; tant qu'il dure, on ne peut faire aucun acte triste, comme prières et cérémonies pour les morts.

Le vartchion est terrible ; les indiens n'en-

treprennent rien pendant sa durée, l'objet dût-il intéresser leur fortune.

Nous allons commencer par les jours de la semaine, que nous serons obligés de répéter, afin d'en marquer les bons et les mauvais, de même que les heures où le ragoucalou et le couliguen arrivent.

			Heures auxquelles commence le couliguen.	Heures auxquelles commence le ragoucalou.
Dimanche .	Naïr . .	Mauvais .	à 22 najigués. $\frac{1}{4}$	à 26 najigués. $\frac{1}{2}$
Lundi . . .	Tinguel .	Bon . . .	à 18 . . . . . $\frac{3}{4}$	à 3 . . . . . $\frac{3}{4}$
Mardi . . .	Chévoaï.	Mauvais .	à 15 . . . . . »	à 22 . . . . . $\frac{1}{2}$
Mercredi . .	Bonda } Bodin. }	Bon . . .	à 11 . . . . . $\frac{3}{4}$	à 15 . . . . . »
Jeudi . . .	Viagam .	Bon . . .	à 7 . . . . . $\frac{1}{2}$	à 18 . . . . . $\frac{3}{4}$
Vendredi . .	Velli . .	Bon . . .	à 3 . . . . . $\frac{3}{4}$	à 11 . . . . . $\frac{1}{4}$
Samedi . .	Sani . .	Mauvais .	à 1 . . . . . »	à 7 . . . . . $\frac{1}{2}$

Les natchétrons sont, suivant les indiens, vingt-sept étoiles que la lune parcourt successivement, et dans chacune desquelles elle séjourne vingt-quatre heures ou soixante najigués. C'est par cette raison qu'ils les appellent *Maisons de la lune*, et leur consacrent à chacune en particulier, un quadrupède, un oiseau et un arbre, de même que les syllabes de leur langue; de manière que les noms qui commencent par telle ou telle

syllabe, appartiennent à tel natchétron. Nous les marquerons suivant le rang qu'ils occupent, en joignant à chacun les animaux et les plantes qui leur sont attribués.

NATCHÉTRONS.

Noms des Natchétrons.		Quadrupèdes.	Oiseaux.	Plantes.
1 Assouadi . .	Bon. .	Cheval. . . .	. . . .	Etti . . . . . .
2 Barani . . .	Mauvais.	Eléphant mâle.	Corneille . .	Nélie . . . . .
3 Cartigué . .	Mauvais.	Chèvre. . . .	Paon	Atti . . . . . .
4 Rogueni . .	Bon. .	Couleuv. capelle	. . . .	Jambelon. . . .
5 Mourgasirjam.	Bon. .	Char [1]	Poule	Ebène . . . . .
6 Tirvadéré . .	Mauvais.	Chien. . . .	Rat palmiste [2].	Chringuérécali. .
7 Pouatpourchon.	Bon. .	Chate. . .	Cigne	Bambou . . . .
8 Poucho. . .	Bon. .	Buffle mâle. .	Plongeon . .	Arechi. . . . .
9 Arillon . . .	Mauvais.	Chat.	. . . . . .	Mounémaron. .
10 Magon . . .	Bon. .	Rat domestique.	Milan mâle. .	Alémaron . . .
11 Pourom. . .	Mauvais.	Rat perchal. .	Milan femelle.	Illachi. . . . .
12 Outirom. . .	Bon. .	Taureau. . . .	. . . .	Aréli . . . . . .
13 Astom . . .	Bon. .	Buffle femelle.	Miote, espèce d'aigle. . .	Atimaron . . .
14 Chittéré. . .	Mauvais.	Tigre.	. . . .	Couvélémaron. .
15 Souadi . . .	Bon. .	Bouc	Mouche [3] . .	Mirondémaron .
16 Villagom . .	Mauvais.	Tigresse. . . .	. . . .	Vaiémaron. . .
17 Amouchon .	Bon. .	Biche.	. . . .	Mougoujémaron.
18 Queté. . . .	Mauvais.	Cerf.	. . . .	Paraïmaron. . .
19 Moulon. . .	Bon. .	Chienne. . . .	. . . .	Maramaron. . .
20 Pouradon. .	Mauvais.	Singe.	. . . .	Vanginaron . .
21 Outraron . .	Bon. .	Mangouste. .	. . . .	Jaquier . . . .
22 Tirouvanon .	Bon. . .	Guenon. . . .	. . . .	Areque. . . . .
23 Avouton . .	Bon. .	Lionne. . . .	. . . .	Vanimaron. . .
24 Chadeom . .	Bon. .	Jument . . .	Corbeau. . .	Caramboumaron.
25 Pouratadi . .	Mauvais.	Lion. . . .	Pluvier . . .	Tema . . . . .
26 Outratadi . .	Bon. .	Vache	. . . . . .	Vambou . . . .
27 Revadi. . .	Bon. .	Eléphant . . .	. . . .	Elli . . . .

[1] Nom d'une couleuvre que les indiens regardent comme le mâle de la capelle.

[2] J'imagine qu'ils n'ont mis cet animal au rang des oiseaux, que parce qu'il est léger, et qu'il saute de branches en branches.

[3] Apparemment que les indiens mettent cet insecte au rang des oiseaux, parce qu'il a des ailes.

Tidis, ou jours de la lune.

Le jour de la nouvelle lune se nomme *amavassé*, et celui de la pleine lune, *parouvon* : ces deux jours sont toujours mauvais. Le tems de la lune croissante se nomme *songuilapatcham*[1], ou *parouvapatcham*[2] ; celui de son déclin se nomme *Kitchanapatcham*[3], ou *Abarapatcham*[4].

Les noms des jours lunaires sont :

1 Prédamé. . .	ou Pattyami	Mauvais.
2 Tondiguei . .	ou Vitiya	Bon.
3 Trediguei . .	ou Tiya	Bon.
4 Chaoti. . . .	ou Savondi.	Mauvais.
5 Pangémi. . .	ou Pangsami	Bon.
6 Chasti	ou Sachti	Bon.
7 Sattami . . .	ou Chadémi	Bon.
8 Atchemi . . .	ou Astimi	Indifférent.
9 Noami. . . .	ou Navami	Mauvais.
10 Décémi . . .	ou Tasami	Bon.
11 Yagadéchi . .	ou Egacatasi	Bon.
12 Douadéchi. .	ou Touvatasi. . . .	Bon.
13 Trédéchi. . .	ou Tiriyotasi	Bon.
14 Sadératachi. .	ou Sadouratassi. . .	Bon.

[1] *Songuilam* signifie *blancheur, lumière*, à cause de la clarté dont la lune parait être éclairée au commencement de la nuit après le renouveau.

[2] *Parouvan* signifie *principe, partie antérieure.*

[3] *Kitcham* ou *quichen* signifie *noirceur.*

[4] *Abaram* signifie *partie postérieure.*

On se sert du terme *bagoula*, qui signifie obscurité, pour exprimer le tems après la pleine lune; et de celui de *soutta*, qui veut dire clarté, pour exprimer le tems après le renouveau.

Lorsqu'on veut désigner un tidi ou jour de la lune, on dit tel tidi, après l'amavassé, ou après le parouvon de tel mois.

Les noms des tidis sont des noms numériques de la langue samscroutam; les indiens, dans la suite des tems, en ont fait des divinités. Les jours de l'amavassé et du parouvon de tous les mois, sont des jours de jeûnes et de prières pour les ancêtres morts, à moins qu'il n'y tombe quelque fête.

Laquenons.

Les laquenons sont les signes du zodiaque; le soleil entre tous les mois dans un de ces signes.

Pour connaître sous quel laquenon on se trouve à certaine heure du jour; il faut commencer par compter à la première heure du jour le laquenon du mois, et ensuite des autres, suivant leur rang : la durée de chaque laquenon est fixée, et leur totalité donne soixante najigués.

	Noms des mois.		*Noms des laquenons.*		*Durée journalière.*	
Avril. .	Chittéré. .	Méchon,	le Bélier. . .	Bon. .	4 najigués	[illegible]
Mai. .	Vayassi . .	Richébon,	le Taureau. .	Bon. .	4	[illegible]
Juin. .	Ani	Midounon,	les Gémelles.	Bon. .	5	[illegible]
Juillet.	Addi . . .	Carcadagon,	le Cancre . .	Mauv.	5	[illegible]
Août .	Avani . . .	Singam,	le Lion . . .	Bon. .	5	[illegible]
Sept. .	Prétachi. .	Canni,	la Vierge . .	Bon. .	5	»
Oct. .	Arpichi . .	Tolam,	la Balance. .	Mauv.	5	»
Nov. .	Cartigué .	Virchigon,	le Scorpion .	Mauv.	5	[illegible]
Déc. .	Margazi. .	Danasson,	l'Arc	Mauv.	5	[illegible]
Janv. .	Taï	Maharan,	le Crocodile.	Bon. .	5	[illegible]
Fév. .	Massi . . .	Counbon,	le Vase . . .	Mauv.	4	[illegible]
Mars .	Pangoumi.	Minon,	les Poissons .	Bon. .	4	[illegible]
					60 najigués.	

Ces noms signifient la même chose que les nôtres, excepté midounon, qui veut dire les gémelles, dont l'une tient une massue, et l'autre une guitare, au lieu de la massue et de la flèche que nous donnons aux gémeaux. Danasson signifie un arc, et non comme chez nous, le sagittaire qui s'en sert. Maharan est une espèce de poisson fabuleux, célèbre par ses exploits, qui a beaucoup de rapport avec le crocodile : les indiens le nomment aussi *sourra*.

Les mois les plus heureux pour contracter un mariage, bâtir une maison, faire un puits, construire une chauderie, etc. sont les mois de chittéré, vayassi, addi et taï; les autres mois moins heureux, et dans lesquels les circonstances seules peuvent engager les indiens

à faire quelques actes de conséquence, sont les mois d'ani, avani, et pangouni; dans les mois cartigué, on ne se marie qu'en secondes noces; mais jamais dans les autres mois de l'année les indiens n'entreprendront rien de conséquence sans y être forcés; ces mois sont réputés très-malheureux.

Yogons.

Il y a vingt-sept yogons, qui durent communément chacun soixante najigués : ils se succèdent les uns aux autres sans interruption. Leurs noms sont :

1 Vichecambon.	Bon...	15 Vatchétron.	Bon...
2 Pridi.....	Bon...	16 Siddi....	Bon...
3 Aïchtneman..	Bon...	17 Vedibadon.	Mauvais.
4 Saoubaguinon.	Bon...	18 Varianon..	Bon..
5 Sabonon...	Bon..	19 Parigon..	Bon..
6 Adicandon..	Mauvais...	20 Chivon...	Bon..
7 Sougarneon..	Bon...	21 Chiddon..	Bon..
8 Dourti....	Bon...	22 Saddion..	Bon...
9 Choulom....	Mauvais...	23 Soubon..	Bon..
10 Guelom...	Mauvais...	24 Soubranion.	Bon..
11 Virti.....	Bon...	25 Broumon..	Bon..
12 Dourouvon..	Bon..	26 Mahandron..	Bon...
13 Viagadon...	Mauvais...	27 Vaïtredi..	Mauvais.
14 Archénon..	Bon...		

Le dix-septième yogon que j'ai écrit suivant la prononciation tamoule *védibadon*,

est connu à Surate sous la prononciation de *vatibate ;* il est regardé comme si mauvais, qu'il sert de nom collectif pour désigner les mauvais jours : de sorte que, quoique cet yogon n'arrive qu'une fois tous les vingt-sept jours, cependant tous les mauvais jours sont nommés à Surate, *vatibate ;* et lorsque les indiens veulent s'excuser de quelques affaires à raison d'un mauvais jour, ils disent que c'est vatibate.

Carénons.

Les carénons sont au nombre d'onze ; il en arrive deux tous les jours, et chacun dure trente najigués ; leurs noms sont :

1 Baron . . .	Bon.	7 Pattiré	Bon . .
2 Balevon . .	Bon.	8 Sagounon	Mauvais.
3 Caoulevon .	Bon.	9 Sadouchoudon . .	Mauvais.
4 Tahudele .	Bon.	10 Nagaron	Mauvais.
5 Guénessi . .	Bon.	11 Guimédouguenon .	Mauvais.
6 Vani . . .	Bon.		

Les tidis, les natchétrons et les yogons, durent ordinairement soixante najigués. Il arrive cependant que leur durée peut aller quelquefois jusqu'à soixante-six et demi, ou se réduire à cinquante-trois et demi, mais jamais plus ni moins.

Les carénons peuvent aussi diminuer ou augmenter de trois najigués. La raison de ces différences est inconnue aux brames ordinaires et à tous les choutres.

Je n'ai jamais pu savoir d'aucun brame ce que c'était qu'un yogon et un carénon. Quoique les indiens les regardent comme très-essentiels pour le bonheur ou le malheur de leur vie, ils n'en connaissent que les noms, la durée et les qualités bonnes ou mauvaises. Ils s'en rapportent absolument aux brames sur tout ce qui peut les intéresser ; de manière qu'ils sont obligés d'y recourir quand ils veulent savoir quelque chose de relatif à leur religion, et même à leurs mœurs. Ces derniers font toujours difficulté de les instruire, de crainte qu'on ne perce dans leurs mystères, ce qui leur ferait perdre l'ascendant qu'ils ont sur l'esprit du peuple. Plusieurs indiens que je consultai, quoiqu'ils connussent parfaitement l'histoire de leurs dieux, ignoraient absolument, et même se souciaient peu de connaître les jours où ils vivaient. Contens de ce que les pandjangancarers leur annonçaient tous les matins, ils n'en désiraient pas davantage.

La façon de supputer les bons et les mau-

vais jours, n'est point particulière aux tamouls, elle est générale dans toute l'Inde.

Le pandjangan qui est l'almanach des tamouls, annonce les varons ou jours de la semaine, les natchétrons, les yogons, les carénons et les tidis; on y voit s'ils sont heureux, et le tems où ils commencent.

Les pandjangancarers ou brames, porteurs de pandjangan, sont tenus de les annoncer tous les matins, dans les maisons auxquelles ils sont attachés; ils disent aussi (mais sans y être obligés) le quantième du mois, et l'arrivée des vartchions; ils n'ont pas besoin d'annoncer les rougoucalous, les couliguens et les laquenons, parce qu'ils ont des durées stables, et arrivent chaque jour à des heures fixes. Quant aux fêtes, comme elles arrivent avec les natchétrons ou les tidis, excepté le pongol, et le premier jour de l'an, qui commence avec le soleil, il suffit de l'annonce du natchétron ou du tidi.

L'excessive curiosité des indiens pour connaître l'avenir, les porte à chercher tous les moyens de le pénétrer. La persuasion où ils sont que les brames en ont le privilége, les fait recourir à chaque instant à ces pieux imposteurs. Les gens aisés, et de grande caste,

sont dans l'usage non-seulement de se faire annoncer tous les jours le natchétron et le tidi, mais encore de se faire dire la bonne aventure ; ils se règlent sur les prédictions des pandjangancarers, pour traiter toutes les affaires : on doit penser de combien d'absurdités et de fables ces pronostics sont mêlés.

Les jours bons ou mauvais, les heures funestes ou heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin tout donne matière à recourir aux devins. On consulte encore l'avenir par le vol, le cri ou le chant des oiseaux. Rien n'est capable de faire vaincre à un indien la crainte qu'un pronostic fâcheux lui inspire, malgré la preuve qu'il a tous les jours du charlatanisme de ces tireurs d'horoscope.

Former des pronostics sur les maladies périodiques des femmes, prendre augure sur la manière dont on a éternué, interpréter les songes, observer les jours propres à se faire raser, à habiter une maison neuve, ou en faire bâtir une autre, tâcher de découvrir si une femme enceinte accouchera d'une fille ou d'un garçon, employer les enchantemens contre les bêtes venimeuses, savoir si la rencontre ou la

vue de tel autre objet est de bon ou de mauvais augure, etc. tout cela s'appelle *science*, et fait la principale étude des brames, qui sont intéressés à entretenir le peuple dans ces erreurs superstitieuses, par le profit qu'ils en retirent.

CHAPITRE XIV.

Symbole des Brames.

J'AI cru devoir terminer cette partie de mon ouvrage par le symbole des brames ; il démontrera que les usages superstitieux pratiqués par le peuple crédule et fanatique, sont bien éloignés de la philosophie des brames dont la morale est de la plus grande pureté [1].

L'Être suprême que nous appelons *Chiven*, et que d'autres nomment *Vichenou*, est le seul que nous reconnaissons pour le Tout-Puissant ; il est le principe des cinq élémens, des actions et des mouvemens qui occasionnent la vie et le tems : confondu avec nos ames, il nous donne l'existence ; ainsi la substance de l'ame et la connaissance qu'elle a, n'est autre chose que Dieu lui-même. Il a tout créé, conserve tout avec bonté, et à la fin doit tout détruire : il est le Dieu des Dieux, le Dieu tout-puissant ; il est seul le Seigneur :

[1] Ce chapitre est une simple traduction du candon.

les védams, les yagamons, les chastrons et les pouranons le certifient. Toutes les divinités subalternes ne sont que des créatures ; il a détruit plusieurs fois le monde entier, et l'a recréé de nouveau : il est un Être immense, et semblable à une lumière, il se répand partout ; il est éternel, il n'est né de personne, il est tout, et sera en tout tems. Il se connaît lui seul, et est incompréhensible à tout autre : les Dieux mêmes ne comprennent pas son essence, c'est sa substance suprême qui communique la clarté au soleil et à la lune. Ce Dieu seul a créé l'univers par sa puissance productive, il maintient tout par sa puissance conservatrice, et il détruit tout par sa puissance destructive ; de sorte que c'est lui qui est représenté sous le nom des trois dieux, qu'on nomme *Trimourti*. Il a créé les dieux, les hommes et les animaux seulement, pour rendre sensible sa bonté. Tantôt il paraît n'avoir ni sentiment ni aucune qualité sensible ; tantôt semblable au feu qui se trouve dans le bois et les pierres, dans l'eau et dans l'air, Dieu se trouve dans l'intérieur de toutes choses ; sa sagesse, sa puissance et ses projets sont comme une mer immense et sans bornes, personne n'est en état de la traverser et de

l'approfondir : quoiqu'il n'ait pas la propriété d'avoir un corps ni d'une grande masse ni d'un petit atôme, il prend cependant quelquefois une figure, afin que ceux qu'il a créés, et qui étaient plongés dans les ténèbres, jouissent de la lumière; et malgré les différentes formes humaines qu'il a prises, il n'est sensible ni aux plaisirs ni aux peines; il est par sa nature exempt de toute vicissitude. Il n'y a point d'autres dieux que lui ; personne ne peut démêler ni distinguer, ni éviter les illusions qu'il répand dans le monde; il remplit tout l'univers par son immensité, il est le principe de toutes choses, sans avoir eu de principe.

Dieu qui est infiniment plus petit qu'un atôme, est infiniment plus grand que tout l'univers : ce Dieu indépendant, ce Dieu libre, ce Dieu qui est toutes choses, exista toujours seul, sans attribut, sans acte, sans qualité, sans être sujet au lieu et au tems; de sorte qu'il est immuable. Cet Être unique et simple n'a aucune connexion réelle avec la matière, ainsi que les rayons de la lune réfléchis dans l'eau paraissent être en mouvement avec l'eau qui se remue, sans qu'il y ait rien de réel par rapport à la lune : voilà l'image de cet Être, avec tout ce qui est matière et attribut, pas-

sions ou actions ; cette union est encore semblable aux songes qui font voir et toucher des choses illusoires. Dieu se manifeste dans plusieurs corps, ainsi que dans plusieurs ames, comme le soleil qui est unique, imprime son image dans plusieurs vases d'eau ; c'est par ses ordres que le vent souffle, que le soleil éclaire, que le feu échauffe, et que la pluie tombe ; enfin il est la perfection, le principe, la fin et la gloire de ses adorateurs.

Quant aux dieux que nous avons multipliés, et que nous honorons sous tant d'images, on ne les a figurés ainsi qu'en faveur des ignorans et des esprits faibles, dont la religion grossière avait besoin de quelque chose de matériel et de palpable : ils n'auraient pu comprendre la bonté et la grandeur de l'Être suprême, sans toutes les représentations qui les font penser à Dieu, lorsqu'ils aperçoivent ses attributs, dont on a fait pour ainsi dire autant de dieux différens. Mais au contraire ceux qui peuvent comprendre ce Dieu, n'ont pas besoin d'idoles, car les figures auxquelles nous offrons nos hommages, ne sont proprement que les ressemblances de son Être, d'autant qu'il est venu diverses fois dans le monde, sous des formes que nous honorons

en mémoire de ses apparitions divines, et des biens qu'elles nous ont procurés.

Nous croyons aussi que les plantes et les animaux ont véritablement une ame comme nous, et par cette raison que tous les animaux vivans doivent être respectés; qui ceux qui les immolent commettent un grand crime.

Nous révérons la sainteté de divers lieux et rivières, parce que Dieu nous a promis de répandre ses graces sur ceux qui les habiteraient.

Les distinctions de nos familles sont fondées sur leur propre origine : nous considérons les brames comme les premiers, parce qu'ils sont sortis du visage de Brouma; les chatriers comme les seconds, parce qu'ils sont sortis de ses épaules; les vassiers comme les troisièmes, parce qu'ils sont sortis de son ventre; et les choutres ont le quatrième rang, parce qu'ils sont sortis de ses pieds. Peut-être ces origines ne sont-elles que des figures allégoriques de la vérité, mais nous les croyons très-réelles : voilà notre croyance et notre foi. Elle n'est point parfaite, parce que nous ne savons pas la manière de plaire davantage à Dieu; mais l'abondance et la grandeur de sa miséricorde supplée à ce qui nous manque

par le culte : nous savons seulement que nous devons craindre et servir Dieu ; c'est en quoi nous sommes tous d'accord : malgré la différence de nos sectes, nous convenons tous et confessons unanimement que ceux qui pratiquent le bien sont récompensés selon leurs bonnes œuvres ; mais que ceux qui font mal sont punis selon leurs mauvaises actions. La bonté de Dieu n'empêche point sa justice, et sa justice ne nuit point à sa bonté ; mais le secret de sa conduite est impénétrable. Qui peut mesurer la profondeur de ses jugemens ? Nous adorons son incompréhensibilité.

CHAPITRE XV.

Traduction du Charta-Bade ou Charta-Birma. [1]

»« CETTE traduction littérale, d'après les véritables exemplaires réservés aux grands brames, regardés comme les vrais et uniques dépositaires de la loi religieuse de l'Indostan, a été faite par M. le chevalier de St-Lubin, sous les yeux des brames de la grande pagode de . . ., après avoir obtenu, avec les plus grandes difficultés, la communication du livre original. Les autres livres connus sur la religion des indiens, sont des altérations de celui-ci, des amplifications arbitraires sur les idées que ce livre inspire, des commentaires et corollaires faits par les chefs de sectes et leurs disciples. Ces différentes interprétations ont formé plusieurs sectes adoptées par différentes provinces, et elles défigurent les vrais systêmes de la religion, exposés dans les Charta-Bade ou Charta-Birma.

[1] Ce chapitre fait partie des manuscrits de M. Sonnerat, remis à l'éditeur de cet ouvrage. (S.)

Charta-Bade, Charta-Birma ou les six Ecrits de la parole de l'Esprit puissant.

PREMIER ÉCRIT.

Dieu est celui qui fut toujours, créateur de tout ce qui est : Dieu est comme une sphère parfaite sans commencement ni fin : Dieu règle et gouverne la création par une providence générale qui résulte des premiers principes déterminés. — Tu ne rechercheras point l'essence de l'Eternel, ni par quelles lois il gouverne ; une telle recherche serait vaine. C'est assez que jour par jour, et nuit par nuit, tu voyes dans ses ouvrages, sa sagesse, son pouvoir et sa bonté. Profites-en.

SECOND ÉCRIT.

L'Eternel absorbé dans la contemplation de son existence, voulut faire participer à sa gloire des êtres capables de connaître et partager sa béatitude. Ces êtres auparavant n'étaient pas ; l'Eternel voulut, et ils furent. Il les forma capables de perfection et d'imperfection, l'une et l'autre dépendant de leur choix volontaire. L'Eternel créa première-

ment Birma [1], Bistnou [2] et Seib [3]; ensuite Moisassour et toute la troupe angélique. L'Eternel donna la prééminence à Birma, qu'il établit prince de la troupe angélique : il le constitua son vice-gérent dans le ciel; et Bistnou et Seib furent établis ses coadjuteurs. Les anges, partagés en différentes bandes avec un chef sur chacune, l'adorèrent autour du trône de l'Eternel, suivant le rang qui leur était assigné, et l'harmonie fut dans le ciel. Moisassour, chef de la première bande angélique, conduisit le céleste cantique de louanges et d'adoration au créateur, et le cantique d'obéissance à Birma, son premier créé.

TROISIÈME ÉCRIT.

Depuis la création de la troupe angélique, la joie et l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel pendant des milliers d'années, et auraient toujours duré, si l'envie n'eût pas pris possession de Moisassour, et d'autres

[1] Birma est un composé de *Bram*, esprit; et de *ma*, puissant. Ainsi Birma signifie *Esprit puissant*.

[2] Bistnou signifie *préservateur, conservateur*.

[3] Seib signifie *vengeur, destructeur*.

chefs de bandes angéliques, parmi lesquels Raabour était le premier en dignité après Moisassour. Oubliant le bienfait de leur création et les devoirs qui leur étaient prescrits, ils rejetèrent les pouvoirs de perfection que l'Eternel leur avait accordés; ils exercèrent leur pouvoir d'imperfection, et firent mal en présence de l'Eternel. Ils refusèrent soumission à Birma son vice-gérent, à Bistnou et à Seib; et ils se dirent: nous gouvernerons. — Ils répandirent leurs folles imaginations parmi la troupe des anges, les trompèrent, et ayant entraîné une grande partie d'entre eux hors de leur devoir, ils se séparèrent du trône de l'Eternel. Le chagrin saisit les anges fidèles, et la tristesse fût connue pour la première fois dans le ciel.

QUATRIÈME ÉCRIT.

L'Eternel voyant la défection de Moisassour, de Raabour, et d'autres chefs et esprits angéliques, envoya Bistnou pour les persuader de rentrer dans le devoir; mais fiers de leur indépendance imaginaire, ils persistèrent dans la désobéissance. Alors l'Eternel commanda à Seib d'aller, armé de toute sa

puissance, les chasser du ciel et les précipiter dans l'abyme des ténèbres.

CINQUIÈME ÉCRIT.

Les anges rebelles gémirent dans les ténèbres, pendant l'espace de quatre cent vingt et six millions d'années; durant tout ce tems, Birma, Bistnou, Seib, et le reste des anges fidèles ne cessèrent d'implorer l'Eternel pour leur pardon et leur rétablissement. L'Eternel cédant à leur intercession, déclara qu'ils seraient relâchés de l'abyme des ténèbres pour être placés dans un état d'examen et d'épreuves, où ils auraient le pouvoir d'opérer leur salut.

Après cette promesse, l'Eternel se retirant en lui-même, devint invisible à toute la troupe angélique pendant cinq mille ans.

SIXIÈME ÉCRIT.

A la fin du période de cinq mille ans, l'Eternel se manifesta de nouveau, reprit le trône de la lumière et apparut dans sa gloire; et les anges fidèles célèbrent son retour par des cantiques d'alégresse.

Quand tout fut en silence, l'Eternel dit :

Paraisse l'univers, et il parut à l'instant ; et l'éternel dit : Que Bistnou, armé de mon pouvoir, descende dans la nouvelle création ; qu'il relâche des ténèbres les anges rebelles, et les place dans la plus basse des planètes.

Bistnou parut devant le trône, et dit : Eternel, j'ai fait comme tu as commandé. -- Et toute la troupe des anges fidèles, frappés d'étonnement, admira les merveilles de la nouvelle création.

Et l'Eternel parla encore à Bistnou, et dit : Je formerai pour les anges coupables, des corps qui seront pour un tems leur prison, dans lesquels ils seront sujets à des maux naturels, en proportion du degré de leur offense originelle. — Va, commande-leur de se tenir prêts à y entrer, et qu'ils obéissent. — Bistnou apparut devant le trône, et dit : Eternel, tes commandemens sont remplis. — Et la troupe des anges fidèles frappés d'étonnement des merveilles qu'elle entendait, chanta les louanges de la miséricorde de l'Eternel.

Quand tout fut en silence, l'Eternel dit encore à Bistnou : Les corps que je préparerai pour la réception des anges rebelles seront sujets au changement, au déclin, à

la mort et au renouvellement des principes dont je les formerai ; et au travers de ces corps mortels les anges coupables subiront quatre-vingt-neuf changemens de demeure ou transmigrations, plus ou moins sujets à la douleur, dans une juste proportion du degré de leur faute originelle, et de la correspondance de leurs actions dans ces formes successives, avec les pouvoirs limités que j'annexerai à chacune d'elles ; et cela sera leur état de punition.

Et il sera, que lorsque les anges rebelles auront passé les quatre-vingt-sept transmigrations, ils animeront une forme qui s'appellera la *vache*. — Et il sera, que lorsque le corps mortel de la vache deviendra inanimé, l'ange coupable qui en sera sorti animera une nouvelle forme qui s'appellera l'*homme*; et dans cette forme sera son état d'examen.

La vache sera réputée sacrée par les anges coupables devenus hommes; car elle leur fournira une nourriture délectable, et les soulagera d'une partie du travail auquel je les ai condamnés sous la forme humaine ; et ils ne mangeront point de la vache : car leur nourriture sera le lait de la vache et les fruits de la terre.

Les formes humaines dont j'envelopperai les anges coupables, sont l'ouvrage de mes mains : elles ne seront point détruites, mais abandonnées à leur déclin naturel. Si quelque ange cause à dessein la dissolution des formes animées par ses frères coupables, toi Seib, tu plongeras l'esprit offenseur dans les ténèbres pour un tems ; et il sera condamné à repasser les quatre-vingt-neuf transmigrations.

Et je distinguerai en espèces les corps mortels que j'ai destinés à la punition des anges coupables, et ils s'uniront et multiplieront dans leurs espèces, suivant une impulsion naturelle que je placerai en eux. Et de cette union naturelle procédera une succession de formes similaires dans chaque espèce : si quelques-uns des anges coupables osent s'unir à un autre, en telle manière non-naturelle qui puisse frustrer l'accroissement de son espèce, toi Seib, tu les plongeras dans les ténèbres pour toujours, et ils ne participeront plus aux bienfaits des quatre-vingt-neuf transmigrations.

Les anges coupables auront la faculté d'adoucir leurs peines par des liaisons sociales ; s'ils s'aiment réciproquement et se rendent

mutuellement de bons offices dans l'œuvre de pénitence, je leur accorderai ma faveur; mais s'ils se persécutent, toi Bistnou, tu consoleras les persécutés; et toi Seib, tu rejeteras les persécuteurs dans les ténèbres pour un tems. Et ils seront condamnés à repasser les quatre-vingt-neuf transmigrations.

Et il sera, que si les anges coupables profitent de ma faveur dans les quatre-vingt-neuf transmigrations, par le repentir et les bonnes œuvres, toi Bistnou, tu les recevras dans ton sein, et les conduiras à la seconde planète, qui est la première de purgation, et tu feras de cette manière jusqu'à ce qu'ils aient passé par les sept planètes de purgation. Car il est résolu que les anges rebelles n'entreront point dans le ciel, et ne verront point ma gloire, qu'ils n'aient passé par les sept planètes.

Lorsque la troupe des anges fidèles entendit les paroles de l'Éternel, ils chantèrent les louanges de sa puissance, de sa justice et de sa miséricorde.

Quand tout fut en silence, l'Éternel dit à la troupe angélique : J'étendrai ma grace pour les anges rebelles, jusqu'à un certain espace de tems que je diviserai en quatre âges : dans le premier des quatre âges, je veux que le

terme de leur épreuve s'étende à cent mille ans, dans le second à dix mille ans, dans le troisième à mille ans, dans le dernier à cent ans; et la troupe angélique célébra par des transports de joie la miséricorde de Dieu.

Quand tout fut en silence, l'Éternel dit : Il sera, que lorsque l'espace de tems que j'ai fixé pour la durée de l'univers et pour l'épreuve des anges déchus, sera rempli par la révolution des quatre âges, dans ce jour, s'il s'en trouve quelqu'un qui n'ait point encore passé dans les planètes de purgation, toi Seib, armé de ma puissance, tu les précipiteras dans les ténèbres pour toujours. Et alors tu détruiras la planète d'épreuves; et elle ne sera plus. Et toi Bistnou, tu conserveras encore pour un tems les planètes des purifications, jusqu'à ce que les anges qui auront profité de ma faveur, aient été entièrement purifiés. — Et le jour que cela sera accompli, et qu'ils seront réunis en leur premier état, et admis à ma gloire, toi Seib, tu détruiras les planètes de purification, et elles ne seront plus.

La troupe des anges fidèles éclata en cantiques de louanges et d'adoration.

Quand tout fut en silence, l'Éternel parla encore, et dit : Toi Birma, revêtu de ma puis-

sance, descends à la planète d'examen, fais savoir aux anges rebelles, les décrets que j'ai prononcés; et vois-les entrer dans les corps mortels que j'ai préparés pour eux.

Et Birma apparait devant le trône, et dit: Éternel, j'ai fait comme tu as commandé; les anges coupables se réjouissent en ta miséricorde, confessent la justice de tes décrets, et sont entrés dans les corps mortels que tu leur avais préparés.

L'établissement de l'Autorra Bade.

J'ai trouvé une si grande analogie entre les simulacres des indous et ceux des égyptiens, que j'en pourrais faire une concordance frappante. J'y ai reconnu plusieurs des dieux de Memphis : l'Anubis à tête de chien, (*Latrator Anubis*) est à la porte de toutes les pagodes; la vénération pour la vache a une ressemblance exacte avec le culte du bœuf *Apis;* les singes, les crocodiles et d'autres animaux y sont révérés comme ils l'étaient sur les bords du Nil.

Les brames prétendent que les objets sensibles étaient nécessaires pour rendre la religion intelligible au vulgaire : ils l'ont affublée

de *toutes sortes* d'images de la divinité, suivant les divers attributs qu'ils voulaient désigner. Le Parvey-Kand ou cérémonial des pagodes, est un livre très-ancien composé en sanscrit, où tout ce culte est rapporté. La puissance de Dieu, par exemple, est représentée par une image avec plusieurs bras armés de plusieurs épées; une tête d'éléphant sur un corps humain désigne la sagesse. Ils expliquent sa providence dans la création, conservation et destruction future, par l'emblême d'une araignée qui tire de ses propres entrailles une matière dont elle a tissue la toile de cet univers. A présent, placée au milieu de son ouvrage, elle en entretient tous les jets avec attention; mais quand il aura duré assez long-tems pour l'exécution de ses desseins, elle retirera dans elle-même tous les brins dont il est composé, et il disparaîtra. Cette allégorie prouve seulement que toutes choses sortiront du sein de Dieu, et que l'univers périra par un retour de ces mêmes choses à leur origine.

Traduction du premier chapitre de l'Autorra Bade.

Et il fut, que lorsque l'Eternel résolut de former la nouvelle création de l'univers, il donna le gouvernement du ciel à Bermale son premier créé, et il devint invisible à toute la troupe angélique.

Lorsque l'Éternel commença sa nouvelle création de l'univers, il trouva des oppositions de la part de dix puissans géans qui provinrent de la crasse des oreilles de Bermale, et leurs noms étaient Moutou [1] et Kitou [2]; et l'Éternel combattit Moutou et Kitou pendant cinq mille ans, et les frappa à la cuisse, et ils furent détruits et réduits en poussière.

Il fut, que lorsque Moutou et Kitou furent détruits, l'Éternel s'éleva du sein de l'invisibilité, et sa gloire l'environna; et l'Éternel dit : Toi Bermale, tu créeras et fourniras toutes les choses qui sont à faire dans la nouvelle création des quinze planètes de punition et de purification, suivant les pouvoirs de l'esprit que je t'inspirerai; et toi Bistnou, tu conserveras toutes les choses qui ont été créées; et toi Seib,

[1] Discorde, inimitié.

[2] Confusion, allégorie du chaos, tumulte.

tu changeras, modifieras et détruiras la création, suivant les pouvoirs dont je t'investirai; et lorque Bermale, Bistnou et Seib eurent entendu les paroles de l'Éternel, ils se prosternèrent en signe d'obéissance.

L'Éternel parla encore, et dit à Bermale: Commence la création et la formation de la huitième planète de punition qui est la planète de la terre, suivant les pouvoirs de l'esprit dont je t'ai doué; et toi Bistnou, vas, exécute ta commission.

Et lorsque Bermale entendit les paroles que Dieu avait prononcées [1], il façonna une feuille de bétel: il flotta sur la surface des eaux, et les enfans de Moutou et de Kitou s'enfuirent devant lui, et s'évanouirent de sa présence.

Lorsque l'agitation des eaux fut calmée par l'esprit de Bermale, Bistnou se transforma en un sanglier puissant [2], et il descendit dans l'abyme des eaux, et il en apporta la terre avec ses défenses. Alors il émana de lui volontairement une puissante tortue [3] et un puissant serpent [4].

[1] Développement du chaos.
[2] Symbole de la force.
[3] Symbole de la stabilité.
[4] Symbole de la sagesse.

Bistnou mit le serpent debout[1] sur le dos de la tortue, et plaça la terre sur la tête du serpent. Et toutes choses furent créées et formées par Bermale dans la huitième planète de punition, qui est la terre, suivant les pouvoirs dont l'Éternel l'avait investi.

Et Bistnou prit la charge de tout ce qui avait été créé et formé par Bermale dans la huitième planète, qui est la terre; et il conserva et maintint chaque chose suivant l'ordre que la parole de Dieu lui avait donné. » «

[1] Image de l'équilibre.

CHAPITRE XVI.

Observations sur le voyage aux Indes de M. Sonnerat.

[Des personnes qui ont habité l'Inde et pris part aux affaires de cette contrée, ont fait des observations au sujet de l'ouvrage de M. Sonnerat. Ces observations peu nombreuses rectifient quelques erreurs échappées au voyageur, ou présentent quelques faits sous un autre aspect qu'il ne les a envisagés lui-même. Comme ces détails appartiennent en grande partie à l'histoire d'un pays célèbre, j'ai cru devoir les rassembler, parce qu'ils forment un complément nécessaire au travail de M. Sonnerat.

La plupart de ces remarques critiques sont dues à M. Law de Lauriston, commandant général de l'Inde, depuis 1761 jusqu'en 1777, et officier très-instruit. Elles ont été insérées dans le 9.e volume des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des chinois, par les missionnaires de Pékin*. Les voici :

Observations de M. Law de Lauriston, sur l'ouvrage intitulé : Voyage de M. Sonnerat aux Indes orientales et à la Chine.

Paris, le 1er mars 1783.

« Mes observations ne rouleront que sur le premier chapitre qui a pour titre : *Tableau des révolutions arrivées dans l'Inde depuis 1763, jusqu'à la prise de Pondichéry.*

« Dans la France, il n'y a peut-être pas une personne sur dix mille, qui soit exactement au fait des révolutions arrivées dans l'Inde, à ne prendre même que depuis la paix de 1748, jusqu'à nos jours, et qui en connaisse les époques; or, comme le titre du chapitre n'annonce que celles depuis 1763, et que M. Sonnerat n'a pas eu soin de marquer les époques antérieures de plusieurs événemens qu'il cite, il y a au moins dix mille personnes sur une, qui croiront bonnement que le tout est arrivé depuis 1763, ce qui est une erreur.

« Le poids des événemens dans l'Inde pendant mon gouvernement, est assez fort pour qu'on se dispense d'y ajouter ceux qui l'ont précédé. Je crois donc devoir déclarer ici que les anglais étaient les maîtres de Surate, au nord de la côte Malabare, maîtres de tout

le Carnatek, où est Pondichéry, de Mazulipatam, des quatre Serkars à la côte d'Orixa, de tout le Bengale et dépendances, bien avant l'année 1763, par conséquent bien avant mon arrivée dans l'Inde en qualité de commissaire du roi et commandant général, qui ne fut qu'en 1765. La preuve de cela est facile à donner, tant par les pièces qui peuvent être dans les bureaux à Versailles, que par celles des archives de la compagnie des Indes, et d'ailleurs par les relations imprimées des révolutions de l'Inde de divers auteurs anglais. Si la domination anglaise dans l'Inde n'a fait que s'accroître et se fortifier pendant mon gouvernement, c'est que je n'avais aucun moyen de l'empêcher, c'est que nous avons toujours été en paix. Voici quelques erreurs dans ce premier chapitre du livre de M. Sonnerat, qu'il est d'autant plus important de faire apercevoir, qu'elles pourraient, par la suite, servir d'appui à quiconque voudrait insérer les mêmes faits dans ses écrits.

Page 12 du I.er volume : *Chaque nation a voulu se fixer d'une manière exclusive sur les bords du Gange.*

« Où est la preuve de cela par rapport aux

français? Qu'on lise tous les mémoires, toutes les correspondances, depuis le premier établissement de notre nation dans le Bengale, on verra qu'elle n'a jamais cherché à se fixer d'une manière exclusive; qu'en conséquence des ordres de M. Dupleix, gouverneur-général, j'ai travaillé moi-même au rétablissement des danois dans le Bengale; et ce qui est plus fort, c'est qu'en 1757, l'administration de Chandernagor, malgré l'avis qu'elle avait de la déclaration de guerre en Europe, ne voulut jamais se joindre au nabab pour empêcher les anglais de se rétablir.

Page 13. *Les français prodiguèrent le sang et les richesses pour s'y établir solidement; et peut-être y seraient-ils parvenus si les divisions qui s'élevèrent entre Dupleix et La Bourdonnais, n'avaient ruiné leur commerce, et détruit leurs espérances.*

« Je ne sais où M. Sonnerat a appris que du tems de MM. Dupleix et La Bourdonnais, les français avaient prodigué le sang pour s'établir solidement sur les bords du Gange. Les bords du Gange sont précisément la partie de l'Inde que nous avons le plus négligée en fait d'opérations militaires, dans la con-

fiance qu'il n'y aurait jamais de guerre entre les nations européennes de ce côté là. Nous avons été en paix dans le Bengale pendant la guerre de 1744 à 1748, et pendant tout le tems des guerres de M. Dupleix à la côte de Coromandel, qui ont fini à son départ de Pondichéry en 1754. Les guerres de M. Dupleix avaient un but général, l'établissement solide du commerce de la France dans l'Inde.

Page 13. *Les anglais leurs successeurs, firent regretter le joug moins tyrannique des autres nations.*

« Je ne sais comment les anglais ont été nos successeurs sur les bords du Gange : ils y étaient établis avant nous. Mais ici M. Sonnerat suppose apparemment que les français ayant chassé les anglais du Bengale, ceux-ci sont venus les en chasser à leur tour, et par-là se trouvent leurs successeurs ; ce qui n'est pas. Nous n'avons jamais été dominans dans le Bengale, et n'en avons jamais chassé les anglais. Il est vrai qu'en 1756, les anglais du Bengale s'étant attirés la colère du nabab, Sourad-Jotdola, ce seigneur tomba sur eux et les chassa de tous leurs établissemens ; mais les français n'étaient pour rien dans cette

affaire, ils craignaient pour eux-mêmes les violences de ce nabab. Je commandais alors à Cassembazard, à portée du Dorbar, auprès duquel j'étais chargé de toutes les affaires de la nation dans le Bengale : certainement je dois savoir ce qui s'est passé à ce sujet. Les anglais fugitifs ne sortirent pas du Bengale; ils s'arrêtèrent au bas du Gange, où ils attendirent les secours qu'on leur envoyait de Madras, avec lesquels, en 1757, ils se rétablirent; après avoir battu ou plutôt épouvanté le nabab, attaquèrent les français en conséquence de la déclaration de guerre en Europe, prirent Chandernagor, défirent dans les plaines de Pelassy, Sourad-Jotdola, qui était trahi par ses propres officiers militaires et civils, nommèrent un autre nabab, et dès cette année 1757, se rendirent maîtres de tout le Bengale et dépendances.

« Ce que M. Sonnerat dit au sujet du Bengale, ferait revivre, en quelque façon, les soupçons que les anglais eurent en 1756, sur notre conduite auprès de Sourad-Jotdola. Ils étaient sans fondement, comme la suite le leur a bien prouvé; puisque malgré la déclaration de guerre en Europe, malgré les sollicitations les plus vives de ce nabab qui nous

offrait de grands avantages, l'administration de Chandernagor ne voulut jamais se joindre à lui contre les anglais, jusqu'au moment où la place fut attaquée. Mais il me vient une idée pour disculper M. Sonnerat : aurait-il pris les bords du Gange pour signifier l'Inde, tout l'empire Mogol, et non le Bengale seul? Cela n'est pas possible : j'aimerais presqu'autant entendre dire que, du tems de l'empereur Charlemagne et de ses successeurs, les normands prodiguèrent le sang dans cette partie de l'empire français, qu'on nommait la Neustrie, pour s'établir solidement et d'une manière exclusive sur les bords du Pô, ou même du Tibre en Italie. Il y avait autant de rapport entre les bords de ces fleuves et la Neustrie, qu'il y en a entre les bords du Gange et le Carnatek, théâtre de la guerre du tems de M. Dupleix.

Page 15. *Les anglais pourraient retirer aujourd'hui des sommes immenses de l'Inde, s'ils avaient eu l'attention de mieux composer leur conseil suprême de Calicuta.*

« Les anglais ont tiré et tirent encore des sommes immenses de l'Inde, sur - tout du Bengale. Quant à ce que M. Sonnerat dit sur l'administration du conseil suprême de Cali-

cula, je me contenterai d'observer qu'il est très-fâcheux pour nous que les anglais aient pensé dès l'année 1771 ou 1772, à y envoyer M. Hastings pour gouverneur-général.

Page 15, note sur le mot *Calicuta. Les anglais écrivent et prononcent* Golgota.

« Je crois que M. Sonnerat a voulu dire : *les français écrivent et prononcent Golgota ;* en effet, j'ai entendu prononcer ainsi quelquefois parmi nous. Les anglais écrivent *Calcutta ;* leurs lettres, leurs ouvrages imprimés le prouvent ; ils prononcent ce mot à l'anglaise, et non comme nous dirions *Golgota.*

Page 17. *Le royaume de Maduré éprouva aussi toutes les horreurs de la guerre. Khan-Saheb, chef de la province, etc.*

« Tout cet article ne parle que d'événemens antérieurs au rétablissement de notre pavillon en 1765.

Page 19. *Les établissemens français ne furent point à l'abri des troubles. Le comte Duprat, commandant de Mahé, s'empara de Calicut, à la demande du samorin, qu'Ader-Ali-Khan allait attaquer. Mais ce prince se vengea peu de tems après, en*

donnant des secours à Kolastry, qui mit Mahé à contribution, parce que les français soutenaient le prince Coringotuaire, qui refusait de lui payer tribut.

« Voilà du moins une acquisition sur mon gouvernement. Il est vrai qu'elle n'a été que momentanée, et que je n'ai pas même le droit de m'en vanter, étant une suite d'opérations tout-à-fait contraires aux ordres et instructions que j'avais données à M. le comte Duprat, à son départ de Pondichéry. Il devait par ces ordres, éviter de choquer l'esprit altier d'Ader-Ali-Khan, qui d'ailleurs n'avait envoyé un de ses généraux contre Calicut, que sur le refus du samorin de payer le tribut auquel il s'était soumis quelques années avant. Les représentations, les menaces de M. Duprat ne servirent de rien. Le général d'Ader-Ali, s'avançant toujours, M. Duprat qui n'était pas en forces, fut obligé de sortir de Calicut, et le général d'Ader-Ali s'empara tranquillement de la place. Sans cet événement, la guerre de Mahé, au sujet du Coringotuaire, n'aurait pas eu lieu. Les détails sur toutes ces affaires ont été envoyés dans le tems au ministre de la marine.

Page 21. *Dans les troubles de l'Indostan, sa capitale (du roi de Tanjaour) était la seule qu'on eût respectée.*

« Je suis surpris de voir que M. Sonnerat ne sait pas qu'on avait manqué de respect à cette capitale, en 1749 et 1758.

Page 24. *Les premières années de son gouvernement (de M. de Bellecombe) furent paisibles. Resserrés dans des bornes étroites, par les traités de la dernière guerre, les français s'occupaient à relever les murs de Pondichéry.*

« J'ai gouverné les établissemens français de l'Inde pendant douze ans, depuis le commencement de 1765, jusqu'au 9 janvier 1777, que j'ai remis le commandement à M. de Bellecombe. *Les premières années de son gouvernement*, dit M. Sonnerat, *furent paisibles;* le tout se réduit cependant à l'année 1777, et six mois de plus jusqu'au 29 ou 30 juin 1778, qu'on a su que les anglais se préparaient à nous attaquer; et dans cet intervalle de 18 mois, on n'a point du tout travaillé aux fortifications de Pondichéry. L'ingénieur en chef, M. Bourcet, était mort dix ou douze

jours avant l'arrivée de M. de Bellecombe, qui ayant écrit par les premiers vaisseaux, au sujet des fortifications, attendait les ordres du ministre qui pouvaient contenir des changemens à faire dans le plan qui avait été suivi jusqu'à la fin de 1776. Tous les habitans de Pondichéry peuvent certifier qu'au 30 juin 1778, la place était telle que je l'avais remise à mon successeur.

Pages 27 et 28. *La place était ouverte de tous les côtés à l'ennemi.... Cinq mille ouvriers furent employés aux fortifications. En un mois les fossés furent creusés, les remparts élevés et les bastions en état de défendre la ville.*

« Je suis très-éloigné de chercher à diminuer en rien la gloire que M. de Bellecombe s'est acquise au dernier siége de Pondichéry. J'ai été un des premiers à dire que la place n'étant pas entièrement fermée, il avait fallu une activité prodigieuse pour la mettre en un mois de tems, comme elle était, en état de défense, et j'ose dire, quant aux ouvrages, d'une meilleure défense qu'elle n'était du tems des siéges de 1748 et 1761. Quoique non achevée, on peut dire qu'il ne lui manquait

qu'une garnison proportionnée à son étendue, et des munitions de guerre. Mais de ce que M. de Bellecombe a beaucoup fait avec une activité surprenante, il ne s'ensuit pas qu'il n'y avait rien de fait lorsqu'il a pris le commandement de cette place, aux fortifications de laquelle on avait travaillé pendant sept ou huit ans; les curieux là-dessus pourraient être satisfaits par les mémoires et les plans de l'ingénieur en chef, qui ont été envoyés au ministre depuis octobre 1769, jusqu'en octobre 1776 : les travaux n'avaient pu aller que lentement, vu le peu de fonds que j'avais à y employer cette année.

« *La place était ouverte de tous côtés à l'ennemi*, dit M. Sonnerat. Expression exagérée pour faire connaître tout l'embarras où l'on a dû se trouver sur la nouvelle de l'attaque prochaine des anglais. La place n'était ouverte, à parler exactement, que dans toute la face entre les bastions nord et sud du bord de la mer, et dans le milieu d'une des courtines de la partie de l'ouest. Le terre-plein de quelques bastions et courtines de la partie du sud, n'était pas assez élevé. Au reste, sans entrer dans un détail de tout ce qui restait à faire, il est toujours vrai que depuis dix-huit

mois on avait supendu les travaux des fortifications. De ce fait incontestable, il faut nécessairement conclure que le 9 janvier 1777, j'avais remis à mon successeur la place de Pondichéry, telle qu'elle pouvait être mise dans un mois, en état de soutenir un siége : ce qui est exactement vrai, puisqu'il l'a fait ; et je laisse à MM. les officiers supérieurs du génie, à décider ce qu'avec cinq mille ouvriers, indolens comme sont les indiens, on peut faire en un mois de tems, pour fortifier une place qui a beaucoup plus d'une lieue de circuit, treize grands bastions, ainsi que les courtines à demi revêtues, glacis, chemin couvert, demi-lunes, fossés larges et profonds, redoutes en bonne maçonnerie, avec triple estacade nord et sud sur l'estran, des massifs de remparts de près de 18 pieds d'élévation ; enfin, une place telle que présente le plan de la ville dans l'ouvrage de M. Sonnerat, dont l'échelle n'est pas fixée, mais qui doit être au moins de quatre cents toises. Il avait bien senti la difficulté ; aussi avait-il donné à M. de Bellecombe quelques années de tranquillité pour relever les murs de Pondichéry. Quelques lignes plus bas, il oublie ce qu'il vient de dire ; il creuse en un mois de tems les fossés, élève

les remparts, les bastions, à-peu-près comme des champignons qu'une pluie d'été fait pousser en une nuit.

« Je voulais m'arrêter ici ; mais tombant par hasard sur le chapitre des monnaies, page 256 du même volume, je ne peux m'empêcher de témoigner ma surprise en y lisant : *qu'on voit écrit en persan (sur les roupies), le nom du nabab, ses titres, les provinces qu'il gouverne.* L'empreinte même des roupies que M. Sonnerat produit, prouve que cela n'est pas. La roupie soit en or, soit en argent, dans quelque lieu qu'elle soit frappée [1], porte le nom du grand-mogol régnant. C'est aujourd'hui Cha-Alem, le même prince avec qui j'étais en 1758, 1759, 1760 et en janvier 1761. D'un côté de ces roupies sont deux vers persans, qui disent : *L'empereur Cha-Alem, défenseur de la religion de Mahomet, a frappé le coin à l'ombre de la bonté divine, sur les sept climats de la terre.* Le même côté porte l'année de l'hégire, et sur le revers

[1] Il y a, dans l'empire mogol, des états dont le gouvernement est Gentil, où l'on bat monnaie au nom du rajah, parce que, quoique tributaire, il est souverain chez lui. (*Note de M. Law.*)

sont écrits l'an depuis l'avénement au trône ; et le nom de l'endroit où la pièce est censée avoir été frappée.

« Sur quoi j'observerai que la roupie n.° 2 de la planche 29, a été frappée à Pondichéry, dont elle porte la marque, qui est un croissant. (On le distingue quoique mal rendu). Cependant il est écrit : *frappé à Arcate.* Cela vient de ce que le firman obtenu pour l'établissement d'une monnaie à Pondichéry, la met comme détachée et dépendante de la monnaie de la ville d'Arcate, capitale de la province. »

Dans une lettre écrite de l'Ile-de-France en 1784, à M. Sonnerat, mais qui n'a pas été publiée en France, M. de C*** adresse à cet auteur plusieurs reproches sur différens passages de son ouvrage. Le langage de la modération ne domine pas toujours dans cette lettre, et il y règne assez généralement un ton d'aigreur qui ressemble trop à celui de la partialité ou de la passion. Pour ne parler en ce moment que des notes relatives à la presqu'île de l'Inde, il en est plusieurs qui ne peuvent être adoptées : je citerai, par exemple, les éloges outrés que M. de C*** prodigue à l'administration des anglais en

Asie, et aux membres de cette administration, qu'il nous représente comme exempts d'intrigues et d'injustices, et comme ayant établi chez les nations conquises un gouvernement doux, désintéressé, et nullement oppresseur. Certes, il n'y a que la prévention qui ait pu dicter de pareilles assertions, contraires à tout ce que l'on sait de plus positif sur les établissemens que les anglais ont formés dans l'Inde. Il n'est personne, pour peu qu'elle ait acquis de connaissances à ce sujet, qui ne partage l'opinion de M. Sonnerat, quand il peint l'ambition, la cupidité et l'insolente tyrannie des despotes qui règnent sur les plus belles et les plus riches contrées du monde.

Si la lettre de M. de C*** ne renfermait que de pareilles observations, je me serais abstenu de la citer et de la faire connaître; mais, quoique l'envie de contredire M. Sonnerat se manifeste presque à chaque page, l'on ne peut disconvenir que cet écrit n'offre des remarques importantes et des faits curieux, et qu'il ne soit l'ouvrage d'un homme instruit, et qui a recueilli de nombreuses connaissances sur l'Inde, la Chine, l'île de Ceylan, etc.

A propos du chapitre I.er du tome I, dans lequel M. Sonnerat dit que *chaque nation a voulu se fixer d'une manière exclusive sur les bords du Gange, que les portugais y réussirent, mais qu'ils en furent chassés par les hollandais, etc.*, M. de C*** donne les explications suivantes.

« Les nations européennes qui se sont établies sur les bords du Gange, n'avaient et ne pouvaient avoir aucune idée d'exclusion lors de leur établissement dans le Bengale. Elles obtenaient la permission du soubab de cette vaste et riche province de l'empire Mogol, de planter leur pavillon sur les bords du Gange et d'y commercer. Dans ces commencemens elles n'avaient aucune idée de conquête, et ne soupçonnaient pas qu'elles pussent avoir un jour en Asie des possessions territoriales étendues. M. Dupleix est le premier qui en ait eu l'idée, et qui en ait montré l'ambition quelques années après *les divisions qui se sont élevées entre lui et M. de La Bourdonnais*. C'est même un événement singulier qui a donné lieu à cette ambition, et sans lequel il est vraisemblable que M. Dupleix n'aurait jamais porté ses vues sur le continent de l'Asie. Mais sans sortir du Ben-

gale, il est notoire que la nation française, loin de prétendre à l'exclusif dans ce pays, a beaucoup aidé les danois à former leur établissement de Frédérick-Nagor. Il est encore notoire que les anglais, qui sont depuis 1758 les maîtres du Bengale, ne doivent ce succès qu'à un événement qu'ils étaient bien éloignés de prévoir; on peut en voir les détails dans l'*Histoire philosophique*. Enfin personne n'ignore que les français, les hollandais et les danois ont des établissemens sur les bords du Gange, et qu'ils y font le commerce.

« Les portugais n'ont point été chassés du Bengale par les hollandais; les premiers y ont encore leur pavillon à Bandel. Les français n'ont point prodigué le sang et les richesses pour s'établir sur les bords du Gange. Les divisions survenues entre M. Dupleix et M. de La Bourdonnais, n'avaient point le commerce pour but, et n'ont point ruiné celui des français aux Indes; ces divisions ont arrêté les projets militaires de M. de La Bourdonnais, qui se proposait, après la conquête de Madras, d'attaquer Bombay. Dans ce tems là les européens ne croyaient pas qu'il leur fût permis de se faire la guerre dans le

Bengale. Le soubab qu'ils redoutaient s'y opposait. Ils ne songeaient pas alors à dominer sur les peuples de l'Indostan. Les anglais qui ont conquis le Bengale depuis cette époque, n'ont point succédé aux autres nations européennes. Ils l'ont conquis sur Saraja-Doulla, soubab de cette province, en 1757 et 1758. Ils n'ont pu faire regretter d'autre joug que celui des princes indiens. »

Après quelques autres reflexions pleines d'amertume, M. de C*** se voit néanmoins forcé de rendre justice à M. Sonnerat sur plusieurs points, et ce sont les plus importans de son ouvrage; il convient, par exemple, que la partie du livre de M. Sonnerat, qui contient la description des mœurs, des arts et des coutumes des indiens, est la plus intéressante.

« Les pratiques de ces peuples, ajoute M. de C***, prouvent leur ignorance. L'auteur a très-bien remarqué que la simplicité qu'on admire mal-à-propos dans les artistes indiens, est une preuve de l'enfance des arts. Si les indiens substituaient des pompes foulantes aux *picotes* et aux paniers qu'ils emploient pour l'arrosement des champs de riz, un seul homme, dans deux heures de tems au plus, occasionnerait une plus grande inondation

que deux hommes travaillant toute une journée avec la mécanique des indiens.

« M. Sonnerat est entré dans un grand détail sur les sacrifices volontaires des veuves indiennes, qui se brûlent avec le corps de leurs maris (t. I. p. 69 et suivantes). L'origine et le motif de ces sacrifices me sont inconnus comme à lui ; ils paraissent tenir à la superstition plutôt qu'à la politique. Mais ce que M. Sonnerat ne dit point, et ce qui explique le dévouement de ces malheureuses victimes, c'est qu'elles sont déshonorées lorsqu'elles refusent le sacrifice : elles perdent leur caste ; elles n'ont plus de famille, elles traînent une vie misérable : au lieu qu'elles se croient assurées d'une félicité sans bornes et d'une gloire immortelle, lorsqu'elles consentent à périr. Je suis bien éloigné d'approuver une coutume aussi sanguinaire ; mais devons-nous tant nous élever contr'elle, nous qui avons un bien plus grand nombre de victimes de l'amour, de l'honneur, des préjugés, et sur-tout de la vanité et de l'intérêt ?

« Quant à ce qui regarde la religion des indiens, je n'ai pas assez de connaissances pour apprécier cette partie de l'ouvrage. Je laisse à des personnes plus instruites le soin

de l'approuver ou de la critiquer. Je sais seulement que M. Sonnerat s'est fait un redoutable adversaire dans la personne de M. de Maissin, colonel d'infanterie et habitant de l'Ile-de-France, qui a fait les recherches les plus curieuses et les plus intéressantes sur la religion des indiens, pendant le séjour qu'il a fait à la côte Coromandel, où il a commandé nos armées avec tant d'honneur, pendant le gouvernement de M. Dupleix [1]. Je sais encore, d'après ce militaire éclairé, que M. Sonnerat n'a point la clef des mystères de cette religion, que tout en est allégorique et historique, et que sans cette connaissance on ne sait rien ou très-peu de chose.

« Quel intérêt peut-on prendre à un merveilleux absurde, dégoûtant, sans liaisons, sans vraisemblance hypothétique, lorsqu'on n'a pas le mot de l'énigme. M. Sonnerat croit avoir trouvé quelquefois l'explication de ce qu'il appelle des fables absurdes. Par exemple, à l'occasion de l'histoire du Gange (t. II., p. 77 et suivantes), il se livre à des conjec-

[1] Ces recherches de M. de Maissin n'ont jamais paru; et il est probable que l'auteur a renoncé à les publier, lorsqu'il aura reconnu qu'elles n'apprenaient rien de plus que celles de M. Sonnerat. (S.)

tures sur ce qui en fait l'origine, qu'il tâche de son mieux de rendre vraisemblables. Il *présume* que la vénération des indiens pour le Gange fut le *tribut* de leur *reconnaissance* pour un *élément qui leur procure une fraîcheur salutaire;* et finit par dire *qu'ils ont tellement défiguré ce culte primitif par des fables absurdes, qu'il est presqu'impossible de le reconnaître.* Cette manière de prouver une supposition par une assertion hasardée, pourrait bien n'être pas du goût de tous les lecteurs. Quoique l'auteur paraisse *convaincu* du motif qu'il donne à ce culte primitif, ne pourrait-on pas l'attribuer aussi bien à la crainte, lors d'une catastrophe diluvienne, qu'à la *reconnaissance?* Ne pourrait-on pas supposer que cette histoire est allégorique, et qu'elle voile un événement mémorable? Voyons si d'après cette idée, je serai plus heureux dans l'explication que je vais donner de l'histoire du Gange.

« En admettant que la religion des indiens cache des vérités historiques, la fable prétendue du Gange pourrait bien n'être que l'histoire d'une des grandes révolutions du globe. Je vais mettre le texte à côté de l'explication.

P. 78, t. II. « La déesse Parvadi mit un jour ses mains sur les yeux de Chiven,

« La déesse Parvadi n'est autre, suivant M. S . . . qu'une partie de Chiven, du Dieu tout-puissant. Or, une partie de lui-même peut être considérée dans ses œuvres. Cette déesse Parvadi pourrait bien n'être autre chose qu'une comète qui éclipsa le soleil par sa longue queue, par sa chevelure, nommée ici ses mains.

« Aussitôt la nature fut ensevelie dans les ténèbres; les corps dispensateurs de la lumière perdirent tout leur éclat, parce qu'ils ne le tiennent que des yeux de Chiven.

« Tout cela veut dire que le soleil fut éclipsé. Le soleil est pris ici pour les yeux de Chiven.

« Ils ne furent cependant voilés *qu'un seul instant*, et cet instant fut plusieurs âges pour toutes les créatures.

« *Un seul instant* est pris ici dans un sens figuré. Plusieurs âges ne font qu'un instant, comparés à la durée des siècles.

« Sans doute l'éclipse ne dura pas plusieurs âges. Cette expression pourrait donc être hyperbolique.

« Le dieu, pour remédier à cette éclipse géné-

« La comète continuant son cours, le disque supé-

rale, ne vit d'autre moyen que de placer un nouvel *œil sur son front. Il n'y fut* pas plutôt, que le soleil et la lune reprirent leur clarté première.

« Parvadi s'apercevant du désastre qu'elle causait, retira ses mains; mais elles se trouvèrent mouillées d'une sueur qu'elle voulut secouer, et de chaque doigt il sortit une rivière du Gange plus considérable que la mer. Ces dix rivières augmentèrent au point qu'elles firent craindre une inondation générale.

Vichenou, Brouma et les déverkels invoquent Chiven.

rieur du soleil reparut avec tout son éclat; voilà le mot de l'œil sur le front de Chiven.

« La comète en suivant son cours périodique se retira; ses mains, c'est-à-dire sa queue, sa chevelure, n'offusquèrent plus le soleil : la sueur de ses mains, qu'elle secoua sur la terre, et qui forma une rivière plus considérable que la mer (expression hyperbolique), n'est qu'une partie de cette chevelure même, c'est-à-dire des eaux détachées de la comète qui, par un effet de l'attraction du globe, tombèrent sur la terre : aussi l'invocation faite à Chiven, dit-elle : « Seigneur, nous « ne savons quelles eaux se « répandent sur la terre, « mais elles ne proviennent pas des mers. »

« Ces dix rivières ont sans doute un sens figuré

qui pourrait être applicable à une période de tems; le nombre 10 a peut-être chez les indiens un sens mystique.

« Chiven leur apprit comment elles s'étaient formées, et ordonna qu'elles reparussent devant lui réduites en petite quantité; puis il les prit et les mit sur sa tête.

« Je suppose qu'il y a ici une réticence, et que c'est le secret des initiés. L'ordre de Chiven aux eaux de reparaître devant lui en petite quantité, et l'action de les mettre sur sa tête, pourraient s'expliquer par l'éloignement de la comète; d'où il résulte que les eaux qu'elle traîne après elle paraissent réduites en petite quantité, et que ces eaux et la comète elle-même paraissent au-dessus du soleil.

« Le reste de l'histoire n'est peut-être qu'un mensonge sacré. On ne doit pas être surpris qu'une fable mystique se mêle à une allégorie historique.

« Si cette explication était juste, ce récit ne serait ni une fable ni une absurdité; il serait un monument historique bien précieux. »]

CHAPITRE XVII.

Précis des événemens politiques qui ont eu lieu dans l'Inde depuis 1778 jusqu'à nos jours.

[Monsieur Sonnerat avait consacré le premier chapitre de son ouvrage à tracer le tableau rapide des événemens qui ont agité l'Indostan depuis 1763 jusqu'en 1778, et de la situation respective des diverses puissances qui y exerçaient quelque influence. Mais dans ces contrées où tant d'ambitions et d'intérêts opposés se heurtent sans relâche, les états s'élèvent et tombent avec une incroyable rapidité ; une révolution y développe avec elle le germe de plusieurs autres. Là, plus que par-tout ailleurs, la destruction marche à la suite de la conquête ; les empires ne sont appuyés que sur des ruines, et le spectacle politique qu'offre l'Inde, du moins dans ces tems modernes, semble justifier pleinement la doctrine mystérieuse des anciens sages de ce pays, qui accordèrent au principe destructeur, Chiven, la prééminence sur les deux autres principes créateur et conservateur. Il devient donc

nécessaire d'indiquer les principaux changemens survenus depuis l'époque où notre voyageur écrivait. Un empire brillant alors, s'est éclipsé comme une ombre; d'autres états sur le penchant de leur chute, ont suivi sans s'arrêter la route glissante où ils étaient précipités. Cependant une nation active et ambitieuse, transportant sur les belles rives du Gange les sombres vapeurs de l'horizon britannique, semait les divisions, dispersait ses rivaux, achetait les princes, détruisait les peuples, et recueillant les débris de tous, s'élevait par des degrés insensibles à une puissance qui a fait passer le sceptre de l'Inde dans les mains de quelques marchands de Londres, et qui triomphant de tous les obstacles, semble n'avoir plus à craindre que le poids de sa propre grandeur.

Je vais présenter sommairement les causes et les progrès de ces grands résultats; et sans m'écarter de la route tracée par M. Sonnerat, compléter l'esquisse historique de l'époque qui a suivi son voyage dans l'Inde. On a vu, pages 16, 17 et suivantes, chap. I.er de cet ouvrage, les anglais mêlés dans toutes les querelles politiques de la presqu'île, tantôt réunis aux naturels du pays contre les nations

européennes leurs rivales, tantôt détruisant les princes indiens les uns par les autres, et enlaçant tour-à-tour les nababs, ou les rajas dans les liens de leur protection dangereuse et de leurs secours intéressés, ne laisser échapper aucune occasion d'augmenter leur crédit, de multiplier leurs rapports, d'agrandir leurs états ainsi que leur puissance. On les a vus, par une conduite que le droit des gens condamne il est vrai, mais que la politique conseillait et que le succès a justifiée, dépouiller d'abord les français de leur considération, en multipliant contre leur pavillon et leur commerce des outrages toujours plus sanglans, à mesure qu'ils étaient plus impunis, et frapper enfin un coup plus hardi et plus décisif, en leur enlevant sans déclaration de guerre, avec leurs dernières places, à-peu-près les seuls moyens qui leur restassent de diriger et de secourir celles des puissances indiennes qui n'avaient point encore fléchi sous le joug des anglais.

Néanmoins ce triomphe acheté par la ruse et l'intrigue, et où les vaincus moissonnèrent plus de gloire militaire que les vainqueurs, faillit être l'écueil de la fortune britannique : il rallia les puissances indiennes justement

alarmées de la chute des dernières barrières qui les séparassent de l'ennemi commun ; il réveilla de sa léthargie le gouvernement français, dont la faiblesse en cette occasion n'avait pas été dépourvue d'un certain caractère de noblesse et de générosité ; et peu s'en fallut que cette usurpation violente, regardée aujourd'hui comme le chef-d'œuvre de la politique anglaise dans l'Inde, ne fût rangée par la fortune au rang des plus méprisables attentats.

La guerre qui venait d'éclater en Amérique, s'étendit bientôt jusqu'à l'Indostan. M. de Suffren y rétablit la gloire de la marine et du pavillon français. Hyder-Aly qui nourrissait contre les anglais une haine irréconciliable, le nizam du Décan qu'ils avaient frustré de la suzeraineté qu'il affectait sur les circars enlevés aux français et sur le Carnate, les marattes auxquels ils avaient ôté, en 1772, les provinces de Corah et d'Allahabad que leur avait vendues le mogol, et parmi lesquels ils avaient fomenté les années suivantes, les troubles excités par l'ambition de Ragobah ; telles furent les principaux états qui, pour venger leurs querelles particulières, et dans l'espoir d'être secourus efficacement par les armes de la France, firent éclater contre

la compagnie une coalition formidable, et mirent ses plus puissans établissemens à deux doigts de leur ruine.

Dès 1779, de honteux revers furent le prix de la protection que la présidence de Bombay avait accordée à Ragobah, qui pour gouverner l'état occidental des marattes, avait trempé ses mains dans le sang de son neveu. Le conseil général du Bengale avait blâmé ostensiblement cette guerre, entreprise en faveur d'un assassin; mais en s'entremettant pour la faire cesser il en recueillit les fruits, et stipula pour prix de l'intervention britannique, la cession aux anglais de l'île de Salsette. L'année suivante, les forces de Bombay n'en furent pas moins employées en faveur du prince assassin qui avait repris les armes : mais cette fois la fortune se rangea du côté de la justice, et la capitulation honteuse accordée, par les marattes de l'état occidental, aux anglais, sembla être pour ceux-ci le signal des plus sensibles revers. En effet, l'année suivante 1780, ils perdirent l'élite des troupes de Madras : Hyder-Aly ravagea le Carnate à la tête de cent mille hommes; et tandis que les marattes du Poonah occupaient les forces de Bombay et de la côte occidentale, ceux de

l'état oriental ou du Bérar, menacèrent le Bengale, et le nizam parut prêt à se jeter sur les circars. Ainsi en alarmant le centre même de la puissance anglaise pour sa propre sûreté, les confédérés semblaient devoir isoler les unes des autres toutes les parties des possessions britanniques, et les empêcher de se prêter le secours mutuel dont chacune en particulier paraissait avoir le plus grand besoin.

Dans de telles circonstances les regards de l'Europe se tournèrent naturellement vers l'Inde : l'Angleterre vit en frémissant toute l'étendue du danger qui la menaçait ; et il est certain que si dans ce même tems une armée française y eût opéré le débarquement que semblaient promettre les succès de la marine, les anglais eussent succombé sous tant d'efforts réunis, et expié cruellement les humiliations dont au sein de leurs prospérités ils avaient abreuvé les nations européennes ou indigènes. Mais leurs destinées les sauvèrent bientôt de ce péril. Les français se contentèrent de lauriers stériles, et la victoire fut pour eux sans résultat. D'une autre part, la coalition des princes indiens éprouva le sort de toutes ces combinaisons politiques, que l'intérêt du moment forme et soutient

quelques instans, mais qui dépourvues de bases solides, ne tardent pas à se dissoudre par le choc et la discordance de leurs élémens. Les anglais opposèrent à leurs ennemis deux hommes qui, mesurant d'un coup-d'œil hardi toute l'étendue du danger, aperçurent à-la-fois, par la justesse de leurs conceptions, la nature du mal et les moyens de l'arrêter. M. Hastings prit dans le Bengale une espèce de dictature, et déploya avec beaucoup d'ensemble et de vigueur, toutes les ressources que sa position l'obligeait d'employer. Sir Eyre-Coote descendit avec 7,000 hommes dans le Carnate, et se battit pendant deux campagnes contre Hyder-Aly, avec assez de succès pour l'empêcher de rendre ses avantages décisifs et le lasser bientôt d'une guerre qui, bien que glorieuse pour ses armes, épuisait ses troupes et son trésor. Le nizam qui aurait dû attaquer les circars et couper par ce moyen les communications du Bengale au Carnate, était resté immobile, et bientôt fit ouvertement sa paix avec les anglais. Les marattes du Bérar s'étaient mis en mouvement et marchaient vers le Bengale et le Bahar. Mais jaloux de la gloire d'Hyder-Aly, redoutant même de servir à augmenter la puis-

sance d'un prince mahométan, qui par sa religion est l'ennemi naturel de tous les peuples indous, ils ouvrirent l'oreille aux insinuations des anglais, et leur vendirent à Cattack, moyennant une forte somme donnée sous le prétexte assez grossier de subsides, les intérêts de la coalition.

Les négociateurs britanniques ne furent pas moins heureux auprès des marattes du Poonah. M. David Anderson conclut avec eux en 1783, une paix d'autant plus avantageuse, que les anglais, en restituant à ce peuple quelques conquêtes territoriales peu importantes pour la compagnie, surent conserver l'île de Salsette, qui couvre Bombay et plusieurs autres petites îles situées dans le même golfe. Par cette pacification, ils détachèrent encore du parti des coalisés Madajée Scindiah, chef distingué de l'armée maratte, et probablement l'autorisèrent à se former un état indépendant, des débris de l'empire mogol. Scindiah a depuis porté ses armes jusqu'à Delhy. Le gouvernement du Poonah fut remis au fils mineur du prince assassiné par Ragobah, dont un conseil ou junte d'état fut chargé de défendre les intérêts. Cet arrangement mit les anglais à l'abri de toute crainte

de la part des marattes, et leur laissa les moyens de donner toute leur attention aux tentatives des français et aux projets d'Hyder-Aly. Ce prince, l'ame et le plus redoutable élément de la coalition, se voyant réduit à ses ressources personnelles, qui n'avaient pu suffire à le mettre en possession du Carnate en deux campagnes, ainsi qu'il l'avait espéré, sentit la nécessité de faire la paix, et annonça ses dispositions à cet égard; mais les anglais rassurés et par les succès de sir Eyre-Coote, et plus encore peut-être par ceux de leurs négociateurs avec les autres confédérés, voulurent profiter de leurs avantages et mettre tout-à-fait hors de combat leur véritable ennemi, le seul qu'ils eussent à redouter. Les hostilités continuèrent donc; des détachemens français étaient parvenus à l'armée d'Hyder, il avait repris sa supériorité, il menaçait de nouveau Madras; mais vaincu encore une fois dans une action générale, il vit l'objet de ses desirs échapper de ses mains; ses finances étaient dérangées, ses alliés séduits, ses propres Etats menacés : il tomba dans les accès d'un sombre désespoir, qui termina ses jours le 9 décembre 1782.

Son fils, Tipoo-Saïb, compagnon de ses

exploits, héritier de sa haine contre les anglais, prit après lui les rênes du gouvernement et le commandement de l'armée. Il crut se montrer digne successeur d'Hyder, en poursuivant ses vastes projets; trompé par son courage ainsi que par son ambition, il s'imagina facilement qu'il relèverait l'Inde abattue. Mais il fallait pour une si haute entreprise une autre tête et d'autres moyens; l'opiniâtreté inflexible qui forma le principal trait de son caractère, eût pu, dans d'autres circonstances, lui tenir lieu de talent, couvrir jusques à ses fautes et commander la fortune. Mais avec des ennemis aussi actifs, aussi rusés que les anglais, un pareil caractère n'était pour Tippoo qu'un danger de plus : aussi ses efforts mêmes ne servirent-ils qu'à accélérer la catastrophe qui termina à-la-fois son empire et sa vie.

Tippoo avait conservé l'espérance de se maintenir dans le Carnate, et les anglais, pour lui faire abandonner ce pays, ne virent d'autre moyen que d'opérer une diversion sur les frontières occidentales du royaume de Mysore. Le colonel Mathews fut chargé de cette expédition. Il ravagea la belle province de Canara, enleva d'assaut la ville d'Auma-

pore, en passa les habitans au fil de l'épée, prit ensuite avec Hyder-Nagur, le trésor qu'Hyder avait formé dans cette ville, à laquelle il avait donné son nom. Les cruautés les plus affreuses, les perfidies les plus noires, signalèrent par-tout le passage des vainqueurs. A ces nouvelles désolantes Tippoo-Saïb abandonna le Carnate pour voler au secours de ses peuples. Il tomba comme la foudre sur les anglais, déjà à demi-vaincus par les dissentions nées parmi eux pour le partage du butin, et exerça à son tour des vengeances qu'excusaient du moins les excès auxquels ses ennemis s'étaient livrés les premiers. Bientôt après il courut assiéger Mangalore, que lui avait enlevé l'armée du Malabar. Secondé par l'escadre de M. de Suffren et par un corps de français aux ordres du vieux Bussy, il allait reprendre ce port important, lorsqu'on apprit que la paix était faite en Europe et en Amérique.

D'un autre côté, les anglais avaient désarmé, comme je l'ai dit plus haut, les marattes; et ces peuples, ennemis naturels du roi de Mysore, pouvaient à chaque instant se tourner contre lui. Cette double circonstance ôtait à Tippoo les secours des français,

et pouvait d'un instant à l'autre lui jeter sur les bras un ennemi de plus. Il sentit l'urgente nécessité de chercher dans la paix le moyen de réparer ses forces. Les anglais, de leur côté, qui n'avaient sauvé leurs possessions qu'en prodiguant les hommes et les trésors, se montrèrent disposés à faire cesser une lutte trop long-tems prolongée ; et un traité conclu à Mangalore, en mars 1784, rétablit les deux puissances à-peu-près dans les mêmes possessions qu'elles avaient avant la guerre.

C'était pour les anglais avoir tout gagné que de n'avoir rien perdu. Le commerce allait leur rendre en peu de tems cet or qu'ils avaient versé à grands flots ; leur politique avait pris un ascendant marqué sur les puissances indiennes qui pouvaient leur inspirer de justes alarmes, et la restitution momentanée des établissemens français ne pouvait leur faire craindre une rivalité bien efficace de la part d'une nation dont le gouvernement montrait de la faiblesse, et que bientôt d'ailleurs une étonnante révolution devait occuper toute entière.

Depuis la paix de Mangalore jusqu'à la guerre de 1790, l'Inde n'offre guère que le spectacle des accroissemens du commerce et

du pouvoir de la compagnie anglaise. Le Bengale tour-à-tour dévasté par la famine et par la guerre civile; le Bengale, qui avait vu sacrifier plus de trois millions de ses enfans à l'ambition et à la cupidité britannique, sortait plus brillant de ses ruines, et jouissait enfin d'un calme à-peu-près inconnu depuis un demi-siècle. L'administration vigoureuse de M. Hastings avait achevé ou préparé cette glorieuse époque; mais lorsqu'il assurait l'Inde aux anglais, les coups d'état violens, les mesures arbitraires qu'il avait été obligé d'employer, devenaient à Londres la base du grand procès dont l'Europe a retenti. Ce procès, au reste, était-il de la part du gouvernement anglais, un hommage rendu à la morale publique, ou seulement une feinte, une espèce de comédie politique? C'est ce que je ne prétends point décider; je remarque pourtant que l'Angleterre, qui dénonçait et poursuivait les *crimes* de M. Hastings, recueillait et conservait précieusement jusqu'aux moindres fruits de ces *crimes*.

La paix que Tippoo avait donnée aux états qui formaient son royaume de Mysore, n'était, comme je l'ai dit, qu'un moyen de se préparer à la guerre. Quelques années de calme avaient

renouvelé ses forces ; et l'ambassade brillante qu'il envoya à la cour de France en 1787, révéla aux anglais les secrètes dispositions du sultan à leur égard. Les ambassadeurs arrivèrent en France en 1788. Tout le monde connaît le résultat de leur mission. Le cabinet de Versailles se borna à de vaines promesses d'amitié, et livra sans défense au ressentiment britannique, le seul allié que la France eût dans l'Inde. L'ambassade fut de retour à Séringapatam, en mai 1789. Le sultan mécontent de son issue, accueillit mal ses ministres ; mais poussé par la fatalité de sa destinée, au lieu de resserrer jusqu'à des tems plus prospères, les légers liens qu'il avait formés avec les anglais, il parut au contraire provoquer lui-même l'occasion de reprendre les armes, et leur fournit de son plein gré le prétexte de guerre qu'ils désiraient peut-être, sans que cependant ils aient paru le chercher.

Tippoo, en juin 1789, s'empara tout-à-coup du fort de Grangenore, appartenant aux hollandais, mais qu'Hyder avait possédé quelque tems et dont pendant la dernière guerre les hollandais réunis aux français, et à Tippoo lui-même, contre l'ennemi commun, avaient trouvé tout simple de se remettre en posses-

sion, à une époque où cette place était abandonnée par les troupes mysoréennes. Les hollandais peu jaloux de gloire militaire, mais regrettant la perte de cette place, vendirent leurs droits au rajah de Travamore, qui, vassal de Tippoo, était aussi l'allié des anglais. Le sultan voulut s'opposer à cette acquisition; les anglais intervinrent pour protéger leur allié : ils entamèrent d'abord la voie de la négociation; mais bientôt les deux partis aigris coururent aux armes. Ainsi commença la guerre de 1790. Elle dura trois ans. La première campagne ne fut décisive ni d'une part ni de l'autre. L'année suivante, les anglais conduits par lord Cornwallis et le général Abercrombie, pénétrèrent jusque sous les murs de Séringapatam. Leur expédition mal combinée, échoua par les pluies; et le débordement de la rivière de Cauvery sauva la capitale du Mysore.

L'armée anglaise effectua cependant une retraite assez heureuse; les hostilités se continuèrent de part et d'autre, par la prise et reprise de différens forts sur les frontières du pays de Bengalore; mais la fortune tournait sensiblement du côté des anglais, qui avaient joint à leurs forces celles des marattes, ainsi

que celles du nizam. Tippoo perdit plusieurs places de la plus haute importance, entr'autres le fort de Savendroog ou le *Rocher de la Mort*. Ce poste presque inaccessible, qui protégeait les royaumes de Mysore et de Canara, fut enlevé d'assaut en plein jour, par la trop grande confiance de sa garnison. A la suite de ces divers succès, les alliés réunis en janvier 1792, aux environs de Hooleadroog, se trouvèrent encore une fois en état de pénétrer dans le royaume de Mysore. Tippoo assiégé de nouveau dans Séringapatam, demanda et obtint la paix, qu'il acheta par la cession de la moitié de ses domaines, et par un tribut de trois crores et trente lacks de roupies, ce qui fait près de quatre millions sterlings. Le sultan fut de plus obligé de donner deux de ses fils en ôtage, pour garantir l'exécution du traité. Par cet arrangement, les anglais éloignèrent leur ennemi des frontières du Carnate et du Malabar. C'est à cette époque que fut véritablement vaincu le malheureux sultan de Mysore; et la catastrophe qui, en 1799, lui arracha le trône et la vie, ne fut que le complément et la suite inévitable de ce premier et irrémédiable revers.

Depuis lors, Tippoo ne cessa de nourrir

dans son ame une fureur concentrée et des projets aveugles de vengeance, qui lui firent embrasser sans réflexion les faibles espérances que lui donnèrent quelques aventuriers français que la guerre avait jetés sur les côtes de l'Inde. Ne pouvant plus se fier ni au nizam ni aux marattes, qui avec les anglais avaient partagé ses dépouilles ; séparé d'ailleurs, par le fanatisme de sa religion, de tous les peuples indous, il s'adressa à Zeman-Sha roi de Candahar, le plus puissant prince mahométan de l'Inde, dont les Etats situés sur les deux rives de l'Indus, ont été formés par Abdalla, l'un des généraux de Thamas-Kouli-Kan, des débris des conquêtes de ce guerrier dévastateur. Zeman-Sha, petit-fils de cet Abdalla, était en état d'armer cent cinquante mille cavaliers ; la religion l'unissait à Tippoo ; c'était au nom de Mahomet que celui-ci l'excitait à délivrer l'Inde et des anglais et des brames. Mais soit prudence, soit que le concert fût trop difficile à établir entre deux princes dont les Etats étaient séparés par plusieurs peuples leurs ennemis, il ne paraît pas que Zeman-Sha se soit prêté aux projets qui tourmentaient le sultan de Mysore. Privé de cet allié, celui-ci espéra du moins trouver

un secours dans les armes françaises, que l'expédition d'Egypte, commencée sous d'heureux auspices, semblait rapprocher de lui. Plusieurs démonstrations publiques semblaient indiquer l'Inde comme le but ultérieur de cette grande entreprise. Toujours trompé par sa haine, Tippoo avait accueilli à sa cour les français qui se trouvaient dans ses Etats, et dans son impatience, il envoya à l'Isle-de-France des agens secrets pour savoir sur quels secours il pourrait compter. Mais l'éclat que, malgré les instructions du sultan, on donna à cette mission, fournit aux anglais le prétexte de se débarrasser enfin d'un ennemi dont l'inquiète activité les forçait à une surveillance plus fatigante au fond, que dangereuse pour eux.

Cependant des circonstances assez heureuses semblaient favoriser le sultan de Mysore. La triple alliance entre les marattes, le nizam et les anglais, s'était détruite d'elle-même; et les premiers avaient presque conquis tous les Etats du second. Agités ensuite par une turbulence qui paraît leur être naturelle, ces peuples s'étaient partagés entre Madajée-Scindiah, l'un de leurs généraux, et le peishwa ou premier ministre, qui exerce toute l'autorité sous le nom d'un fantôme de roi. Leurs forces

avaient donc cessé d'être à la disposition des anglais, et leurs querelles donnaient à Tippoo-Saïb et à Zeman-Sha plus de facilité pour agir contre les européens.

Les divisions qui enlevaient les secours des marattes aux anglais, leur ôtaient aussi leur influence à la cour du nizam. Déjà un fils de ce prince, sur le bord de sa tombe, avait tenté d'usurper le précoce héritage de son père. Un français nommé *Raymond* y exerçait d'ailleurs un grand pouvoir, au moyen d'un corps de 14 mille hommes dont il était le chef et avec lequel il s'était mis à la solde du nizam. Tippoo épiait tous ces élémens de troubles. La mort de Raymond avait fait passer le commandement à un autre français, qui, dévoué au sultan de Mysore, eût pu le servir efficacement, si le nizam lui-même, fatigué du joug militaire sous lequel il était abattu, n'eût éveillé par ses plaintes l'attention des anglais sur une position qui les menaçait eux-mêmes, bien plus encore que leur faible allié.

Telle était la situation de l'Inde, lorsque l'expédition d'Egypte vint éveiller les craintes du gouvernement anglais. C'est sur-tout dans ces momens de crise qu'il faut rendre hom-

mage à l'activité et à la sagacité de sa politique. Les secours les plus directs furent portés en un instant sur tous les points où le danger pouvait menacer ; et le marquis de Wellesley renouvela, pour la défense des possessions anglaises, les miracles qui dans une occasion non moins périlleuse, avaient signalé l'administration de M. Hastings. Il complèta l'armée, il créa des approvisionnemens, il rendit l'union et l'énergie au systême de la confédération de 1790, enfin il mit en mouvement toutes les forces britanniques sur les côtes du Malabar et de Coromandel. Le corps de troupes françaises à la solde du nizam, était un obstacle aux mouvemens des anglais ; le marquis de Wellesley obtint facilement de ce prince qu'il consentît à le licencier, et pour que cette opération pût avoir quelques succès, il fit filer secrètement un corps anglais qui, parti du fort Saint-Georges, se rendit à Hyderabad, et cerna et désarma le camp français, au moment même où une insurrection y éclatait contre les officiers. Ainsi fut dispersée cette force qui, sous des chefs plus habiles, eût pu servir utilement la France et sauver le royaume de Mysore.

Le marquis de Wellesley, en donnant tous

ses soins aux affaires du continent, ne négligea pas celles de la mer. L'escadre britannique, aux ordres de l'amiral Raynier, s'empara de l'île de Zocatara, qui commande le détroit de Babel-Mandel, et suspendit les projets qu'elle avait formés contre les Manilles et Batavia. La conservation de ces colonies, due à ces circonstances, fut le seul fruit de cette guerre, pour la France et ses alliés. Fort de toutes ces précautions, le marquis de Wellesley éclata, et notifia au sultan, le 8 novembre 1798, qu'instruit de ses dispositions hostiles et de ses liaisons avec la France, l'Angleterre avait besoin de recevoir de nouveaux gages de sa fidélité aux traités; le général anglais demandait en conséquence l'admission d'un ambassadeur britannique à Séringapatam. Tippoo-Saïb n'était pas encore en état de prendre les armes; il chercha à recourir à la ruse et à gagner du tems. C'était-là de faibles ressources à employer vis-à-vis des anglais. Aussi leur armée fut-elle mise en mouvement dès le 3 février 1799. Elle était commandée par le général Harris. Le plan des anglais était de réunir les troupes du Bengale et celles de Bombay sous les murs de Séringapatam. De son côté, le sultan ayant épuisé tous les délais

et toutes les ruses que lui pouvaient suggérer les vaines formalités de la diplomatie, ayant de plus fait partir un nouvel ambassadeur pour presser les français de venir à son secours, se vit réduit à défendre ses Etats avec une armée qui n'avait pas encore réparé toutes ses anciennes pertes, et le faible renfort de vingt ou trente officiers que lui avait fait passer le gouverneur de l'Isle-de-France. Forcé de chercher ses ressources dans son courage, le sultan marcha avec soixante mille hommes à la rencontre de l'armée de Bombay, arrivée près de Sedesear, position importante et qui couvre les Etats de Mysore. Une brigade anglaise s'y était déjà établie; Tippoo la cerna par une manœuvre hardie, et l'attaqua avec vigueur; mais après un combat opiniâtre, les anglais ayant reçu des secours, conservèrent leur position, et l'armée mysoréenne rentra dans ses retranchemens à Périapatam. Pendant ce tems, le général Harris pénétrait dans le Mysore, à la tête de l'armée de Madras. Tippoo, à cette nouvelle, abandonna le projet de combattre l'armée de Bombay, et vola à la rencontre du général Harris avec ses meilleures troupes. Il rencontra les anglais à huit lieues de Séringa-

patam, et se disposa incontinent à les attaquer dans la position qu'ils avaient prise à Malaveli. Il fut battu après une heure de combat, et cette défaite qui eut lieu le 27 mars, ne lui laissa d'asile que les murs de Séringapatam. Bientôt cette ville fut investie par les deux armées anglaises, et serrée avec la dernière vigueur. Le malheureux sultan avait tenté d'ouvrir une négociation avec le général Harris; mais la dureté des conditions qu'on lui proposa, le détermina à ne prendre parti que de son désespoir.

Dès le 21 avril, les anglais battirent en brèche les derniers remparts qui leur étaient opposés; et le 4 mai un assaut général livré à une heure après-midi, les rendit maîtres de la place, après le combat le plus opiniâtre soutenu sur les murs et dans les rues mêmes de la ville. C'est dans cet assaut meurtrier que périt l'infortuné sultan; il paraît qu'il chercha à s'ensevelir sous les ruines de son empire. La fortune le servit mieux dans ce projet que dans ses autres entreprises; et il ne vit pas du moins les anglais relever sur son trône la famille que son père en avait précipitée, et se partager ses dépouilles.

En vertu des arrangemens pris par les

alliés, les relations des puissances de la presq. qu'île prirent une face toute nouvelle. Les anglais surent s'attribuer la portion la plus riche, et sur-tout la mieux située pour leurs intérêts, des pays conquis par Hyder-Aly. Ils devinrent maîtres de tout le territoire qui formait la frontière méridionale de l'empire de Mysore, comprenant la belle province de Canara, les districts de Coimbetoor et Dariporam, enfin de toute l'étendue de pays qui sépare le Carnate de la côte du Malabar. Ils gardèrent de plus, comme places frontières et nécessaires à la conservation et la défense de ces acquisitions, Séringapatam et les forts qui commandent les passages des Gates et assurent la communication libre de la côte du Malabar avec les nouvelles acquisitions. Ces possessions, qui ont l'inappréciable avantage d'unir par une ligne contigue tous les établissemens anglais, séparent en même tems la presqu'île en deux parties, dont l'inférieure ou celle qui est située depuis le cap Comorin jusqu'aux Etats dont je viens de parler, est entièrement isolée des peuples habitant la partie supérieure, et n'a avec eux d'autres relations que celle qu'il plaît aux anglais de leur laisser. Le nizam obtint les

districts de Cooly et de Gureumeondah, et diverses autres portions de territoire situées sur la frontière nord-est du royaume de Mysore.

Quoique les marattes n'eussent point contribué à la guerre, la politique anglaise les admit cependant au partage du butin, afin qu'ils n'eussent pas de prétexte de s'y opposer. Leur lot se composa d'une partie du Bednou, du Chitteldroog et de quelques autres districts au nord du Mysore, en conservant cependant à cet Empire ainsi morcelé, les places fortes de ces mêmes districts, pour former et couvrir ses nouvelles frontières. Enfin pour prévenir autant que possible le retour des dangers qu'ils venaient de courir, et établir d'une manière invariable leur prépondérance sur toute cette partie de l'Inde, les anglais obtinrent encore que le nouveau roi de Mysore, choisi dans la famille des anciens rajahs, gouvernerait sous leur protection immédiate et comme leur vassal, le royaume qu'il tenait de la munificence britannique. La famille du jeune prince, qu'on tirait du fond d'une chaumière pour la ramener dans le palais occupé par ses ancêtres, souscrivit sans murmurer à toutes ces condi-

tions. Il est actuellement probable que la faiblesse, plus encore que la reconnaissance, attachera pour long-tems ce nouvel Etat au joug britannique. Indépendamment du subside de 280,000 liv. sterling que le rajah de Mysore doit payer à la compagnie, elle s'est réservée le droit de s'immiscer dans toutes les affaires de l'intérieur du pays, de prendre, en tems de troubles, les rênes du gouvernement, et de lever des subsides extraordinaires en tems de guerre. Par-là elle s'est assurée tous les moyens de prévenir les agitations que l'ambition d'un seul ministre suffit pour exciter dans les Etats de l'Inde; agitations qui font varier à chaque instant la politique et les relations des contrées qui en sont le théâtre. Des calculs qui ne paraissent pas exagérés, font monter à plus d'un million sterling l'augmentation des revenus britanniques dans l'Inde, tant par l'acquisition des nouveaux domaines enlevés à l'héritage de Tippoo-Saïb, que par les subsides imposés au rajah de Mysore et au nizam du Décan.

Ce serait ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point l'extension des domaines de la compagnie anglaise, peut nuire à sa force réelle, en augmentant les dépenses de l'administra-

tion civile et militaire, en exigeant des ressorts plus vigoureux et plus compliqués, en multipliant enfin les points sur lesquels on peut attaquer les anglais. Mais cet objet m'entraînerait trop loin ; je me contenterai de remarquer que l'on s'est peut-être exagéré en Europe, les inconvéniens d'une trop grande ligne de défense dans l'Inde, puisque d'abord cette ligne unit tous les établissemens britanniques, et fait que des bords du Gange à la côte de Malabar, tous les points attaqués peuvent se prêter un mutuel secours ; qu'ensuite les dangers de la guerre pour l'Inde, ne peuvent de long-tems partir de l'Europe ; que de plus il est probable que la compagnie pourra défendre avec des forces relativement moindres, un territoire plus étendu, il est vrai, mais mieux distribué, et qui n'a rien à redouter d'ailleurs sur les lieux mêmes, que de bien plus faibles ennemis. En effet, les anglais n'ont plus à surveiller dans tout l'Indostan que les mouvemens de trois puissances principales ; qui sont les marattes, les seicks et Zeman-Sha, roi de Candahar. Un précis de la situation de ces trois puissances va terminer le tableau que je me suis proposé de tracer.

Les marattes sont répandus de l'est à l'ouest;

dans le milieu de ce que les européens appellent la presqu'île ; leur frontière orientale avait séparé jusqu'ici le Bengale des Circars, et c'était sur la côte de Coromandel, le seul enclave qui altérât la continuité des possessions anglaises ; on verra plus bas que la compagnie a repoussé cet incommode voisinage. Leur frontière occidentale touche à l'Etat de Bombay. Ils s'étendent au sud jusqu'aux confins du royaume actuel de Mysore et dans une partie du Décan. Au nord ils ont réuni à leur Empire une partie des rajpoots d'Asmer ou Agimer ; ils se sont étendus au-delà du Malwa dans les pays d'Agra et d'Allahabad, et même un de leurs plus puissans chefs, Madajée - Scindiah, a porté dernièrement ses armes jusqu'à Delhi. On donne à cet Empire cent milles anglais de l'est à l'ouest, et sept cent milles du nord au sud. Le nom de *marattes* vient, dit-on, de celui de leur province la plus centrale, qui s'appelait autrefois *Marhat* ou *Marwat*. On peut remarquer ici que les dénominations d'*Indes* et *Indiens* sont modernes, et furent imposées par les perses et les grecs, lorsqu'ils commencèrent à fréquenter ces contrées ; et que ce que nous appelons aujourd'hui l'Indostan, se

nommait dans la langue ancienne du pays *Bahrata.*

Quoi qu'il en soit, au reste, de l'origine du nom de *Marattes,* il est certain que le peuple auquel on l'applique est celui dont les formes primitives, les mœurs, la croyance religieuse sont le moins altérées par le mélange des étrangers, et que c'est dans son sein qu'on trouverait peut-être encore les traces les plus profondes des antiques institutions des législateurs indiens. Les marattes défendus par des sites montueux, soutenus par leur courage et par leur attachement au culte de leurs pères, ont présenté une barrière insurmontable aux farouches fondateurs de l'Empire du Mogol, et ont recueilli les débris des castes indiennes et des adorateurs de Brama, menacés d'une destruction générale par les fanatiques sectateurs de Mahomet. Ils ne commencent à figurer dans l'histoire moderne de l'Inde, que vers le milieu du dix-septième siècle. Leur chef ou prince, Sevagée, à qui ils doivent cette illustration récente, était petit-fils d'un prince rajpoot nommé *Bonsola* ou *Boonsla*, du nom de sa mère, maîtresse d'un rana d'Oudipour. Cette race de princes, connue depuis long-tems sous le nom de *Rajpoots d'Asmer*

ou *Agimer*, a pu aussi conserver dans ses montagnes, sa liberté et son indépendance, tandis que le reste de l'Inde gémissait sous les chaînes des divers conquérans qui ont ravagé ce beau pays. Aussi les rajpoots sont-ils comparés aux suisses; ils offrent avec les marattes, les débris les mieux conservés du peuple primitif.

Le fils du rana d'Oudipour, mal vu dans sa famille, à cause du vice de sa naissance, passa à la cour du roi de Visapour, et y acquit par des services signalés, une considération qu'il transmit à son fils. De celui-ci naquit, en 1628, Sevagée, qui, héritier des talens et de la valeur de ses aïeux, se lassa de vivre sujet et favorisé par les dissentions qui régnaient dans l'Etat du Visapour, se mit à la tête des marattes, soumis à cette époque à cette monarchie, l'une des quatre formées des débris de l'Empire du Décan, et proclama leur indépendance. Shah-Jehan, père d'Aureng-Zeb, était alors grand-mogol ou empereur de la vaste monarchie, dont le siége était à Delhi. Sevagée brava son pouvoir, et s'étendit le long de la mer occidentale, depuis Surate jusqu'à Goa; il poussa ses conquêtes à travers le Décan jusqu'à Gingée, dont le rajah avait

cédé Pondichéry aux français. Sevagée confirma cette cession en 1780. Cependant il ne paraît pas qu'il se soit fort étendu à l'est, ou que ses possessions y aient été bien solides, car on voit le formidable Auremg-Zeb occuper, pendant le règne de Sevagée, presque tout le Décan et principalement le royaume de Visapour. Sevagée, mort en 1780, laissa un fils capable de soutenir son ouvrage; il se nommait *Sambajée.* Ce prince lutta avec succès contre Auremg-Zeb, au faîte de sa puissance; ce terrible despote ne crut pouvoir se délivrer de son ennemi que par une trahison; il le fit enlever dans une partie de plaisir, et de suite mettre à mort. Cependant le tyran ne recueillit pas le fruit qu'il attendait de cette perfidie; et les marattes, sous le jeune Sow-Rajah ou Sahogée, fils du précédent, continuèrent d'étendre leur Empire. Sahogée, qui n'avait que quatorze ans lorsqu'il monta sur le trône, vengea sur les fils d'Auremg-Zeb, la mort de son père. Et à sa mort, arrivée en 1740, l'Empire maratte s'étendait depuis Orixa, sous le Bengale, jusqu'à la mer occidentale, et depuis Agra jusqu'au Carnate. Ce peuple avait jusqu'à cette époque pillé tous les Etats qu'il n'avait pas conquis,

et imposé même, en 1738, au petit-fils d'Au-remg-Zeb, le faible Mahomet-Shah, le tribut du quart de tous les revenus de l'Empire. Ce tribut dans le pays s'appelle *Chout*. Sahogée, avancé en âge, ne prit cependant aucune part, en 1738, à l'invasion de Nadir-Shah, connu aussi sous le nom de *Thamas-Kouli-Kan*. Il resta spectateur paisible des ravages exercés par ce conquérant. Ram-Rajah, son fils, qui monta sur le trône en 1740, ne soutint pas la gloire des fondateurs de son Etat. La succession de trois règnes vigoureux était un phénomène dans l'Inde, où les Empires ont perdu depuis long-tems tout système de limites et d'équilibre, et où la force publique réside toute entière dans l'autorité du despote. Le faible prince vit ses deux ministres se partager ses Etats. Le buski ou chef militaire, nommé *Rogojée*, parent de Ram-Rajah, se mit à la tête de la partie orientale de l'Empire, et forma l'Etat connu aujourd'hui sous le nom de *marattes du Bérar*. Le peishwa ou premier ministre Bajirow, resta maître de l'Etat occidental ou du Poonah.

Le déchirement de l'Empire ne se borna pas là; et plusieurs jaghiredars ou chefs d'Etats plus petits, se mirent en possession pro-

pre de leurs provinces, en restant toutefois attachés comme feudataires à l'Empire principal. Ainsi les marattes offrent avec plus de confusion encore, l'image du régime féodal sous lequel a existé la France, ou de la confédération germanique. Cependant tous ces princes semblent avoir, soit par leur origine, soit par leur religion, une espèce de sentiment commun de leurs intérêts généraux, qui supplée à la faiblesse du lien fédéral, et qui même lorsqu'ils ne sont pas formellement unis, ne les a pas du moins montrés encore en état d'opposition directe; et soit ensemble, soit isolément, leurs chefs ont joué, depuis l'époque dont je parle jusqu'à nos jours, un rôle important dans toutes les guerres.

En 1742 et 1743, la confédération générale attaqua le Bengale, et bien qu'Aly-Verdy, alors soubab, eût su les diviser, ils y exercèrent cependant de grands ravages, et soumirent le pays au tribut du chout. Ceux du Bérar obtinrent ensuite du même Aly-Verdy, la cession absolue de toute la province d'Orissa. Sous Bajirow, les marattes du Poonah enlevèrent aux portugais l'île de Salsette et la forteresse de Basseen. Leurs conquêtes poussées dans le Panjab et jusqu'aux bords de

l'Indus, alarmèrent Abdalla roi de Candahar; il se joignit à quelques princes mahométans, qui croyant ou affectant de croire que les marattes voulaient rendre l'Empire de l'Inde aux disciples de Brama, firent de cette querelle une guerre de religion. Près de quatre cent mille combattans en vinrent aux mains dans les plaines de Panniput; après le combat le plus acharné, l'armée des marattes qui était forte de deux cent mille hommes, fut entièrement rompue, et la perte de l'élite de leurs troupes leur arracha, dans cette fatale journée, la prépondérance qu'ils commençaient à exercer. Cette bataille se donna en 1761 : on peut remarquer que dans le même tems les français perdaient Pondichéry, où ils s'étaient établis sous le règne de Sevagée, fondateur de la puissance des marattes. Ceux-ci, bien qu'affaiblis depuis cette époque, forment cependant encore un poids assez important dans la balance politique de l'Inde; et si la religion n'eût pas mis un obstacle invincible à l'alliance que désirèrent former avec eux Hyder-Aly et son fils, il est probable que, réunis, sur-tout au premier de ces princes, ils auraient délivré l'Inde du joug britannique. Mais sans système fixe, ils sont devenus en

plusieurs rencontres les instrumens de l'ambition envahissante de la compagnie. Un de leurs princes, Ragobah, frère de Maderow, petit-fils du peishwah Bajirow, assassina son neveu Narrain-Row, en 1773, pour gouverner à sa place. Ragobah, illustré par ses combats contre Hyder-Aly, perdit tout son crédit par cet assassinat, et fut forcé de recourir aux anglais de Bombay, que l'intérêt engagea à embrasser sa cause.

Malgré cette protection, le fils posthume de Narrain-Row réunit tous les esprits, et le conseil du Bengale força la présidence de Bombay à abandonner cette cause odieuse, en gardant toutefois l'île de Salsette, dont les anglais s'étaient emparés pour commencer à se payer de leurs secours. Ragobah, en 1777, fut obligé de se rendre aux marattes, et l'armée de Bombay qui s'était mise une seconde fois en mouvement en sa faveur, se retira à la suite d'une capitulation honteuse. Les anglais du Bengale vengèrent bientôt cet affront, et enlevèrent sous les ordres du général Goddard, dans l'état occidental, les plus belles parties du Guzerat, du Concan et les provinces intérieures jusqu'aux monts Gates. Du côté d'Oude, ils prirent le district de

Gohud, la fameuse forteresse de Gwalior, et pénétrèrent jusqu'au centre du Malwa. Mais les forces imposantes d'Hyder-Aly tournées contr'eux, leur firent sentir la nécessité d'ôter à ce prince les secours des marattes, et la paix de 1783 fut conclue comme je l'ai dit plus haut. Les anglais y gagnèrent la cession absolue de l'île de Salsette.

C'est à cette époque que commença à paraître avec distinction Madajée-Scindiah, l'un des plus puissans jaghiredars de la confédération maratte. Les anglais surent flatter son orgueil, en le rendant garant du traité qu'ils venaient de conclure; lui-même, d'après les plans particuliers d'agrandissement qu'il méditait, préférait l'alliance des anglais à celle d'un prince mahométan, et il saisit avec empressement l'occasion de partager avec eux les dépouilles de l'Inde. On l'a vu dès-lors pousser ses conquêtes, du centre du Malwa son Etat particulier, au nord, à l'est et à l'ouest: il s'est emparé successivement de la forteresse de Gwalior et des petits Etats situés jusqu'à la Jumnah, tourner Delhi et enlever aux rajpoots une grande étendue de pays plat dans l'Agimer. Il était parvenu à mettre

en sa puissance le souverain nominal de Delhi, le malheureux Shah-Aulum. Ce captif couronné, mais dont le nom n'est pas encore sans quelque crédit parmi les peuples, eût peut-être été un instrument utile dans les mains de Scindiah, si en 1788, sa triste destinée ne l'eût poussé à s'échapper de ses liens pour se jeter dans ceux de Golam-Cawdir, chef des Rohillas, qui lui fit crever les yeux peu de tems après. Mais les agrandissemens de ce prince guerrier, ceux surtout qui, sur la ligne de l'est, rapprochent les marattes du Gange et du Bengale, ne pouvaient long-tems avoir la sanction de l'Angleterre : aussi voyons-nous par les dernières nouvelles de l'Inde, que le 17 décembre 1803, un nouveau traité conclu avec Scindiah, l'a repoussé du Dooab, c'est-à-dire, de tout le territoire compris entre la Jumnah et le Gange, et lui donne pour frontières nouvelles les pays situés au midi des districts de Jeypour, Joodepour et Gohud[1]. Un autre

[1] Les marattes continuent, malgré ce traité, de justifier ce que j'ai dit plus haut de leur esprit inquiet, guerrier, et fatiguent la compagnie anglaise par des hostilités sans cesse renaissantes. Un second chef a depuis plusieurs années rivalisé de gloire et d'ambition

traité conclu, dans le même mois, avec les marattes du Bérar, est encore plus avantageux à la compagnie des Indes.

J'ai dit peu de choses de cet Etat du Bérar, qui formé, comme on l'a vu plus haut, par Ragojée, prit peu de part aux événemens politiques précédemment décrits, et fut livré, sous les fils du buski, aux discordes intestines. Ses possessions ont d'ailleurs peu d'importance, soit par leur richesse, soit par leur position, excepté toutefois le pays de Cattack,

avec Scindiah, et conduit les marattes aux combats. Je m'empresse de consigner dans cette note les dernières nouvelles relatives à ce chef nommé Holkar, telles qu'elles ont été publiées dans les journaux au moment de l'impression de ce chapitre. « Malgré le succès brillant « et en apparence décisif que nos troupes de l'Inde ont « obtenu contre les marattes, il paraît que le germe de « rébellion, si l'on peut donner cette dénomination à « un esprit d'indépendance très-naturel, n'a pas été « entièrement éteint. Le général Wellesley a quitté « Bombay le 17 mai, pour marcher avec une armée « contre Holkar, l'un des chefs de la nouvelle insur- « rection. En même tems le colonel Murray a reçu « ordre d'envoyer un corps de troupes considérables « sur le terriioire d'Holkar, pour coopérer avec l'ar- « mée du général Wellesley. On ne doute pas que ces » opérations combinées n'aient un prompt et heureux « succès. »

qui s'étendant entre le Bengale et les Circars septentrionaux, interrompait en ce seul endroit, comme je l'ai déjà remarqué, la continuité des possessions britanniques.

Dès la chute de Tippoo-Saïb et après le partage de ses Etats, on prévit que cette partie de l'Etat du Bérar deviendrait tôt ou tard l'objet des prétentions et des envahissemens des anglais. Le traité dont je parle a justifié la justesse de cette conjecture, et la compagnie possède, en vertu de ses clauses, Cattack et son territoire, le port et le district de Balassore et plusieurs autres districts situés à l'ouest de la rivière Warda, ou qui avaient été démembrés du Décan. Ainsi les marattes perdent les points par lesquels ils pouvaient le plus directement nuire aux mouvemens des forces anglaises; et il ne paraît pas que ces peuples guerriers, mais pour qui la guerre est très-dispendieuse, et qui ne faisant presqu'aucun commerce, ont des revenus très-modiques, puissent désormais, seuls, opposer une barrière aux dominateurs actuels de l'Inde.

Si les rapports et les principes de droit public, qui ont donné des bases fixes et de la solidité aux combinaisons politiques sur les-

quelles repose l'équilibre de l'Europe, étaient connus des peuples de l'Inde, on eût vu les marattes unis aux seicks, déployer une puissance formidable. Une origine en quelque sorte commune, aurait dû unir ces peuples, dont les divisions font la sécurité des anglais. Les seicks sortis du sein des rajpoots d'Agimer, forment une secte particulière parmi les indous. Un certain Naneck, sous le règne d'Auremg - Zeb, attira par ses prédications un grand nombre de prosélytes, et bientôt un rassemblement de sectaires devint un peuple nombreux. Le nom de *seick* veut dire *disciple*. Ces disciples s'établirent dans le district de Lahor; persécutés par la cruelle intolérance du mahométisme assis sur le trône de Delhi, ils se multiplièrent au milieu des supplices. Les montagnes de l'est leur servirent d'asile. Devenus assez nombreux pour se venger de leurs persécuteurs, favorisés d'ailleurs par la dissolution de l'Empire, qui porté à son plus haut période de grandeur sous Auremg-Zeb, s'écroula en débris dans la main de ses successeurs; les seicks sortis de leurs montagnes se fixèrent de nouveau à Lahor. Mais en 1717, Feroksere, alors grand-mogol, les en chassa encore une fois, et fit

périr dans les supplices tous ses prisonniers et un de leurs chefs. L'esprit de secte développa en cette circonstance les ressources d'une puissante énergie, et environ trois ans après on revoit les seicks maîtres de la province de Lahor, inquiéter Abdalla, fondateur du royaume de Candahar, et contrarier les projets qu'il paraissait nourrir sur Delhi. Il est probable que sans la guerre des marattes, la jalousie, réunie à l'esprit du mahométisme, eût tourné les armes d'Abdalla contre les seicks. Mais de nouvelles circonstances ont inspiré une autre politique à Zeman - Sha, son petit-fils. Ce prince cultive l'alliance de ce peuple guerrier, qui sépare ses Etats de ceux conquis ou *protégés* par les anglais, et qui lui sert en même-tems de barrière contre les marattes. Le voisinage et les mêmes inclinations au pillage ont jeté d'ailleurs entre ces deux peuples des levains de discorde qui ont déjà plusieurs fois éclaté ; déjà plusieurs fois les seicks ont fait des excursions heureuses assez avant dans les pays possédés par les marattes : ils sont aussi maîtres d'une partie du Moultan.

Les seicks peuvent mettre en campagne cent mille hommes de cavalerie ; ils sont féroces dans la guerre ; bien que leurs insti-

tutions religieuses paraissent douces et simples, ils se contentent de très-peu de pratiques extérieures et paraissent très-tolérans. Leur gouvernement peu connu, a quelques bases d'un système fédératif. S'il était possible qu'ils se rapprochassent des marattes avec lesquels ils ont beaucoup de rapports, ainsi que des nations qui habitent le Moultan et l'Agimer, cette réunion des peuples les plus braves, les plus vigoureux et les moins mélangés de l'ancien Indostan, suffirait peut-être pour remettre entre les mains des disciples de Brama, l'empire de leur patrie.

Zeman-Shah, roi de Candahar, est le seul prince mahométan dont l'empire ait aujourd'hui quelque importance dans l'Inde. Mais jeté par la fortune sur la frontière supérieure et occidentale de ce vaste pays, ayant une grande partie de ses possessions au-delà de l'Indus, éloigné du théâtre commercial qu'exploite sans rivaux l'avarice britannique, il paraît maître de choisir à son gré le repos ou la carrière des conquêtes. Ses États qui ont environ huit cent milles en largeur et autant en longueur, sont formés des provinces de Cachemire, de Kaboul, de Candahar, et d'une partie du Moultan. On a vu plus haut

qu'Abdalla fonda cet Empire des débris des conquêtes de Nadir-Shah, et à-peu-près aux mêmes lieux où règna Porus. Ce prince fut inquiété par les seicks, mais sans en être entamé; et il porta un coup mortel à la puissance des marattes, à la fameuse bataille de Panniput. Son petit-fils Zeman-Shah a résisté aux sollicitations de Tippoo-Saïb, qui le pressait de s'unir à lui contre les anglais. Il est difficile de conjecturer quel eût été le résultat d'une détermination contraire. Peut-être eût-il entraîné avec lui les seicks et les marattes, et arrêté l'influence de la fortune britannique; peut-être aussi, n'eût-il offert au génie de Londres, qu'une proie d'autant plus précieuse, que malgré l'éloignement apparent des motifs de rivalité entre les deux puissances, il est impossible néanmoins que les anglais voient sans inquiétude les clefs de l'Inde, du côté du continent, dans les mains d'un prince puissant, prudent et ambitieux. Le Candahar a été pour Alexandre, Tamerlan et Thamas-Kouli-Kan, la porte par laquelle ces conquérans se sont répandus dans l'Inde. Quoiqu'en ce moment aucune puissance ne paraisse menacer les anglais de ce côté, Zeman-Shah seul suffit à les alarmer:

on lui prête les vues secrètes de relever la gloire de l'Empire mogol, et on a supposé que pour prévenir ces desseins, les anglais avaient donné au cabinet de Pétersbourg, le conseil et le plan d'une expédition, qui renouvelant et surpassant les prodiges d'Alexandre, eût porté une armée russe aux bords de l'Indus. Cette expédition, bien que gigantesque, n'a rien d'impossible; mais est-il de l'intérêt de l'empereur de Russie de courir si loin pour délivrer les anglais de leurs inquiétudes? Quels en seraient d'ailleurs les résultats et les fruits?

L'alliance de Zeman-Shah avec les seicks n'est pas sans danger pour la nababie d'Oude et le Bengale. Mais la faiblesse des liens politiques des peuples de l'Inde, peut rassurer les anglais, et Zeman-Shah paraît ne devoir être vraiment formidable à la compagnie, que lorsqu'une puissance européenne pourra seconder ses efforts.

Telles sont les principales circonstances du spectacle qu'offre l'histoire de l'Indostan : d'une part des nations entières, ou détruites, ou plongées dans le plus triste esclavage; de l'autre des peuples belliqueux et indomptés, mais chez qui l'amour du pillage a rem-

placé l'amour d'une patrie dont la gloire et jusqu'au nom paraissent effacés de leurs souvenirs. Dans cette anarchie, des conquérans farouches, les mahométans, nourrissent dans le sang et le pillage une ambition brutale et qui n'a d'autre but que la destruction ; tandis que d'autres conquérans, les anglais, non moins cupides mais plus éclairés, détruisent pour reproduire, triomphent pour recueillir, et règnent pour pacifier. Leurs succès répondent de plus en plus à la profondeur de leurs plans, à la grandeur de leur but final ; et si la France ne retrouve bientôt, soit par la paix, soit par la guerre, les moyens de faire revivre ses anciens droits, il est probable que tôt ou tard, Londres toute entière s'élèvera sur les rives du Gange, et que ces belles contrées délivrées du joug abrutissant des sectateurs de Mahomet, verront sous l'influence de la politique anglaise, le paisible indou, goûter le calme et le repos, après environ deux siècles de carnage, de désastres, de fléaux de toute espèce, qu'ont versés sur cette terre jadis fortunée, l'esprit guerrier et l'intolérance fanatique de la religion du Coran.

De l'étendue et des revenus des possessions de la compagnie des Indes.

Il est difficile de présenter des résultats exacts sur ces deux objets, dans un pays où le systême d'envahissement est dominant, où les limites territoriales n'ont aucune base certaine, et où les dépenses accidentelles sont si nombreuses et si variées qu'elles échappent à l'œil de l'observateur, et jettent le calculateur le plus exact dans le vague des conjectures. Cependant, pour donner au lecteur l'idée la moins hasardée qu'il sera possible sur ces deux objets, il semble qu'on peut porter le territoire possédé actuellement par les anglais, à une étendue égale, à peu de chose près, à celle de la France dans ses nouvelles limites, puisqu'avant les partages de l'Empire du Mysore et les récentes acquisitions sur les marattes, ces possessions étaient déjà regardées comme égales à la surface de l'ancienne France. La population actuelle est portée, par M. Taylor, à 30 millions d'habitans. Ce calcul a paru exagéré; cependant on estime ordinairement que le Bengale, avant la famine, était peuplé de douze millions d'habitans, que le reste des possessions d'alors en con-

tenait autant, ce serait vingt-quatre millions; qu'on les réduise à vingt, tant à cause de la famine que des guerres subséquentes, il faudra encore ajouter à ce résultat la population supposée des Etats détachés du Mysore et des deux Empires des marattes, et cette population ne peut guère être évaluée à moins de cinq ou six millions d'hommes, d'où il semble que le calcul de M. Taylor n'est pas très-éloigné de la vérité.

Des données assez bien connues existent sur les anciens revenus de la compagnie; les augmentations qu'ils ont reçues sont ici un objet à estimer par approximation.

M. Rennell, à qui l'on reconnaît une grande connaissance de la situation de ses compatriotes dans l'Inde, portait, avant la révolution, les anciens revenus bruts de la compagnie à 5,280,000 liv. sterl., dont le produit net était réduit, toutes charges payées, à 1,755,000 liv. sterl. De cette somme il fallait encore déduire celle de 35,000 liv. sterl. pour les frais de l'administration de Bombay et de Bencolen, dont les revenus ne couvraient pas les dépenses. Aujourd'hui on peut regarder ce déficit comme au moins comblé, tant par le commerce ouvert pour Bombay dans les anciens Etats de

comme la seule nation dont la force pût arrêter les progrès des anglais et détruire leur puissance dans l'Inde, que se dirigèrent les tentatives de Tippoo : prières très-vives, offres brillantes, messages pressans, ambassade solennelle et inusitée, tout fut mis en œuvre tant près du gouvernement de l'Ile-de-France, que près de celui de la métropole, pour obtenir des secours proportionnés aux dangers dont la plus belle partie de l'Asie était menacée par les entreprises de l'ambition britannique [1].

Cependant les dispositions favorables du sultan envers notre nation, n'étaient point l'effet d'une inclination naturelle; un intérêt pressant et personnel les lui commandait, et une aversion légitime contre des conquérans insatiables et oppresseurs, faisait toute l'affec-

croyable; il employait à ce service cent quarante mille bœufs, douze cents mulets, et plus de deux cents éléphans. Mais tous ces avantages cédèrent aux manœuvres savantes d'une artillerie beaucoup moins considérable.

[1] *Voyez* à ce sujet le chapitre précédent. Le lecteur qui cherche à s'instruire des révolutions de l'Inde, doit consulter aussi l'excellente *Histoire des progrès et de la chute de l'Empire de Mysore*, par M. Michaud.

tion de Tippoo pour les français. L'orgueil asiatique et le fanatisme musulman lui avaient inspiré un cruel dédain pour tous les peuples de l'Europe, et il ne savait pas même dissimuler à l'égard de celui qu'il lui importait le plus de ménager et dont il implorait l'assistance. Quelques faits qui n'ont jamais été publiés et qu'appuient des pièces authentiques, prouvent cette bizarre et absurde inconséquence de Tippoo-Saïb.

En 1789, pendant que ce prince, tout à-la-fois cruel et faible, adressait au commandant français de Mahé les lettres les plus amicales, dans lesquelles il ne cessait de protester de son attachement inviolable pour la nation française, il donnait secrètement des ordres aux maplets de ne laisser entrer dans la place aucun objet de consommation, ce qui la réduisit à une disette affreuse.

Les maplets sont les marchands colporteurs de ce pays. Tippoo leur avait ordonné l'année précédente d'exterminer les naïrs, après les avoir circoncis; de sorte que ces hommes fanatiques et féroces étaient devenus tout-à-la-fois apôtres et soldats. Une commission aussi étrange servit de prétexte à ces furieux, pour les porter à entrer les armes à la main dans la

place de Mahé et y visiter toutes les maisons, afin d'y découvrir, disaient-ils, les naïrs qui pouvaient s'y être réfugiés; mais dans le vrai, pour y commettre des désordres. Ils enlevèrent de force le riz que l'on venait de débarquer entre les deux forts, et ils firent sortir de la ville tous les marchands de grains qui s'y étaient établis depuis peu de tems.

Quelques jours après cette expédition outrageante, Tippoo envoya un détachement dans les villages qui sont de l'autre côté de la rivière, mais dépendans de Mahé, en fit enlever les habitans et piller les maisons, toujours sous le prétexte qu'il pouvait s'y trouver des naïrs ennemis. La caisse des contributions fut pillée, et trente familles furent arrachées de leurs habitations. Lorsque, sur les réclamations du commandant de Mahé, le nabab consentit à rendre une partie des sujets du roi de France, il ne les renvoya qu'après les avoir fait circoncire. L'on conçoit qu'une pareille opération devenait très-dangereuse entre les mains de farouches soldats, et qu'elle dût faire périr la plupart de ceux qu'ils y soumettaient.

« Je ne puis m'empêcher à ce sujet, écrivait le commandant de Mahé en rendant

compte de ces vexations extraordinaires au gouverneur-général de nos établissemens dans l'Inde, je ne puis m'empêcher de faire une réflexion bien affligeante. On aura peine à croire à des disparates et à des contradictions aussi monstrueuses de la part d'un prince qui se dit l'ami de la nation française, dont la puissance précaire et illusoire ne tient à rien, et qui est intéressé sur-tout à se concilier les bontés du roi, sans lesquelles il n'existerait plus depuis la mort de son père, ou serait tout au moins errant et vagabond. Cependant ces contradictions existent, et cet aveuglement profond sur ses véritables intérêts n'est que trop réel. Une vanité excessive qui le porte à se croire le plus puissant des princes, et sur-tout le plus fin et le plus adroit, l'empêche de soupçonner qu'on découvrira sa fourberie. Quelques-uns de ses sujets prétendent qu'il a des accès terribles de folie; à en juger par ses actions, je suis assez porté à le croire. Mais si dans le nombre des français qui sont aux Indes, il y en a quelques-uns qui soient disposés à adopter cette opinion, je n'en trouverais certainement point en France. Comment nos ministres, auxquels on a fait un portrait si séduisant de Tippoo, que l'on a

représenté comme le dieu des batailles et comme le législateur de la presqu'île, pourront-ils croire qu'il est incapable de conserver les Etats de son père ? »

Le gouverneur-général adressa au nabab des plaintes au sujet des insultes et des atrocités commises par ses ordres à Mahé. Voici la lettre de M. de Conway :

Copie d'une lettre écrite par M. le comte de Conway, au nabab Tippoo sultan, datée de Pondichéry le 22 avril 1789.

Après les complimens ordinaires :

« J'APPRENDS par un exprès toutes les vexations que vous exercez contre les sujets de l'empereur de France à Mahé. Vos gens ont osé insulter et déchirer le pavillon du roi. Le colonel Canaple vous en a porté ses plaintes, et vous ne lui avez pas rendu justice ; c'est par vos ordres que les maplets et autres brigands souillent et pillent les maisons des particuliers de Mahé, sous prétexte d'y chercher des naïrs. Vous avez établi des douanes à Mahé ; vous empêchez qu'on n'y fasse entrer des vivres, parce que vous voulez

sans doute faire périr les français par la faim. A quoi servent vos lettres ? Vous adressez à M. de Canaple des ordres pour vos amaldars et autres officiers, et ces mêmes amaldars et autres officiers répondent à M. de Canaple, comme il vous le mande lui-même, que quand même il leur présenterait cinquante de vos ordres, ils n'y auraient pas égard, parce qu'ils avaient des ordres secrets de votre part de continuer leurs vexations et leurs brigandages. C'est aux français que vous devez votre trône ; ce sont eux qui vous ont remis en possession de votre pays ; c'est la protection de la France qui a empêché jusqu'ici vos ennemis de se réunir pour vous exterminer ; et cependant vous exercez toutes sortes de cruautés et d'horreurs contre ces mêmes français, dans le seul petit coin de la terre où il vous soit possible de leur faire du mal. Vous n'ignorez pas que Mahé coûte à l'empereur de France dix à douze fois plus qu'il ne rapporte ; il ne le conserve que pour être à portée de vous donner des secours dont vous pouvez avoir besoin. Quelle peut donc être votre raison pour détruire Mahé, cet établissement qui peut un jour vous être si utile ?

« Je vous ai déjà dit, et je vous répète pour la dernière fois, que l'empereur de France est le père de tous les sujets soumis à sa domination, et que c'est lui faire l'affront le plus sanglant que de persécuter le dernier individu qu'il a pris sous sa protection.

« Quel tems choisissez-vous pour commettre ces vexations, et pour fouler aux pieds l'amitié qui devrait régner entre votre Cerkar et la France? Le tems même où le puissant empereur de France, mon généreux maître, renvoie sur la plus belle des frégates commandée par un de ses plus braves chefs, vos ambassadeurs auxquels il a fait la plus splendide réception, qu'il a comblés des marques de sa bonté, et qui vous portent des présens dignes de sa magnificence; quel sera son étonnement lorsqu'il sera instruit de votre étrange conduite?

« Vous dites que vous avez trouvé des fusils français chez les naïrs : il est certain que je n'en ai fourni qu'à vous seul et au colonel Lalée : des négocians étrangers, qui ne sont pas sous mes ordres, en ont peut-être porté; mais c'est sans mon aveu.

« Vous demandez des canonniers : quel est le bon et brave français qui voulût vous

servir, après les atrocités que vous avez commises contre le pavillon de sa majesté ?

« Mon intention était de faire partir une corvette, pour envoyer au ministre de l'empereur de France les copies de vos lettres, de celles du colonel Canaple, et de celles que je vous écris; mais je me décide à attendre votre réponse à mes réclamations directes.

« Je demande réparation pour l'insulte que vos gens ont osé faire au pavillon français; je demande que vous fassiez cesser immédiatement vos vexations; que personne de vos gens n'ose molester les habitans de Mahé, ni fouiller les maisons particulières; que l'on n'empêche plus le transport des vivres dans Mahé; que l'on supprime les douanes qui y ont été injustement établies; je vous demande la restitution du pays de Coringot-Naïr, qui appartient légitimement à la France, comme vous en êtes convenu vous-même l'année dernière, lorsque vous m'avez promis de le rendre. J'attendrai cette réponse jusqu'au milieu du mois de juin prochain; si, dans ce tems, je ne reçois pas de vos nouvelles, je regarderai votre silence comme un refus, et j'expédierai un vaisseau pour informer l'em-

pereur de France, qui, d'après vos procédés, jugera si vous êtes son ami ou son ennemi. Vous n'ignorez pas qu'il est de mon devoir de lui rendre compte exactement de ce que vous faites pour ou contre lui. »

Signé, CONWAY.

Le retour des ambassadeurs de Tippoo-Saïb, engagea M. de Conway à lui adresser une autre lettre, fort curieuse par les particularités qu'elle renferme.

Copie d'une lettre écrite par M. le comte de Conway, au nabab Tippoo sultan, en date du 15 *mai* 1789.

Après les complimens ordinaires :

« Je m'empresse de vous annoncer que vos trois ambassadeurs, avec leur suite, sont arrivés ici le 12 de ce mois, sur la frégate de l'empereur de France la *Thétis*. Je leur ai fait une réception beaucoup plus magnifique que celle qui leur avait été faite en janvier 1787. J'ai fait prendre les armes à trois mille hommes de nos plus belles troupes, et ils ont été salués par tous les canons de la rade et de la ville. J'ai choisi pour eux le plus beau

château, et les plus beaux jardins qu'il y ait aux environs de cette place, et je les fais entretenir, eux et leur suite, aux dépens de l'empereur de France.

« Je leur ai annoncé que j'avais des ordres, de votre part, pour les faire passer le plutôt possible dans vos Etats, et qu'en conséquence j'avais écrit à Mehemmed-Aly, ainsi qu'au gouverneur anglais de Madras, pour requérir que ces ambassadeurs, avec leur suite, avec leurs effets, avec les présens qui vous sont destinés par l'empereur de France, mon maître, avec les ouvriers français que sa majesté, père, comme maître de tous ses sujets, a bien voulu leur permettre d'amener, comme une preuve particulière et sans exemple de son amitié pour votre Cerkar, pussent passer librement jusqu'à Atour, et qu'ils fussent respectés comme les envoyés d'un grand souverain.

« Le comte de Macnemara, officier de mer de la plus grande distinction, et commandant tous les vaisseaux de guerre dans les mers de l'Inde, a des lettres de créance comme ambassadeur; il était chargé de la part de l'empereur de France, mon maître, de vous complimenter, et de vous remettre une

lettre de sa part, ainsi que de magnifiques présens, dont la liste est incluse dans la même lettre : mais comme le comte de Macnemara n'a pas pu aller à la côte de Malabar, il a été obligé de débarquer ici les présens. J'ai proposé à vos ambassadeurs de s'en charger, et, s'ils continuent à s'y refuser, je les ferai cacheter en leur présence, et j'aurai soin de vous les envoyer à Mangalor, aussitôt que la saison permettra aux vaisseaux de naviguer sur les mers de la côte de Malabar.

« Ces ambassadeurs ont eu peine à quitter la France : il a fallu leur donner un ordre positif pour les y déterminer ; et, sans tous les obstacles continuels qu'ils ont cherché à mettre à leur départ, la saison de naviguer dans les mers de la côte de Malabar n'eût pas été manquée, et ils seraient arrivés auprès de vous depuis deux mois. Ils ne me paraissent pas plus disposés à quitter Pondichéry. Je les ai avertis que votre intention était qu'ils ne perdissent pas de tems à se rendre dans vos Etats, et que si par leurs délais quelques-uns des ouvriers s'échappaient sur les terres des anglais et du nabab Mehemmed-Aly, je les en rendrais responsables. Vous voyez que je me conforme exactement à tous vos desirs.

Je ne leur ai pas dissimulé, en présence de tous les officiers assemblés, le mécontentement général qu'avait excité la nouvelle trop certaine des vexations que vous faisiez éprouver aux sujets du roi, dans notre petit établissement de Mahé. Toute l'Inde en retentit; les anglais et Mehemmed-Aly s'en réjouissent. Vous comprenez qu'en fidèle serviteur de l'empereur de France, je lui dois la vérité: je ne peux donc pas cacher à mon sublime maître, ce qu'il apprendra par tous les vaisseaux qui partiront de l'Inde pour l'Europe. Cependant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'écrire, je prendrai patience jusque vers le milieu ou la fin du mois prochain, avant d'expédier une frégate.

« Vos yeux n'ont jamais vu, vos oreilles n'ont jamais entendu, et votre imagination aura peine à concevoir les merveilles que vos ambassadeurs vous raconteront, et le fidèle récit qu'ils vous feront de la grandeur, de la puissance, de la générosité et de la bonté du magnifique empereur de France, mon maître. Quelle sera sa surprise quand il sera instruit de l'étrange conduite de son ami et de son allié, le prince Tippoo sultan avec les sujets français de Mahé!

« Je vous répète que ce grand souverain, le meilleur de tous les princes, se regarde comme le père du dernier français. J'espère que vous ouvrirez les yeux, et que j'aurai la satisfaction de mander à mon maître que vous avez fait cesser les vexations et réparé les torts faits à Mahé.

« Il m'est enjoint de la part de l'empereur de France, mon maître, de vous recommander les ouvriers français qu'il a bien voulu permettre à vos ambassadeurs d'amener. Vous êtes le seul prince à qui il ait jamais donné une marque aussi signalée de son amitié.

« Je vous souhaite une continuation de santé, de prospérité et de gloire. »

Le nabab se contenta de faire à ces deux lettres du gouverneur général, la réponse qui suit :

Copie d'une lettre écrite par le nabab Tippoo sultan, à M. le comte de Conway, reçue le 15 juin 1789, en réponse à celle du 15 mai 1789.

« J'ai reçu avec plaisir les deux lettres que vous m'avez écrites, et j'en ai compris le contenu. Il portait, en substance, que trois

chefs de mon Cerkar étaient arrivés à Pondichéry avec un chef français, des lettres et des présens de la part du roi de France; que par l'effet de sa magnificence, vous les aviez reçus au milieu de trois mille hommes sous les armes et au bruit du canon de réjouissance, avec toutes les marques possibles d'égards et de considération; que vous les avez logés dans un jardin agréable, pourvu à leurs dépenses, et que vous avez écrit au gouverneur de Madras pour avoir un passeport pour qu'ils puissent se rendre près de moi, avec les présens dont ils sont chargés et les diverses personnes qu'ils ont amenées; ceci m'a fait beaucoup de plaisir. Lorsque j'ai reçu vos lettres, j'étais occupé d'affaires intéressantes : par égard pour l'amitié du roi de France, j'ai envoyé des officiers avec des forces convenables pour les terminer, et je me suis rendu dans ma capitale pour y recevoir et traiter dignement le chef français. Avec la grace de Dieu, il sera accueilli d'une manière dont il sera parlé dans l'Inde et dans le Décan, qui fera plaisir au roi de France et à tous les français, et qui donnera du dépit à nos ennemis. Pour le traiter et le recevoir à la frontière, j'ai envoyé un homme de distinc-

tion à Anentguiry, et j'ai donné des ordres pour que, de là jusqu'à Séringapatam, il trouve à chaque journée tout ce dont il aura besoin. Je vous prie donc de l'envoyer au plutôt avec des officiers de mon Cerkar (il désigne par-là ses waquils.)

« Vous m'avez écrit que les amaldars de mon Cerkar ont vexé les habitans de Mahé, qu'ils ont déchiré et arraché le pavillon français : ceci m'a fait beaucoup de peine; mais voici ce qui en est. Lorsque je fus à deux ou trois cosses de Mahé avec mon armée, le commandant de ce lieu me porta des plaintes contre les amaldars; désirant éclaircir tous ces objets de plainte, j'écrivis audit commandant de se rendre à mon camp; il donna des prétextes pour n'y pas venir : sur-le-champ la conduite des amaldars aurait été constatée et punie, s'il y avait eu lieu. Il s'excusa sur ce qu'il n'avait pas permission de vous de venir. S'il avait satifait à mon desir à cet égard, les affaires deMahé auraient été arrangées; malgré cela, je donnai les ordres les plus positifs pour qu'on ne gênât en rien les français. Je renouvelle encore en ce moment les mêmes ordres. S'il m'arrive de nouvelles plaintes de ce genre, je ferai punir très-sévèrement les amaldars de

cette partie. J'ai ordonné la punition de celui qui est accusé d'avoir déchiré la pavillon français. Il est aussi clair que le soleil, que j'ai toujours cherché à cultiver l'amitié du roi de France. De quelle conséquence peut être la conduite de quelques misérables qui ne savent pas distinguer le mal du bien! Jamais il n'en peut résulter altération de notre amitié. Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, qui me seront toujours agréables.

P. S. Le pavillon français est arboré à Mahé sur chacune des aldées que vous a concédées mon Cerkar. Vous avez attaché un morceau de toile blanche à un bâton; cela n'est pas bien : c'est pourquoi je vous écris d'envoyer ordre au chef de Mahé de ne pas mettre ainsi des bâtons, c'est perdre la considération du pavillon. Il me paraît que le commandant de cet endroit n'y convient pas. »

Il n'est pas inutile de remarquer que les artistes et ouvriers arrivés à Pondichéry à la suite des ambassadeurs de Tippoo, avaient été tellement effrayés par tout ce qu'ils avaient appris des cruautés, de la mauvaise foi et de l'avarice de ce prince, qu'ils ne voulurent plus se mettre en route pour se rendre près de lui, et qu'il fallut l'entremise de l'autorité

du gouverneur général pour les déterminer à remplir les engagemens qu'ils avaient contractés ; la plupart périrent de chagrin et de misère. De ce nombre fut mon jeune et aimable compatriote le docteur Willemet, que l'amour des sciences avait engagé à suivre, comme médecin, les ambassadeurs indiens.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, ainsi que des informations les plus certaines que l'on avait en Europe, et particulièrement en France, une fausse opinion du caractère de Tippoo-Saïb. Beaucoup moins éclairé que son père, il lui fut aussi fort inférieur en talens militaires et administratifs ; il passait pour être plus guerrier qu'Hyder-Aly ; cependant le moindre détachement d'européens suffisait pour l'intimider. La faiblesse de son caractère le portait à ne pas être avare de promesses et à n'en tenir aucune. Dans ses expéditions, on le vit toujours environné d'espions et de bourreaux ; chaque jour était marqué par de nouvelles atrocités ; tout homme dénoncé par ses espions, était menacé de la torture ou livré aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé la somme que l'avidité du sultan lui demandait, ou qu'il lui eût donné les effets précieux qui avaient excité son in-

satiable cupidité. Souvent il vendit des paravannas, (passeports ou lettres de marque) à des chefs de voleurs qui avaient toute liberté de piller, pourvu qu'ils versassent dans les coffres du prince les sommes convenues. Sa conduite n'était qu'un tissu de fourberies grossières. Tout à-la-fois orgueilleux et bas, faible et atroce, son avarice égalait sa mauvaise foi; on le croyait un conquérant, et il ne fut qu'un brigand farouche et avide de pillage.

CHAPITRE XIX.

Mémoire sur l'agriculture de la presqu'île de l'Inde, dans les dépendances de la province de Carnatte[1].

Des terrains.

[Tous les terrains susceptibles de culture sont désignés sous le nom de *Nanje-Nisam*, ou sous celui de *Poungé-Nisam*.

Nanjé-nisam sont les champs ou terres à nelly ou riz, et Poungé-nisam sont les terrains à diverses sortes de grains.

Des terrains à nelly, ou nanje-nisam.

Les champs à nelly (riz) sont des terrains situés dans les bas-fonds, qui sont, ou arrosés naturellement par les débordemens des rivières ou des étangs, ou qui peuvent l'être par le moyen de cestes ou paniers de rotin, ou enfin par le moyen des puits. Il faut dans

[1] Ce mémoire inédit est l'ouvrage de l'un des administrateurs les plus éclairés que la France ait eus dans l'Inde. (S.)

ce dernier cas que l'eau, dans les plus grandes sécheresses, ne soit qu'à quatorze ou quinze pieds de la surface du champ.

Outre que ces terrains doivent être disposés à recevoir l'eau, il faut encore qu'ils soient composés de matière assez compacte pour la conserver, parce que le nelly doit toujours être baigné par l'eau, et meurt dès que le terrain se dessèche. On commence par inonder le terrain de deux à trois pouces d'eau; on le laboure une première fois en cet état, on le laisse ensuite dessécher aux deux tiers; on le laboure de rechef, on l'ensemence, on passe ensuite la herse, et l'on observe de laisser au moins six à sept lignes d'eau pour faire germer le nelly. A mesure que le nelly croît, on a soin d'arroser le champ en observant de ne point noyer le germe, une fois qu'il s'est dégagé de la première eau; enfin lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur, on entretient trois pouces d'eau dans le champ, jusqu'à ce que l'épi soit plein; alors on retire l'eau pour le faire mûrir.

Les champs à nelly qui sont arrosés par les rivières et étangs au moyen des canaux, fournissent deux et quelquefois trois récoltes. Les droits du roi sur chacune de ces récoltes sont

beaucoup plus forts que ceux qui se perçoivent sur les autres terrains, et nonobstant cela plus profitables aux particuliers, qui ont moins de travail et de dépense à faire pour la culture.

Ceux qui sont arrosés par les cestes ou paniers, sont d'un très-bon rapport; mais la culture en étant moins facile et plus dispendieuse que pour les premiers, les cultivateurs payent un droit moins fort au domaine. Il arrive rarement qu'ils donnent plus de deux récoltes dans l'année.

Ceux enfin qui sont arrosés par le moyen des puits, sont de moindre rapport: rarement donnent-ils deux récoltes pleines. Les travaux qu'ils occasionnent font diminuer les droits du roi.

J'observerai ici que toute la partie du sud-ouest et du sud de Pondichéry, à près d'une demi-lieue des glacis, est composée de champs à petits grains, ou à nelly de la dernière sorte, qui peuvent facilement être convertis en champs de nelly, en plus grande partie de la première et seconde sorte. Trois motifs me font désirer que cette conversion ait lieu, en faisant même abstraction de toute idée d'augmenter les revenus du roi. C'est 1.° de former un marais de ce côté là, qui soit

susceptible d'inondation comme la partie de l'ouest de cette place, et par ce moyen, d'en empêcher les approches. 2.° Pour opérer cette conversion, il faudra enlever toute la surface de ces champs; les terres qui en proviendront, serviront à former les glacis de la place et à couvrir tous ses ouvrages. Les laboureurs s'y prêteront volontiers, moyennant qu'on leur concède ces champs à perpétuité, et aux mêmes charges qu'ils les tiennent actuellement. 3.° Enfin, ces champs, qui sont d'un très-modique rapport, produiront dès-lors des nellys en abondance, et contribueront encore par-là à couvrir cette place, en cas de guerre et de famine.

Des divers nellys.

Il y a plusieurs espèces de nelly, connus sous le nom de *chamba* et *nelly-car;* le nelly-chamba est le plus fin, le plus blanc et celui qui est de meilleure substance et de qualité plus délicate. Il y en a de plusieurs qualités connues sous diverses dénominations: telles que *mologue-chamba*[1], *cadacaretin*[2],

[1] A grain de poivre ou rond.

[2] Riz blanc, casque rouge.

cayvari[1], *chambalay*[2], *chiragon*[3], *mossono*[4], *puissana*[5], et *tirouvaragen*[6], qui sont autant de qualités qui le rendent plus ou moins précieux.

Le nelly-çar qui est une autre espèce de riz moins bon, et qui est la nourriture ordinaire du commun du peuple, se divise en *anémouly*[7], *manacatté*[8] et *carpou-macouten*[9].

Le chamba de toutes les qualités s'ensemence au mois d'août et au commencement de septembre, et la récolte s'en fait au mois de février et mars.

Le riz-car vient en quatre mois. On le sème ordinairement en avril, et on le recueille au mois de juillet.

Outre ces nellys, il y en a d'une autre espèce, qui reste huit mois sur terre avant

[1] Long et la coque rouge.

[2] Extrêmement petit.

[3] Gros et moitié rouge.

[4] Plus gros à casque rouge.

[5] Plus gros.

[6] Plus gros encore et la casque violette.

[7] Fin.

[8] Gros et rouge.

[9] Riz très-noir.

d'être recueilli; mais il vient dans l'intérieur des terres.

Des terrains à petits grains ou pounge-nisam.

Ces terrains sont élevés, et souvent sablonneux : ne recevant d'autre eau que celle de la pluie, ils ne sont propres qu'à recevoir les semences de cambou, varogou, tenay, cholom et quevrou, qui servent à la nourriture des gens du pays, et qui se recueillent en trois ou quatre mois. Il y en a d'autres espèces qui servent à faire de l'huile, tels que le gingely et le palma-christi; il y a aussi des grains pour les chevaux, connus sous les noms de *coulou*, *grains verds*, *cadété* et *tauvray*; mais lorsque les pluies manquent dans le tems des semailles de toutes ces espèces de grains, ou lorsqu'elles sont trop abondantes, les plantes se sèchent, se noyent ou se germent, ce qui fait qu'on compte fort peu sur ces récoltes : aussi ces sortes de terrains sont-ils d'un faible rapport pour le domaine du roi.

Droits seigneuriaux qui se perçoivent sur les terrains.

Du varam ou partage des grains.

Dans les pays conquis par les maures, les laboureurs partagent les nellys avec le seigneur; mais ce partage ne se fait pas également pour tous les champs. Les champs de nellys qui s'arrosent par les rivières et les étangs par le moyen des canaux, donnent moitié par moitié au seigneur. Ceux qui s'arrosent avec des cestes ou des paniers, donnent quarante-cinq pour cent; et enfin ceux qui s'arrosent par le moyen des puits, ne rendent que trente-trois un tiers. Les dépenses des aldées, ci-après expliquées, se prélèvent avant le partage; elles sont ordinairement fixées à cinq pour cent.

De l'ademanom.

Ce mot d'*ademanom* signifie *engagement à prix d'argent.* Les habitans de nos aldées ou villages ont contracté de cette manière avec les fermiers des terres, malgré l'intention du conseil, qui avait fait insérer dans les baux faits lors du rétablissement de Pondichéry, et

en 1768, que les fermiers seraient tenus d'offrir le varam à l'habitant, ou de contracter avec lui à prix d'argent, au choix dudit habitant. On prétend aujourd'hui que les habitans ont mieux aimé contracter l'ademanom; mais ce que je vois journellement, me porte plutôt à croire que les fermiers les y ont forcé, par la raison que l'ademanom n'a d'autre fixation que celle que ces fermiers veulent y mettre, à la différence que le varam est fixé comme ci-devant observé. Plusieurs croient aussi que l'ademanom est plus avantageux pour la perception des deniers royaux, et l'apparence semble autoriser ce fait; mais l'expérience le dément. Les fermiers sont presque tous en retard de deux, trois et même quatre termes de leurs baux; cela n'arriverait pas s'ils avaient reçu le partage des habitans; au moins ne serait-on pas exposé aux difficultés qu'ils font naître, sous prétexte que les laboureurs sont en retard de payer leurs redevances, objet d'autant plus difficile à approfondir, sur-tout dans le cas actuel, que ces mêmes habitans se plaignent eux-mêmes d'avoir payé plus qu'ils ne doivent. Il faudrait à chaque terme examiner, comme je le fais pour cette fois seulement,

tous les comptes des habitans envers les fermiers, et celui des fermiers envers les habitans, ce qui conduit à des embarras qui seraient souvent insurmontables.

Les terrains à petits grains sont sujets à une redevance annuelle en argent, qui n'est due qu'autant que les terrains sont cultivés; ce défaut de culture supposant un abandon, je pense qu'il conviendrait mieux de les donner en redevance fixe, une fois pour toutes : cela exciterait les cultivateurs à leur donner la meilleure valeur possible.

Maniam ou maniom.

Ce mot désigne une concession à titre gratuit. Il y en a de deux espèces : le maniam d'office et le maniam de présent ou de charité.

Le maniam d'office.

Ces sortes de maniams ou concessions gratuites, sont ordinairement données aux natars ou principaux habitans des lieux, aux visiadors ou gardiens des aldées, aux brahames ou prêtres d'almanach, aux tabellions des aldées, aux sarafs ou changeurs, aux charpentiers et forgerons, aux barbiers, aux totis ou écureurs de latrines, aux menattes ou blanchis-

seurs, au panissevan ou domestique public, au palicaran ou garde des moissons, et au couroumian ou botaniste.

Ces maniams leur sont donnés à titre de récompense des services qu'ils rendent aux aldées, chacun suivant leur état. Ils sont héréditaires par la raison que la profession que chacune de ces personnes exerce, l'est aux familles qui ne peuvent en changer, et qui n'en changent ordinairement que par des événemens imprévus; mais à tous égards, ils sont toujours assujétis aux lois de leurs castes ou conditions, et regardés en public comme s'ils faisaient les fonctions attachées et désignées par les statuts de leur caste. Ils ne communiquent jamais avec celles qui leur sont supérieures, quelques richesses qu'ils possèdent.

Les natars sont les principaux de l'aldée, reconnus en qualité de chefs. Ils représentent le corps des habitans et laboureurs; ils sont tenus de veiller à l'intérêt commun des aldées; ils sont chargés de régler et faire distribuer les eaux des sources et des étangs nécessaires pour arroser les champs. Outre les maniams qui leur sont accordés à titre gratuit, ils possèdent d'autres terres à titre de tchadourpagam, c'est-à-dire, que si ces

terres rendent vingt-quatre pagodes, plus ou moins au domaine, ils n'en paient que dix-huit.

L'office de visiador est de veiller à ce qu'il ne se fasse aucun vol dans les aldées durant la nuit, à peine de répondre de la valeur de la chose volée. Il est obligé d'entretenir, à ses frais, plusieurs personnes qu'on nomme *talears*, qui sont des espèces d'archers de guet. Le visiador, outre une quantité de terrain en maniam, perçoit un revenu en grain, que chaque laboureur lui donne dans le prélèvement des cinq pour cent ci-dessus mentionnés, et ce nouveau revenu se nomme *mercy*. Les talears sont tenus d'obéir aux natars, et de faire exécuter les ordres qu'ils leur donnent pour la culture.

L'office des tabellions est de tenir un registre pour les comptes des habitans envers les fermiers, et des fermiers envers les habitans; de recevoir les actes, billets et contrats des personnes attachées aux aldées où ils exercent leurs offices; et outre les maniams qui leur sont accordés, il ont aussi droit au mercy sur les récoltes.

Les brahames d'almanach sont obligés d'aller tous les matins chez les principaux des aldées annoncer le quantième du mois, et le jour

heureux ou malheureux. Outre les maniams attachés à leur office, ils participent aussi au mercy.

Les sarafs ou changeurs, sont les dépositaires des revenus des aldées ; ils répondent des monnaies. Ils ont, outre le maniam, un droit nommé *soudandron* ou *coustumade*, qui signifie droit de coutume, lequel se paie sur les grains de la récolte et sur les cinq pour cent de cette récolte, comme je l'ai ci-devant expliqué.

Les charpentiers et les forgerons sont obligés de faire tous les instrumens de charrue, sans autre rétribution que ce qu'ils tirent de leurs maniams. Ils ont aussi un droit de soudandron : les habitans leur fournissent le fer, le charbon et le bois.

L'office des totis ou écureurs de latrines, est de porter les ordres et les lettres, de veiller à la distribution de l'eau pour arroser les champs, d'enterrer les corps morts, tant des hommes que des animaux, de connaître les bornes de chaque champ et de chaque aldée ; et c'est à leur serment qu'on défère, au cas de contestation, à ce sujet. Ils ont des maniams pour ces offices.

Les barbiers et blanchisseurs sont obligés

d'exercer leurs offices gratuitement dans les aldées, au moyen du maniam qui leur est donné.

Le panissevan et le courimagan sont les serviteurs publics des aldées. Ils assistent aux cérémonies qui se pratiquent en ce pays, à l'occasion des morts; ils en répandent la nouvelle; ce sont eux qui vont annoncer les assemblées aux habitans, et leur porter les ordres des natars; ils ont pareillement un maniam pour cet office.

Maniam sous le nom de charité.

Ce sont des concessions anciennement données par les princes du pays, aux temples des gentils, aux brahames ou prêtres de ces temples, aux pandarons ou religieux gentils mendians, et aux chauderies ou bâtimens publics qui sont sur les chemins, et où les voyageurs se retirent pour y faire eux-mêmes leur manger et y coucher. Il y a de ces chauderies où sont des gens entretenus pour donner l'eau aux passans, et quelques-unes où on donne à boire et à manger *gratis*.

Il y a d'autres maniams donnés en récompense de quelques services rendus, soit aux princes, soit au public.

Ils sont connus sous les noms de *servamaniam*, de *strotriam* et de *delchadourpagam*.

Servanamiam donne une pleine et entière jouissance de la chose donnée; et delchadourpagam le quart.

Indépendamment de ce qu'il y a un droit annuel acquis à certaines personnes, qui est affecté sur les aldées ou villages, et qui se perçoit sous le nom de *vertanay* sur les moissons il se tire sur les cinq pour cent prélevés sur la totalité des récoltes, comme je l'ai dit, en cas de varam. Le sibandy, le gramachilavou et le sudilavar s'y trouvent pareillement compris dans le cas susdit de varam; mais dans le cas d'ademanom, tous ces droits se perçoivent en argent, sous le nom générique de *dépenses des aldées*.

Dépenses des aldées en cas d'ademanom.

Sypandy sont les appointemens des écrivains des aldées, outre les tabellions, des maniagars ou agens principaux, et des pions ou archers, chargés de la perception des deniers des revenus des aldées.

Gramachilavou sont les dépenses d'aumônes qui se font dans les aldées; de l'huile à brûler

qu'on consomme dans les catcherys [1]; des olles ou feuilles de palmier, sur lesquelles les naturels du pays écrivent avec un poinçon de fer; le batte ou vivres, qu'on donne en nature ou en argent aux pions du gouverneur et des chefs de la ville, aux natars et autres personnes, lorsqu'ils vont porter des ordres dans les aldées; les repas qu'on donne quelquefois aux personnes de considération, lorsqu'elles viennent dans les aldées. Ces dépenses se font à la discrétion des fermiers et à la charge des laboureurs.

Sadilavar sont les présens que les fermiers font au gouverneur et au second de la ville, le premier jour de l'an, et à l'occasion de quelque réjouissance publique. Ces présens ont une fixation connue et réglée : les fermiers ont soin de ne pas l'outre-passer lorsqu'ils donnent le varam, parce qu'alors il est à leur charge; mais dans le cas de l'ademanom dont nous parlons, ils ne connaissent plus de règle. Ces présens se font à leur discrétion, et à la charge des habitans, qui sont obligés d'en tenir compte indéfiniment sur celui que leur

[1] Bâtiment public où s'assemblent les maniagars et les habitans, pour régler les comptes et arranger les affaires qui surviennent dans les aldées.

en font souvent en l'air les fermiers. Je me réfère, à ce sujet, à ce que j'ai dit en parlant de ce droit dans mon mémoire qui traite des revenus de sa majesté.

Mesurage des terres.

Le cany contient cent cougys, de chacun trente-deux ou trente-six pieds, selon les endroits; ils ont assez ordinairement soixante-quatre pieds dans l'intérieur des terres.

Le cougy est de trente-six pieds dans les aldées dépendantes des limites de la ville. A Oulgare, ferme dépendante du domaine de Pondichéry, le cougy est de trente-deux pieds pour les champs à nelly, et de trente-six pieds pour les champs à petits grains. Cette variation n'a d'autre fondement que l'usage.

Les terres qui appartiennent en propre au domaine, se nomment *cambatam*; et celles qui sont concédées aux particuliers, sous la condition du varam ou de l'ademanom, au choix du seigneur, se nomment *cayepatou nillom*.]

LIVRE IV.

Observations sur la Chine, le royaume du Pégu, Madagascar, les îles de France et de Bourbon, le cap de Bonne-Espérance, Ceylan, les Maldives, Malacca, les Philippines et les Moluques.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA CHINE.

Le titre de ce chapitre annonce aux lecteurs une répétition fastidieuse de louanges, ou un ordre de vérités qui doit le remplir d'événemens. Un peuple que nous n'osons nommer qu'avec respect, dont on ne cite les lois qu'avec éloge, et les mœurs qu'avec admiration, mérite plus qu'aucun autre l'attention de l'observateur et l'examen du philosophe.

Placé à quatre mille lieues des plages européennes, les chinois n'ont été connus dans l'Occident que par les relations *édifiantes* des

missionnaires [1]; ces hommes que le desir de rendre éternellement heureuses des nations idolâtres, ou le besoin inquiet de se transporter dans des pays inconnus pour y annoncer des vérités effrayantes, ont fait renoncer à leur patrie et à ses douceurs, n'ont pas été entièrement désintéressés : pour compensation des fatigues, et pour dédommagement des persécutions auxquelles ils s'exposaient, ils ont envisagé la gloire d'envoyer à leurs compatriotes des relations étonnantes, et des peintures d'un peuple digne d'admiration. On sait d'ailleurs que cette classe d'européens borne ses connaissances aux vaines subtilités de la scolastique, et (ce qui nous importe davantage dans la question présente) à des élémens

[1] L'auteur désigne ici le recueil connu sous le titre de *Lettres édifiantes*; recueil d'un grand intérêt par les notions qu'il renferme sur presque tous les pays de la terre. Il y a, dans cet ouvrage volumineux, deux parties bien distinctes, et qui pourraient être séparées avec avantage; l'une, purement religieuse ou *édifiante*, rend compte des travaux évangéliques des missionnaires; l'autre donne des détails précieux au sujet des mœurs des différens peuples, et fait connaître la température, le sol, les productions, les arts et le commerce des contrées habitées par ces mêmes peuples. (S.)

de morale subordonnés aux lois de l'Evangile, et aux vérités révélées.

Ces reproches cependant ne peuvent regarder les jésuites ; en nous représentant les chinois sous le jour le plus favorable, en les peignant avec les couleurs les plus vives, ils avaient un autre intérêt ; dans ce corps à jamais célèbre, on avait su réunir les extrêmes : à une vie exemplaire, à une piété tendre et affectueuse, à l'étude des sciences, ils joignaient un relâchement de morale commode pour les conversions apparentes, une politique profonde qui rapportait tout à sa propre gloire, et une réunion de moyens capables de donner des fers à l'univers entier. Ne pouvant conquérir le globe par la voie des armes, les jésuites avaient résolu de l'asservir au nom de l'Eternel ; c'est pourquoi ils ne cessaient d'exalter l'avantage des théocraties, sous l'emblême desquelles ils voulaient déguiser leur despotisme sacré, image du gouvernement qu'ils brûlaient d'établir dans toutes les contrées.

Les chinois devant servir de base à leur systême, il fallait qu'ils représentassent le despote qui les gouvernait, comme un prince

jouissant d'une autorité sacrée et absolue sur des peuples innombrables, et cachant sa politique et ses décrets sous un voile impénétrable au vulgaire : ils devaient présenter en même tems les chinois comme un peuple doux, humain, heureux et satisfait sous la conduite d'un tel père, habile dans l'agriculture, le commerce et les arts, régi par des lois sages, et dans la position morale et civile que tous les hommes doivent ambitionner.

Leurs relations ont annoncé des travaux dont l'étendue étonne l'esprit humain; à peine avons-nous une seule histoire générale du pays que nous habitons, et l'on nous en offre une de l'Empire de la Chine, qu'un jésuite prétend avoir traduite de l'original sur les lieux mêmes. Cette précaution est admirable sans doute, et décèle une profondeur de vues étonnantes, puisque l'histoire exerce sur la crédulité un pouvoir avoué par la raison, et qu'elle en impose par la chaîne des dates et la vraisemblance des détails, puisque c'est enfin dans l'histoire seule que le sage peut étudier les hommes.

Toutes les circonstances favorisaient les jésuites; eux seuls avaient vaincu les obstacles

qui s'opposaient à toute communication avec les étrangers, et avaient pénétré jusqu'à Pékin.

Leurs relations paraissaient ensevelies dans l'oubli en même-tems que leur influence a été détruite, lorsqu'une classe d'hommes appelés en France les *Economistes*, occupés de calculs sur la subsistance des peuples, a fait revivre dans ses leçons agronomiques, les fables que les jésuites avaient débitées sur le commerce et le gouvernement des chinois. Le jour où l'empereur descend de son trône jusqu'à la charrue, a été célébré dans tous leurs écrits; ils ont préconisé cette vaine cérémonie, aussi frivole que le culte rendu par les grecs à Cérès, et qui n'empêche pas que des milliers de chinois ne meurent de faim [1],

[1] Cette cérémonie n'est point aussi frivole que M. Sonnerat l'a cru; elle fait partie d'une fête religieuse qui a lieu dans toute l'étendue de l'Empire. Les gouverneurs et les commandans particuliers conduisent la charrue dans leurs districts, le même jour que l'empereur descend de son trône pour la diriger; et tous se préparent par trois jours de jeûne et par un sacrifice solemnel, à célébrer une fête dont l'objet est d'attirer les bénédictions du ciel sur l'agriculture, qui, bien plus sûrement que le commerce, écarte la famine. La récolte du champ labouré est religieusement réservée pour les grands sacrifices. (*S.*)

ou n'exposent leurs enfans, par l'impuissance où ils sont de pourvoir à leur subsistance.

Les économistes se faisaient un titre de cette comédie politique, pour blâmer les souverains de l'Europe, qui partagent leur protection entre le commerce et l'agriculture. Ils demandent hardiment à quoi servent les colonies, le commerce maritime, les voyages lointains, et recueillent avidement les mensonges des voyageurs, quand ils favorisent tant soit peu leurs idées. Ils ne comprennent donc pas qu'un terrain, quelque étendu qu'il soit, peut porter plus d'hommes qu'il n'en peut nourrir; qu'il est plus aisé de faire naître un enfant, que d'assurer sa nourriture, et que la population sans le commerce, est une vraie surcharge à un Etat : le commerce seul peut réparer les inégalités de la population et des productions de la terre; et le peuple le plus commerçant et le plus maritime, est non-seulement le plus assuré de sa subsistance, mais il tient encore dans ses mains celle des autres nations [1].

[1] L'on ne voit pas trop ce que les économistes ont à faire dans une relation de la Chine; et quoi qu'en dise

Je ne serai point partial en parlant de la Chine; je retracerai simplement ce que j'ai vu, ce que m'ont raconté les chinois eux-mêmes, et ce qu'ils ont pu m'apprendre par leurs traditions.

Les entraves que les chinois mettent à toute liaison suivie entre eux et les étrangers, n'ont certainement d'autre cause que le sentiment de leur propre faiblesse; s'ils eussent laissé établir les européens parmi eux, ils n'auraient pas tardé à susciter par leur caractère méfiant et inquiet, des querelles qu'un petit nombre de ces étrangers robustes et fiers aurait facilement terminées et prévenues pour jamais. Le gouvernement chinois, comme celui de tous les peuples esclaves, est trop vicieux pour se rendre respectable par ses propres forces. Il ne paraît pas même s'en être jamais occupé; et s'il ne le fait pas, ne doit-on pas en conclure que c'est par faiblesse ou par impuissance? Quant à ses lumières et à ses vertus, on sait qu'elles sont ordinairement les connaissances et les mœurs d'un peuple emprisonné par une politique dont on lui fait un

M. Sonnerat, l'on aura peine à se persuader que les jésuites Amiot, Le Comte, Du Halde, Parennin, etc., ne soient que des imposteurs. (S.)

mystère, tremblant sous des lois qu'il ignore et qui ne sont connues que des seuls lettrés, et frémissant à l'aspect d'un pouvoir dont il est forcé d'adorer le principe.

Je n'examinerai point si la Chine fut peuplée par une colonie indienne ; mais je puis assurer hardiment qu'après les bouleversemens qu'essuya la terre, ce pays, coupé d'une infinité de rivières et de marécages, ne put sans doute devenir habitable que long-tems après l'Inde et la Perse. La situation de ces derniers pays favorisait l'écoulement des eaux, tandis que l'autre n'a pu commencer à se dessécher qu'après une suite très-longue d'années et de siècles.

Il paraît que les premiers chefs élus par les chinois, les gouvernèrent en pères de famille, et n'étaient ni empereurs ni despotes ; mais insensiblement ils s'accoutumèrent à regarder le dépôt de la puissance comme une propriété personnelle. Aux sages lois de la nature, ils en substituèrent d'arbitraires, et depuis plusieurs siècles on ne les approche qu'avec crainte. Pour en imposer, ils éblouirent le peuple par leur magnificence, et se firent adorer comme fils de Dieu ; c'est par cette raison que l'empereur est le grand pa-

triarche de la nation, et le seul juge des différends en matière de religion.

Il fallut des armées et des gardes pour conserver le pouvoir suprême, toujours menacé par des rebelles qu'on traitait de barbares et de sauvages, parce qu'ils voulaient un protecteur et non pas un roi. Les revenus n'étant pas assez considérables, on multiplia les impôts et les taxes; c'est ainsi que le peuple malheureux par la puissance d'un seul homme, perdit ses mœurs et son génie primitif pour tomber dans l'avilissement et l'oppression. Si nous remontons à l'origiue des autres nations, nous trouverons souvent la même série d'événemens: la tyrannie au berceau s'annonce sous les dehors de la bienveillance, on ne la reconnaît que quand on ne peut plus s'en garantir.

Avant que la rivière de Canton fût connue, et que les vaisseaux européens abordassent à la Chine, les caravanes allaient chercher les productions du sol et de l'industrie, pour les distribuer ensuite dans toute l'Europe; elles en retiraient des profits considérables, et l'on trafiqua de cette manière jusqu'à ce que les portugais, maîtres de l'Inde, virent la nécessité de fonder le commerce maritime de la

Chine : c'est en 1518 que leurs premiers bâtimens mouillèrent à Canton ; à cette époque, cette province était infestée par des brigands qui, placés à l'entrée de la rivière sur des îles appelées aujourd'hui *îles des Larrons* [1], sortaient de leur retraite pour enlever les vaisseaux chinois.

[Les petits bâtimens à voiles dont ces pirates se servent, sont remarquables par leur étonnante légèreté et la prodigieuse vîtesse de leur marche, que ne peut égaler celle d'aucun autre bâtiment; l'on assure que cette vîtesse est souvent de vingt milles à l'heure. Le commodore Anson a donné (liv. III chap. V) une description très-détaillée de l'ingénieuse construction des *pros*, c'est le nom de ces bâteaux de mer ; les navigateurs européens les appel-

[1] Ces îles sont aussi connues sous le nom d'*îles Mariannes*, que les espagnols leur donnèrent vers le milieu du dix-septième siècle, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne. L'archipel formé par les Mariannes comprend neuf îles principales, dont la principale et la plus méridionale porte le nom de *Guahan* ou *Guam*. Celle de Tinian, riche des dons de la nature, est encore célèbre par les ressources précieuses qu'elle offre aux navigateurs. (S.)

lent aussi *pros-volans*, à cause de leur légèreté et de la rapidité de leur marche.]

Les chinois faibles et lâches n'osaient plus quitter leurs ports, ni combattre une poignée d'hommes qu'une vie dure rendait entreprenans ; ils se contentaient de les appeler sauvages, et il fallut qu'une nation européenne leur apprît que ces sauvages n'étaient point invincibles.

Intéressés à les détruire, les portugais voulurent s'en faire un mérite auprès des chinois. Ils offrirent leurs services, qu'on s'empressa d'accepter. Les chinois armèrent conjointement avec eux, se réservant seulement de n'être que simples spectateurs. Les portugais gagnèrent bataille sur bataille, et purgèrent enfin le pays de ces brigands si redoutés. Pour prix de leurs victoires, ils obtinrent une petite île sèche et aride, à l'entrée de la rivière de Canton, où ils bâtirent Macao : ils eurent aussi de très-beaux priviléges dont ils ont été privés dans la suite. On leur a laissé Macao ; mais les chinois ont élevé un fort qui commande la ville et la citadelle portugaises, et à la moindre plainte on leur intercepte les vivres.

Les hollandais, après s'être emparé de tout

le commerce de l'Inde, voulurent en établir un solide à la Chine; ils demandèrent un terrain, qui leur fut accordé pour y bâtir une loge; mais ils y construisirent un fort qui serait bientôt devenu redoutable, s'il eût été plus facile d'y faire entrer des canons. La présence des mandarins aux déchargemens, ne rendait pas l'exécution aisée; cependant ils se décidèrent à en débarquer dans de grandes futailles. L'une de ces pièces creva sous le palan et découvrit leur ruse; la même nuit leurs vaisseaux furent brûlés, la loge dont on voit encore les ruines, fut démolie, et le commerce interdit à la nation hollandaise : ce n'est qu'à force de présens et de prières qu'elle est parvenue à le rétablir plusieurs années après cette époque.

Lorsqu'à l'exemple des portugais, les autres nations européennes tentèrent de faire le commerce de la Chine, les chinois convaincus de leur faiblesse, virent la nécessité d'établir un ordre qui contînt des étrangers avides de leurs productions; sans cet arrangement, une seule poignée d'hommes pouvait détruire leurs bâtimens, brûler leurs villes, et les réduire à la misère, en leur fermant le débouché des objets qu'ils portent à Canton à grands frais.

Les vaisseaux qui vont à la Chine sont obligés de mouiller à Macao, et d'attendre le pilote qui doit les remonter. Il apporte avec lui leur chappe [1], ensuite il adore et consulte son Poussa [2], puis il fait lever l'ancre, et l'on entre dans la rivière. Après avoir fait quinze lieues, on prend celle du Tygre, nom qui lui fut donné, parce qu'on crut apercevoir certaine ressemblance entre la gueule de cet animal, et la forme d'une île située à son embouchure. Un fort élevé des deux côtés en défend l'entrée. Là un douanier se présente, suivi de deux ou trois soldats qui restent à bord à la charge du bâtiment, jusqu'à ce qu'il mouille à Wampou. Les deux rives que l'on côtoie, fertilisées par mille ruisseaux, sont ensemencées de riz. Quelques habitations éparses, que les montagnes brûlées font ressortir à la vue, offrent un coup-d'œil pittoresque; mais on est affligé de voir le terrain le plus propre à la culture couvert de tombeaux, dont chacun remplit un espace

[1] Passeport où il est dit qu'il est permis à ces barbares de se soumettre aux lois de l'Empire, et d'y faire le commerce.

[2] C'est leur dieu sous le nom de *Niniso*, qu'ils représentent toujours avec un gros ventre.

immense : à sept lieues de la bouche du Tygre, on aperçoit la Tour du Lion. Les grands vaisseaux sont obligés de s'arrêter devant pour attendre la haute mer, parce qu'on y trouve une barre sur laquelle il n'y a que dix-sept pieds d'eau. Les chinois y ont une batterie de quelques pièces de canon en très-mauvais état.

Dès qu'on aborde à Wampou, deux douanes ou patachcs viennent s'amarrer le long du vaisseau, chacune de son côté, de manière que rien ne peut entrer ni sortir sans avoir été fouillé par elles. Quand on veut se rendre à Canton, on est obligé de prendre un passe-port du douanier, visé de quatre autres douanes, où on est également fouillé avec autant d'exactitude qu'à la première. Ce n'est que dans les canots des capitaines qu'il est possible de frauder : comme ils ont le droit de porter pavillon, ils passent sans s'arrêter aux autres douanes, après avoir été fouillés à Canton, et s'être munis d'un passe-port; alors ils font venir le chef de la douane à la loge, et traitent avec lui de ce qu'ils veulent frauder : on embarque publiquement le tout, et bientôt à la faveur du pavillon et de la nuit, on arrive à bord sans éprouver la moindre contradiction.

Aucune marchandise ne peut être embarquée ni déchargée, que le vaisseau n'ait été mesuré ; cette opération se fait avec un grand appareil. C'est l'opeou [1] qui vient le mesurer lui-même ; la veille il se fait annoncer par le fiador [2] et le comprador [3]. Le moment de son départ de Canton est proclamé le lendemain par les tamtams, qui se font entendre dans toutes les douanes ; il s'embarque en grande cérémonie dans une galère pavoisée, emmenant ordinairement avec lui trois ou quatre hanistes [4] : plusieurs autres galères

[1] La charge d'opeou répond à celle d'intendant de province.

[2] Le fiador est chargé de fournir les cargaisons ; il répond de la nation avec laquelle il doit traiter ; et si quelque européen vient à manquer, c'est à lui que la justice a recours.

[3] Le *comprador* est celui qui fournit généralement tout ce dont on a besoin, excepté les objets de cargaison ; il y en a un pour chaque nation : il approvisionne la loge, et tient sous lui plusieurs commis chargés de la fourniture des vaisseaux.

[4] Les hanistes sont de riches négocians associés au nombre de sept ; ils ont le privilége exclusif du commerce de Canton, et vendent aux autres la permission de faire le commerce soit en gros, soit en détail ; ils ont distribué Canton en autant de quartiers qu'ils sont

chargées de sa musique, et de tout ce qui compose sa maison, l'accompagnent. Aussitôt qu'on aperçoit la sienne, on envoie un officier dans un canot pour le complimenter, et le vaisseau le salue d'onze coups de canon. Lorsqu'ils montent à bord, ses bourreaux se rangent en haie sur deux lignes, en criant *hû;* cette espèce de hurlement qui l'annonce, veut dire de se ranger : on mesure le vaisseau dessous le pont, du mât d'artimon au mât de misaine, et l'on prend sa largeur au maître bau [1]; c'est d'après cette mesure qu'on fixe les droits à payer, qui sont pour l'ordinaire de quatre mille à quatre mille cinq cents piastres, si le vaisseau se trouve grand; pour payer quelque chose de moins, on jette le mât d'artimon en avant, et le mât de misaine en arrière.

Quand on a fini le mesurage, on fait passer l'opeou dans la chambre du conseil, où il trouve une collation splendide, qui devient la proie de ses domestiques et de ses bourreaux, après qu'il s'est levé; on profite de ce moment

d'associés, et chacun est chargé de faire payer la rétribution des négocians de son quartier.

[1] C'est-à-dire à l'endroit le plus large du bâtiment. (S.)

pour lui montrer les bijoux et les curiosités qu'on veut vendre. Les hanistes sont obligés d'acheter tout ce qui paraît lui faire plaisir, à quelque prix que ce soit, et de lui en faire présent; de pareilles journées leur coûtent quelquefois cinquante mille piastres. En partant il donne au capitaine une paire de bœufs, deux sacs de farine, et quatre grandes bouteilles de grès pleines de *samsou*[1]; et quand il s'éloigne, on le salue encore d'onze coups de canon.

Le chargement des vaisseaux se fait dans de grands bateaux, qu'on appelle *bateaux de charge;* ils peuvent porter de dix à quinze tonneaux. Le fiador inscrit tous les objets sur une liste qu'il fait passer à l'opeou; ce dernier la vise, et la remet au douanier qu'il nomme pour aller chapper les marchandises qui doivent être embarquées. Ce douanier se rend le lendemain à la loge avec une troupe d'écrivains; et comme le marchand paie ordinairement les droits de tout ce qu'il vend, il marque

[1] Liqueur très-mauvaise tirée du riz, que les chinois appellent *vin mandarin*. [C'est une espèce de bière dont l'odeur est forte et très-désagréable; elle répugne d'abord aux matelots européens, puis ils finissent par s'y accoutumer. Son usage remonte au règne d'Yu.] (S.)

sur chaque caisse ou ballot ce qu'il contient avec sa signature : quand le marchand est connu, on examine seulement si les caisses n'ont pas été ouvertes pour changer les effets qu'il a déclarés, et on met sur chacune une empreinte qu'on appelle *chappe*[1]. Après cette opération, elles sont embarquées; quand le douanier le juge à-propos, il fait ouvrir plusieurs caisses, pour voir si elles contiennent réellement les choses qu'on a désignées ; il arrive souvent qu'il n'en ouvre pas une seule. On remet la facture de la cargaison au patron du bateau, qui doit la faire viser aux quatre douanes devant lesquelles on passe pour aller à Wampou, mais il est hors d'exemple qu'elles ouvrent les caisses, quoiqu'elles en aient le droit. Elles se bornent à vérifier si le nombre en est le même, et si la chappe est exactement sur chacune; quand le bateau arrive le long du vaisseau, plusieurs douaniers assistent toujours au déchargement.

[1] Le mot chinois est *tchop*. Il signifie proprement un sceau; mais il sert aussi à désigner tous les ordres écrits des mandarins, parce qu'ils y mettent leur cachet. Les marchandises de première qualité s'appellent à Canton, *premier tchop*, celles de seconde qualité, *second tchop*, etc. (S.)

Canton est situé sur la rivière du Tygre [1], à trente lieues des bords de la mer, et à trois lieues de Wampou. Les canaux dispersés de toute part forment jusqu'à la mer des milliers d'îles et d'îlots; la marée remonte jusqu'à Canton, et l'on est obligé pour faire de l'eau d'envoyer des chaloupes à basse marée, à deux lieues au-dessus de cette ville. Sa situation et la beauté de son port, regardé comme un des meilleurs de la Chine, l'ont rendu l'entrepôt de tous les bâtimens chinois qui vont à Hainam, au Japon, à Formose, à la Cochinchine, à Manille, à Malacca et à Batavia. Les européens y attirent des négocians de toutes les provinces de ce vaste Empire, parce qu'ils sont les seuls qui y portent de l'argent; les autres nations n'y commercent que par échange : aussi dès qu'ils en sont partis, ces mêmes négocians se retirent; ceux qui ne retournent pas dans leur province, s'établissent dans la ville Tartare, qui n'est séparée que par un mauvais mur de celle de Canton.

La province est gouvernée par un vice-roi

[1] Cette rivière est connue aussi sous le nom de *fleuve Jaune*.

qu'on appelle *Somptok*[1]; il ne peut rien entreprendre sans l'aveu de son conseil, composé de deux mandarins nommés par l'empereur. Mais après avoir pris leur consentement, il est absolu dans l'exécution de son pouvoir.

Canton est fort vaste, mais très-mal bâti; les rues en sont étroites et mal-propres; elles ne sont pas alignées comme on l'a prétendu. Cette régularité choquerait le génie et la superstition chinoise. Les seules qu'on y trouve dans ce genre, sont la rue Marchande, appelée par les européens *rue de la Porcelaine*, et celle des Bonetiers. Aussi les chinois y vendent pendant la journée, mais ils se gardent bien d'y loger en famille, parce que n'étant point bâties selon leur idée, ils regarderaient le choix d'un pareil domicile comme une cause de malheur.

Les autres rues forment une espèce de mosaïque plus ou moins considérable, parce qu'un chinois, pour avoir plus de bonheur que son voisin, avance sa maison sur la rue au moins d'un pied, et souvent de deux ou de trois, ce qui forme une irrégularité choquante. Au lieu de ces colonnes dorées dont le père Le

[1] La vraie dénomination de ce gouverneur est *Tsoung-tou*. (S.)

Comte nous donne la description, on ne trouve que deux mauvais pilastres bruts, peints en brun, et destinés à soutenir une petite charpente qui donne de l'ombrage dans la boutique : le dessus de la porte offre un grand écriteau noir, sur lequel on trace en jaune ou en lettres d'or le nom et le commerce du propriétaire. La ville est distribuée en plusieurs quartiers séparés par de mauvaises barrières qu'on ferme tous les soirs à neuf ou dix heures, alors toute communication est interdite ; il faut être bien connu pour se faire ouvrir. Si dans le jour quelque européen veut sortir de la ville, à la dernière barrière on lui donne un soldat pour l'accompagner et l'épier ; il le garantit des huées de la populace, sur-tout des enfans, moyennant quelque chose qu'on lui donne en rentrant.

Les maisons sont composées de cinq ou six angars placés les uns à la suite des autres, et séparés par de grandes cours dans lesquelles on entre le plus souvent par une porte ronde ; elles n'ont jamais qu'un étage : les femmes occupent un logement particulier, et chaque maison remplit un espace considérable ; de manière qu'une ville de la Chine aussi vaste que Paris, ne contient guères au-delà de cent

mille ames. J'ai vérifié moi-même avec plusieurs chinois la population de Canton, de la ville de Tartare, et de celle de Bateaux, que le père Le Comte a portée à quinze cent mille habitans, et le père Du Halde à un million; mais quoiqu'en tems de foire, je n'en ai pu trouver que soixante et quinze mille, cela n'empêche pas qu'après Surate, Canton ne soit une des villes les plus considérables et les plus commerçantes de l'Asie. Les gens du pays m'ont assuré que toutes les autres villes de la Chine étaient bâties sur ce modèle; et dans ce cas, pour contenir autant d'habitans que Paris, il faudrait qu'elles eussent au moins cinquante lieues de tour, ce qui ne s'accorde guères avec le rapport des missionnaires, quand ils nous assurent que Pékin, qui n'a que six lieues de tour, renferme plusieurs millions d'habitans.

Les meilleurs terrains sont employés à des sépultures, et l'on n'ignore pas aujourd'hui que l'intérieur de la Chine n'était ni peuplé ni cultivé, que les chinois s'étaient jetés sur les bords des rivières et dans les lieux les plus favorables au commerce, et que le reste du pays, couvert de forêts immenses, n'était habité que par des bêtes féroces, ou par

quelques hommes indépendans, qui se sont creusés des antres sous terre, où ils ne vivent que de racines. Quelques-uns se rassemblent pour piller les bords des villages, ce qui prouve que la population de la Chine n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'on a voulu nous le faire accroire.

Les loges européennes qu'on appelle *hams*, sont construites sur un quai magnifique, dont les européens firent les frais; elles sont très-belles : on regarde comme les plus beaux édifices celles des français et des anglais. En payant une somme considérable, il leur fut permis de bâtir la façade à leur manière, pourvu que l'intérieur fût à la chinoise, comme il l'est effectivement; chaque nation a son pavillon devant sa loge, non pas comme une marque de considération, mais comme une enseigne qui la distingue des autres.

C'est une erreur de croire que les vaisseaux européens allassent autrefois sous les murs de Canton, et que ce soit nos mœurs, et notre manière libre envers les femmes, qui nous aient fait reléguer à Wampou : la construction de nos bâtimens s'est toujours opposée à ce qu'ils remontassent plus haut; les *sommes* chinoises mêmes, quand elles

sont un peu trop grandes, quoique plates par-dessous, ne peuvent y remonter. C'est un bonheur pour les chinois que nos vaisseaux mouillent si loin de cette ville, parce que les dépenses d'un voyage retiennent bien des personnes à Wampou, qui tous les jours descendraient à Canton. La grande quantité d'européens les effraierait; à la moindre dispute, les jeunes marins qui comptent pour rien l'intérêt de leurs armateurs, se prévaudraient du nombre pour soutenir l'honneur de la nation, et depuis long-tems le commerce de la Chine n'existerait plus. Si on l'abandonnait, que de misère dans les provinces méridionales! que deviendraient ces manufactures de Pékin, de nankin et de gaze? que deviendraient ces champs immenses de thé? il est bien différent de travailler pour sa province, ou pour des étrangers qui viennent enlever le superflu de la consommation. Si la Guienne ne cultivait des vignes que pour elle, et même pour la France, la moitié resterait inculte.

On a long-tems disputé pour savoir si le commerce de la Chine était avantageux aux cinq nations européennes qui y portent leur argent; il est sûr que tout commerce où on échange de l'or et de l'argent contre des

marchandises, est onéreux pour un Etat; si elles n'y allaient pas, les dames n'en porteraient pas moins des gazes et des blondes; nos manufactures de porcelaine et de belles potéries auraient plus d'activité; nos plantes aromatiques suppléeraient au thé; nous avons vu les chinois eux-mêmes lui préférer notre sauge.

Le commerce des européens en Chine peut monter pendant la paix, de vingt-quatre à vingt-six millions. Les français y envoient deux vaisseaux et y portent deux à trois millions; la compagnie anglaise y envoie quatre, six, et quelquefois huit vaisseaux, sans compter quinze à vingt vaisseaux de côte. La compagnie y porte quatre millions en argent, et trois millions en drap; les négocians anglais du Bengale, Madras, Surate, Bombaye et Cambaye, y portent deux millions en argent, et deux millions en coton, calin, opium et rotin; les hollandais y ont toutes les années quatre vaisseaux, ils y portent quatre millions en argent, et deux millions en productions de leurs colonies; les suédois, ainsi que les danois, n'y envoient que deux vaisseaux, et y portent chacun deux millions; le roi de Prusse y envoyait

autrefois un vaisseau, mais depuis long-tems on n'y voit plus son pavillon les; espagnols de Manille, et quelques portugais de Goa vont aussi en Chine, mais ils n'y achètent que le rebut des autres nations : leur commerce est peu de chose, et ne monte pas à plus d'un million.

Les nations européennes retirent de la Chine des thés connus sous les noms de thé *bouy*, thé *vert* et *saothon*; ils sont tous de la même espèce, et ne diffèrent que dans la préparation : j'en ai cependant trouvé six espèces, mais il n'y en a qu'une que l'on cultive généralement dans tout l'Empire. Elle est supérieure aux autres, et a beaucoup de parfum, quand on a eu le soin de cueillir les sommités de l'arbrisseau avant qu'il ait donné des fleurs. On n'est point encore d'accord sur ses propriétés; en général les thés des provinces méridionales sont préférables; la manière de les connaître demande une grande habitude; les cargaisons sont presque toutes en thé bouy.

On rapporte aussi de la Chine de la grosse porcelaine, des soies écrues, de la rhubarbe, du camphre, du borax, du rotin que les vaisseaux marchands apportent de Malacca, de

la gomme lacque, des nankins, des pékins, et quelques autres étoffes de soie; on rapportait autrefois de l'or, sur lequel on gagnait vingt-cinq pour cent; aujourd'hui on gagne dix-huit et vingt sur celui que l'on y porte de l'Inde. Les différentes révolutions, les guerres de leurs voisins, leur ont fait préférer ce métal précieux, qui facilite l'exportation de leur fortune en tous lieux.

Si les chinois sont vexés par leurs supérieurs, les européens ne le sont pas moins; ils n'ont jamais pu trouver le moyen de se faire rendre justice : l'entrée de la ville tartare où l'opeou de même que le vice-roi font leur résidence, leur étant interdite, ils ne peuvent se plaindre que par l'entremise du hannor, et celui-ci ne rend leurs plaintes qu'autant qu'il y est intéressé. Les anglais, maîtres despotiques de l'Inde, voulant jouer le même rôle à la Chine, font beaucoup de bruit toutes les années; mais ils finissent toujours par payer des sommes considérables pour la plus petite sottise : si les plaintes les mieux fondées ne parviennent point au chef de Canton, comment pourraient-elles arriver jusqu'au trône? depuis que les européens font le commerce de la Chine, on n'en a

qu'un seul exemple. Les anglais vexés depuis long-tems à un plus haut degré que les autres nations, soit à cause de leur libéralité, soit dans la crainte qu'ils ne prissent trop d'empire, expédièrent en secret un bâtiment avec le conseiller Ouilt, qui habitait la Chine depuis son enfance, et parlait le chinois comme un naturel du pays. Ils le chargèrent de demander justice à l'empereur, et de lui présenter une requête au nom du conseil; tout se fit si secrètement, qu'on n'en fut instruit que lorsqu'ils approchèrent de Pékin : leurs plaintes parviennent jusqu'au trône, on nomme quatre commissaires qui viennent en pompe examiner si elles sont fondées; mais bientôt gagnés par des sommes considérables, ils s'accordent tous à dire qu'elles sont injustes; on arrête le vaisseau, l'équipage disparaît, et l'on interroge Ouilt pour connaître l'auteur de la requête. Son maître de langue a la tête tranchée, ainsi que celui qui l'avait transcrite; on le condamne à subir le même sort; mais le regardant comme un sauvage à qui les lois n'étaient point connues, on commua sa peine en cinquante coups de bâton, et trois ans de prison à Macao, d'où il ne devait sortir que pour être chassé igno-

minieusement de l'Empire. Cependant les anglais ont toujours continué le commerce de la Chine.

Cet ordre ou plutôt cette discipline sévère fit admirer les chinois, et on regarda comme sage politique la rigueur dont ils usèrent envers les européens : mais quel est donc cette administration si sage et si vantée ? Un étranger est soumis aux lois du pays ; mais par une singularité bizarre, il ne lui est pas permis de les réclamer ; le chinois lui-même n'en a pas la liberté : s'il a des débiteurs, il ne peut que leur envoyer les lépreux, sans qu'ils puissent les chasser de leurs maisons. S'il veut plaider, il se ruine pour enrichir les dépositaires de la justice : le mandarin se nourrit des dépouilles de ceux qui lui sont subordonnés ; ces suppôts de la justice vivent aux dépens du peuple, et le peuple est misérable.

Un mandarin passant dans une ville, fait arrêter qui lui plaît, pour le faire mourir sous les coups, sans que personne puisse embrasser sa défense : cent bourreaux sont ses terribles avant-coureurs, et l'annoncent par une espèce de hurlement. Si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous.

Cependant le mandarin n'est pas lui-même à l'abri du bâton; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère faute. Cette gradation étend les chaînes de l'esclavage jusqu'aux princes du sang. Pour montrer leur soumission, les plus grands mandarins portent toujours avec eux l'instrument de leur supplice; ce sont des chaînes et un coutelas renfermés dans un coffre, couvert de toile peinte et porté par deux hommes qui les précèdent : si l'empereur les mande, ils sont obligés de se couvrir de ces chaînes, et de paraître en cet état pour lui prouver leur obéissance. Si le tribunal des censeurs, appelé par les Jésuites *le Conseil des Sages*, et qui, à ce que l'on prétend, était établi dans les premiers tems pour diriger l'empereur, l'instruire et lui apprendre à gouverner, osait faire des remontrances comme on nous l'assure, chacun de ces censeurs périrait dans les supplices.

L'empereur Ti-sang en poignarda onze de sa propre main, et les fit scier en deux, pour avoir osé lui dévoiler la haine du peuple qu'il avait méritée par ses cruautés.

Quoiqu'on ait dit que les places des mandarins ne s'accordaient qu'au mérite, il est

pourtant vrai qu'elles s'achètent : les charges vénales exigent bien quelques épreuves; mais moyennant des présens, les juges ferment les yeux sur l'examen. Un marchand riche peut acheter une place de mandarin pour son fils ou pour lui; dès ce moment il est distingué par un bouton d'or qu'il porte à son bonnet, et se trouve exempt du chabouk, qu'un mandarin qui passe peut faire donner à tous ceux qu'il lui plaît. Les places de mandarin de guerre sont plus communes; on ne peut y être reçu qu'après avoir subi des épreuves, qui consistent à couper une branche avec un sabre d'un poids énorme, à lever, à bras tendus, des choses très-pésantes, à courir dans la vase avec des souliers dont les semelles sont de cuivre, et pèsent au moins trente livres. Quand le gouvernement connaît un marchand riche, il le fait mandarin de sel, pour le dépouiller honnêtement de sa fortune. Cette charge, très-lucrative dans d'autres pays, donne quelque considération à la Chine, mais finit toujours par ruiner ceux qui la possèdent. Un chinois fort avare ayant été nommé mandarin de sel en 1772, aima mieux mourir que de la gérer; il se renferma dans une urne, et y périt le quatrième jour.

Les ordonnances rendues par le gouvernement sont toujours affichées, mais elles n'ont de vigueur qu'autant qu'elles résistent aux injures de l'air : quand l'affiche n'existe plus, on cesse de les respecter, et l'inobservation n'en est point punie. S'il se commet un crime, ou quelque chose contre le bon ordre, il ne parvient point à la connaissance du gouvernement ; le premier mandarin instruit de l'affaire se transporte sur les lieux, et fait punir les coupables ; mais avec de l'argent on évite la bastonnade.

Qu'on cesse donc de vanter ces mœurs si douces, ce gouvernement si sage, où l'on achète le droit de commettre des crimes, où le peuple gémit sous le joug de l'oppression et de la misère ! est-ce là de quoi justifier les éloges pompeux de nos faiseurs de relations ? Il est vrai qu'en déguisant des faits réels, ils ont attribué gratuitement aux chinois des coutumes horribles : on a prétendu qu'un chinois pouvait tuer sa femme ou ses filles, sans craindre d'être poursuivi par les lois ; mais si quelques malheureux ont pu commettre de tels crimes, on ne doit point en inculper la nation. On pourrait imprimer la même tache à tous les peuples,

si l'on se bornait à rassembler des crimes isolés.

Il ne faut pas non plus les accuser de parricides, si dans l'extrême indigence ils exposent leurs enfans, ou les vendent pour leur assurer une subsistance qu'ils sont hors d'état de leur donner. Les indiens regardent comme une punition de Dieu de n'avoir point d'enfans; la religion leur prescrit d'en avoir beaucoup, et de les aimer s'ils veulent être heureux : cependant dans les tems de famine on voit les pères et les mères les plus tendres, nous livrer leurs enfans pour quelques mesures de riz. Si quelque chinois venait parcourir nos hôpitaux remplis de malheureuses victimes de l'amour et de la honte, désavouées par les auteurs de leur existence, ne pourrait-il pas à son tour nous accuser de parricides? C'est aussi sans fondement qu'on leur reproche de les noyer. Tous ceux qu'on voit passer le long des vaisseaux avec une calebasse vide attachée au dos, m'ont paru être des enfans de bateliers tombés par mégarde, et à qui les pères n'ont pu donner du secours : il est vraisemblable qu'ils leur attachent cette calebasse pour les faire surnager, lorsque cet accident arrive; précaution qu'ils

ne prendraient pas s'ils avaient envie de s'en défaire.

L'autorité de l'empereur est sans bornes; on ne peut lui parler qu'en se prosternant: s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres. Tout ce qui l'entoure partage le respect outré qu'on lui prodigue : un mandarin manquerait essentiellement, s'il passait devant la porte de son palais à cheval ou en voiture, et quand il sort, tous les chinois ont ordre de se renfermer dans leurs maisons. Celui qui se trouve sur son passage, ne peut éviter la mort qu'en tournant le dos et en se jetant la face contre terre. C'est pour cela qu'aucune maison chinoise n'a de fenêtre sur la rue ; on ferme soigneusement les boutiques par-tout où l'empereur doit passer : il est précédé de deux mille bourreaux qui portent des faisceaux, des tamtams et toutes sortes d'armes de justice. Tel est ce prince débonnaire que les missionnaires nous ont peint, cherchant le bonheur dans l'amitié de ses sujets.

Quoique l'usurpateur tartare ait adopté les lois chinoises, ce n'est pas une raison pour les croire bonnes. Il est de l'intérêt et de

la politique du conquérant, de ne point réformer ce qui plaît au peuple qu'il a soumis, sur-tout quand tout est à son avantage.

Les arts et les sciences ne feront jamais de progrès à la Chine ; le gouvernement y mettra toujours obstacle, parce que si le peuple venait à s'éclairer, il faudrait nécessairement en changer la forme : aussi les plus érudits commencent à peine à savoir lire et écrire à la fin de leur vie. Leur science et leur habileté consistent dans des difficultés vaincues, et le gouvernement ne paraît tranquille, que parce qu'il régit des hommes lâches.

Cette nation, quoique très-ancienne, ne cherche point à réformer ses abus ; les hommes n'ont point de génie, point d'activité dans l'imagination, tout se fait machinalement ou par routine. Les voyageurs s'accordent assez sur cet article ; si l'on dépouille leurs ouvrages de l'enthousiasme, on verra qu'ils ne font consister l'industrie chinoise que dans des bagatelles : le chinois riche n'est pas même cultivateur ; tout ce que l'on raconte à ce sujet est faux. Il passe la moitié de sa vie à connaître les caractères innombrables de sa langue, et l'autre moitié

dans son sérail. On ignore dans ce pays jusqu'à la manière de transplanter les arbres, de les couper et de les greffer : leurs jardins ne ressemblent à rien; ils n'offrent pas même d'arbres fruitiers, à moins qu'ils ne s'y trouvent plantés par la nature. On est bien éloigné d'y trouver, comme dans les jardins européens, les plantes des quatre parties du monde : un rocher factice, un petit pont, un belveder et quelques labyrinthes, en font tout l'ornement. Cette agriculture si vantée se réduit à planter du riz, qu'un malheureux enfoncé dans l'eau jusqu'aux genoux, met dans des trous sur les bords des rivières.

On ne trouve pas chez eux un seul peintre; ils ne mettent ni dessin ni composition dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'ils appliquent agréablement les couleurs sur le verre; mais les couleurs pures et tranchantes qu'ils posent les unes à côté des autres, ne peuvent être appelées peintures que par ceux qui ne s'y connaissent point. Leurs tableaux mal dessinés ne brillent que par l'enluminure : après les avoir tracés, ils ne les ébauchent point pour juger de leur effet, mais ils travaillent séparément chaque partie, et la finissent sans songer à l'ensemble. Incapables de rien com-

poser, ils calquent tout ce qu'ils peignent ; et comme celui qui peint la tête et les bras ne sait pas peindre les draperies, le tableau passe dans une seconde main, et de là dans une troisième qui se charge du fond : de plus ils n'ont aucune idée de la perspective, le fond est aussi brillant en couleur que les figures, et c'est dans les nues qu'ils placent les lointains.

Quant à la sculpture, ils la connaissent à peine : point de statues de marbre ni de pierre. On voit seulement dans leurs pagodes quelques grandes figures de bois ou de carton peint ; elles sont toutes gigantesques, difformes et sans proportion : toute la figure est unie par deux morceaux de bois qui correspondent de la tête aux pieds, et la font tenir droite sur son piédestal ; aussi n'ont-elles aucune grâce. On connaît leurs magots, qui sont aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Ils modèlent encore le portrait ; mais de la manière dont ils travaillent, c'est un hasard quand ils saisissent la ressemblance : l'artiste fait d'abord une tête d'imagination, pendant qu'un de ses apprentis fait le corps séparément ; ensuite il tâche d'en rapprocher les traits de ceux de l'original ; et quand cette tête est finie, on la place sur le corps, par le

moyen d'un morceau de bois qui les traverse et les unit, puis un ouvrier y colle plusieurs couches de papier fin, et remet l'ouvrage à un troisième, qui y passe alternativement des couches de blanc et de rouge.

La géométrie ni l'architecture n'y sont pas mieux cultivées ; on n'y trouve point d'architecte. Les temples qui dans tous les autres pays inspirent le respect par leur magnificence, n'ont rien de majestueux à la Chine : ils sont cependant embellis au-dehors ; les colonnes qui en font le principal ornement, sont de bois et de la même grosseur dans toutes leurs parties : on les place fort près les unes des autres, ce qui fait que les pagodes ressemblent plutôt à des halles qu'à des temples. On ne les connaît que par quelques figures colossales en carton, qui décorent la porte ; il y a toujours une cour dans le milieu, qui renferme le foyer où l'on brûle le sandal et les papiers dorés : dans le fond est un autel sur lequel est placée l'idole à grosse bedaine. On y brûle des cierges comme sur les nôtres, et pendant l'office, le peuple reste prosterné.

Les Jésuites ont fait passer les chinois pour de grands astronomes ; mais comment pourraient-ils calculer une éclipse? ils ne comptent

que sur des boules enfilées, comme faisaient autrefois les russes, et n'y peuvent faire entrer les fractions impaires. Ont-ils inventé quelques instrumens propres à l'observation des astres? S'ils ont quelque goût pour l'astronomie, c'est par une suite de leur indolence et de leur superstition; et les Jésuites étaient bien moins considérés comme des astronomes que comme des astrologues, puisque le père Du Halde, l'apologiste de ce peuple, nous assure qu'ils n'y étaient tolérés qu'en faveur des almanachs qu'ils composaient, et qu'ils ne manquaient jamais de remplir de prédictions astrologiques adaptées au goût des princes et de la nation.

Lorsque les Jésuites et les autres missionnaires disputèrent pour savoir si le mot *Tien* signifiait *Ciel* ou *Dieu*, les chinois regardant ces étrangers comme une race turbulente propre à faire des factions, et craignant qu'ils n'acquissent des partisans, les chassèrent et les envoyèrent à Macao, où ils devaient être embarqués; mais un heureux hasard les fit rappeler à Pékin. Peu de tems après leur exil, un astronome lettré de la première classe annonça une éclipse; ses calculs furent vérifiés par le tribunal des mathématiques,

qui crut les avoir trouvés justes; mais l'éclipse étant arrivée un jour plus tard qu'il ne l'avait annoncée, l'empereur lui fit trancher la tête: ce prince reconnaissant l'ignorance de son peuple, rappela les missionnaires, et les renferma dans une enceinte, afin qu'ils ne pussent occasionner des troubles dans l'Empire. Si les chinois étaient bons astronomes, s'ils possèdaient l'astronomie depuis si long-tems, s'ils l'avaient même corrigée, s'abaisseraient-ils jusqu'à demander des sujets à des nations étrangères? leur orgueil ne souffre-t-il pas d'en avoir besoin? Comme depuis l'extinction des Jésuites il passe peu de missionnaires lettrés à la Chine, l'empereur envoya à Canton en 1778, pour demander des artistes à toutes les nations, et sur-tout des astronomes, assurant qu'ils jouiraient à la cour de Pékin de toutes sortes de priviléges, et qu'ils y seraient traités comme des mandarins.

Leur opinion sur les planètes, qu'ils élèvent autant que les étoiles, ne prouve-t-elle pas leur ignorance en fait d'astronomie, de même que les terreurs singulières qu'ils éprouvent à l'approche des éclipses? Quand elles sont annoncées, on les affiche trois jours avant qu'elles n'arrivent, et il est enjoint à tous les

chinois de prier le *Poussa*, pour que l'*Ammé-Paoá*, qui signifie crapaud à trois pattes, n'avale pas le soleil.

Ils ne sont pas mieux instruits en géographie. La terre, selon eux, est de forme carrée, et leur Empire est dans le centre : la marine est encore une science dont ils ne se doutent point ; ils attribuent le flux et le reflux à un gros poisson qui siége au fond de la mer : dans les tempêtes, quand le danger exigerait la manœuvre la plus prompte, ils adressent leurs prières à la boussole, et périssent avec l'objet de leur adoration.

Leurs vaisseaux ou *sommes*, sont des machines énormes. Il y en a qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, et présentent au vent une surface considérable. Il en périt plus de la moitié, parce qu'une fois sur le côté, ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois, leurs voiles de nattes, et leurs cables de rotins.

Ils ne connaissent point les instrumens avec lesquels nous prenons hauteur. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines, se dirigent par les astres, comme ferait le sauvage le plus grossier ; et ceux qui font route vers Batavia,

Malacca ou Quéda, ne quittent jamais la terre de vue : telles sont leurs connaissances en marine. Cependant ils ont fait autrefois le commerce de l'Inde. Ils allaient à la côte de Coromandel, et même jusqu'au fond du golfe de Bengale. On voit encore à Negapatnam les ruines d'une tour chinoise ; mais il est faux qu'ils aient jamais entrepris d'envoyer en Europe une escadre de six cents bâtimens, comme l'ont avancé plusieurs Jésuites, et que ces prétendus bâtimens, en doublant le cap de Bonne-Espérance, se soient vus dispersés par une tempête qui les fit périr ou jeter au plein. Les chinois seraient en plus grand nombre dans cette partie de la côte d'Afrique, si cette anecdote était vraie : ceux qui s'y trouvent en très-petite quantité, sont natifs de Batavia, ou descendent de ceux qui s'y sont établis.

C'est peut-être un grand bien pour cet Empire, d'avoir conservé ses anciennes habitudes. Si les chinois étaient devenus bons marins, ils auraient découvert des pays qui ne leur étaient point connus, et de fréquentes émigrations en auraient été la suite. Le gouvernement semble les avoir prévues, puisqu'il a fait des lois qui défendent les

voyages dans les pays étrangers, et déclarent infâmes ceux qui sortent du royaume. Ceux qu'on voit établis aux Philippines, à Malacca, à Batavia, descendent des chinois qui désertèrent leur patrie, quand les tartares s'en rendirent les maîtres, afin de ne pas se laisser couper les cheveux.

Leur musique est aussi mauvaise que chez les indiens : celui qui fait le plus de bruit est le meilleur musicien.

Jamais ils n'ont pu faire ni montre ni pendule, quoiqu'ils s'y soient exactement appliqués, et nos ouvrages les plus grossiers en ce genre, excitent leur admiration.

Ils doivent à la nature la beauté de leur vernis.

Leurs soieries que l'on admire ici, parce qu'elles viennent de loin, et qu'elles sont à très-bon compte dans le pays, ne pourraient pas souffrir de comparaison avec celles de nos manufactures de Lyon : quant aux métiers dont ils se servent pour les faire, ils sont bien loin d'avoir la simplicité des nôtres, et ils ne les doivent qu'aux lumières des Jésuites.

Leur porcelaine l'emporte-elle sur celle de Sève et Saxe ?

Les belles-lettres y sont encore dans l'enfance, malgré la prodigieuse quantité de lettrés. Leur encyclopédie prouve combien ils sont inférieurs en ce genre aux nations européennes, et même aux indiens : elle traite particulièrement de la manière dont on doit apprendre à connaître les jours heureux et malheureux; de quel côté le lit doit être placé dans la chambre; à quelle heure on doit manger, sortir, nétoyer la maison, etc. Cette nation n'acquerra jamais de vastes connaissances, parce qu'il est impossible que des gens dont la vie ne suffit pas pour apprendre leur langue, soient jamais instruits.

Confucius, ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences et de vieux contes mêlés d'un peu de philosophie : tous les manuscrits que les missionnaires nous ont envoyés pour être des traductions de ses ouvrages, ont été faits par eux.

Confucius établit une secte; les lettrés, et tous les soi-disans sages la composent : il est regardé comme le plus grand philosophe que l'Empire chinois ait produit. Ses ouvrages,

quoique pleins d'absurdités, sont adorés; et lorsqu'un particulier ouvre une école publique, il la dédie à Confucius.

Confucius et ses descendans ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus et du Juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes et les enfans qui y croient; à la Chine, c'est d'après elles qu'on dirige toutes les opérations.

Les chinois n'entreprennent rien sans avoir consulté les caractères de Confucius [1], et brûlé devant sa figure une bougie de sandal, de même qu'un morceau de papier doré; d'autres consultent la tortue ou la fève [2]: ces trois choses sont regardées comme très-essentielles, et font agir les trois quarts des chinois. Ils passent toute la journée dans l'in-

[1] Ce sont des fiches de bambou sur lesquelles sont gravés les caractères indiqués par Confucius, dans son chapitre des Augures; on en tire plusieurs, et leurs caractères doivent correspondre les uns aux autres.

[2] La fève est une espèce de *forme brisée*, que les chinois jettent en l'air pour voir si les deux pièces dont elle est composée tomberont sur le même côté.

quiétude, si l'oracle ne leur a pas annoncé qu'elle sera heureuse.

Leur superstition pour le nombre neuf est extrême; tout se fait par ce nombre; on bat neuf fois la tête [1] si l'on aborde un mandarin, et celui-ci fait la même cérémonie en approchant l'empereur. Toutes les tours sont à neuf étages; elles avaient été construites pour annoncer dans la capitale ce qui se passait jusqu'aux limites du royaume, par le moyen des signaux; il y en avait de trois lieues en trois lieues; mais aujourd'hui qu'elles tombent en ruine, elles ne servent que de corps-de-garde.

Les mandarins sont divisés en neuf classes: on punit les parens d'un criminel jusqu'au neuvième degré, et sa famille est déshonorée jusqu'à la neuvième génération.

Les cérémonies puériles qu'ils observent dans les saluts, les visites et les festins, sont autant de lois auxquelles ils ne peuvent déroger; un chinois ne recevrait pas son meilleur ami sans avoir ses bottes.

Le salut ordinaire d'égal à égal, consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine,

[1] Battre la tête, c'est la pencher neuf fois contre terre en se prosternant.

ensuite on les remue à plusieurs reprises, en penchant un peu la tête, et prononçant *sin, sin;* mais pour une personne à laquelle on doit du respect, on incline profondément le corps en joignant les mains, qu'on élève et qu'on abaisse jusqu'à terre.

Les chinois ont des femmes autant que leur fortune leur permet d'en avoir : des lois si contraires à la nature ne peuvent qu'influer sur les mœurs, et nuire à la population; ils sont extrêmement jaloux et renferment leurs femmes; leur frère même n'a pas la liberté de les voir; on ne trouve dans les rues que celles des malheureux à qui l'indigence ne permet point d'être polygames, et dont les pieds n'ont pas été resserrés; car dans l'enfance on met aux filles des souliers de cuivre, pour empêcher les pieds de croître; la circulation une fois interrompue, les jambes se dessèchent et ne peuvent plus supporter le corps, aussi vont-elles toutes en cannetant comme les oyes. Cette coutume, qui dans le principe était l'ouvrage de la politique, est devenue l'effet de l'amour-propre; on se mutile de la sorte pour annoncer qu'on vit dans la mollesse, et qu'on n'a pas besoin de travailler : c'est par la même raison que

les chinoises laissent croître leurs ongles et ne les coupent jamais.

Les maisons ne sont pas richement meublées ; quelques fauteuils, des tabourets et des tables sur lesquelles on place des vases antiques, en forment les principaux ornemens. Mais le plus précieux de tous est la figure du Dieu qu'on élève au-dessus d'une petite chapelle, devant laquelle on fait les prières et les cérémonies journalières.

L'habit chinois est une espèce de chemise de soie de différentes couleurs, qui se boutonne pardevant; ils en mettent quelquefois jusqu'à huit les unes sur les autres, et dans les tems froids ils y ajoutent une espèce de mantelet de drap noir. Ils portent de grands caleçons par-dessous, et des bottes de satin quelquefois piquées, dont les semelles sont de papier, et ont plus d'un pouce d'épaisseur. Ils se rasent les cheveux, n'en conservant qu'une seule touffe derrière la tête, pour former une tresse qu'on nomme *penesé ;* ce n'est qu'aux pères de famille qu'il est permis d'avoir des moustaches, ils les conservent précieusement, et ne cessent d'y passer la main afin de les rendre lisses. Ils ne coupent jamais l'ongle du petit doigt, excepté les

ouvriers à qui le travail des mains ne permet pas ce faste. L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes; la frisure de celles qui sont mariées dans la province de Canton, consiste à ramasser tous les cheveux dans le milieu de la tête, pour en faire des espèces de nœuds ornés de fleurs et retenues par des épingles d'or. Les filles les coupent tout autour du front, à deux pouces de leur racine, et ne les relèvent point; mais ces modes ne sont pas générales, elles varient selon les provinces.

Les mandarins sont distingués par le bouton d'or, de perle ou de corail, qu'ils portent au bonnet, suivant leur grade. C'est encore à la ceinture qu'on distingue les états, par la quantité de perles dont elle est surchargée. Les mandarins de la première classe portent sur la poitrine et le dos une pièce d'étoffe carrée, où brillent l'or et l'argent, et sur laquelle les attributs de leur dignité sont brodés; on les reconnaît à cette marque, de même qu'à la quantité de bourreaux qui les précèdent et portent des banderoles, des parasols, de grands fouets, traînent des chaînes et des bambous; par cet appareil ils en imposent au peuple, qui tremble à la vue de ce redou-

table et nombreux cortège. Les mandarins qui voyagent en bateaux, ont des galères, ou plutôt des maisons flottantes, qu'on appelle *champans ;* elles sont très-commodes, et divisées intérieurement en plusieurs chambres. Ils ont pour l'ordinaire des musiciens, et une suite convenable à leur rang. On reconnaît leur grade aux banderoles et aux piques placées en trophée sur le tillac de la galère.

L'idée de la mort ne cesse de tourmenter les chinois, et les poursuit jusque dans leurs plaisirs. Cependant elle leur paraît moins cruelle, s'ils peuvent acheter un cercueil et placer leur tombeau sur le penchant d'une colline, dans une situation agréable.

Ils dépensent des sommes excessives pour les funérailles, qui se font quelquefois six ans après la mort, avec une magnificence dont rien n'approche. Ils louent des hommes qu'ils habillent de blanc, pour former le deuil et pleurer à la suite du convoi. Pendant plusieurs jours consécutifs on promène le défunt sur la rivière, au son de quantité d'instrumens ; le bateau qui le porte, et ceux qui l'accompagnent, sont illuminés de manière que les feux diversement colorés forment des dessins jusqu'au sommet des mâts. Si le

tombeau se trouve éloigné de l'endroit où le chinois est mort, on l'y transporte en grande pompe; on forme des pendals de distance en distance, pour reposer le corps : ses parens et ses amis lui portent des présens et des vivres, et quand il est dans son dernier asile, on continue toujours à lui porter à manger.

La couleur blanche étant celle du deuil chez les chinois, et la noire représentant la joie, les européens, pour se prêter à leur usage, portent presque tous une veste de satin noir.

On distingue trois principales sectes dans l'Empire, celle des Lettrés*, qui suit la doctrine de Confucius, celle de Lao-Kium, et celle de Foé, qui est la plus considérable et la plus ancienne; les dogmes de cette dernière sont les mêmes que ceux de Vichenou, dont la métempsycose est la base.

Les prêtres de Foé, s'appellent *Bonzes;* le nombre en est prodigieux, on en compte plus d'un million dans l'Empire; ils ne vivent que d'aumônes. Semblables aux religieux de tous les pays, ils cachent beaucoup d'orgueil et d'avidité sous l'apparence de l'abnégation et de la modestie. Ils ne sont pas méprisés comme on a voulu nous le faire accroire;

leur chef jouit des plus grands priviléges : quand il se présente chez le vice-roi de la province, il ne rend le salut qu'après avoir été salué par ce seigneur, et s'assied avant lui sans en attendre l'ordre. Lorsque Foé prêcha le dogme de la métempsycose, il ne manqua pas de joindre au précepte d'aimer les animaux, celui de chérir les moines et de leur faire l'aumône : quoique l'union de ces deux préceptes ne soit pas tout-à-fait inconséquente, ils ne laissent pas que d'être absurdes et pernicieux l'un et l'autre.

Les bonzes se font raser le penesé, portent une robe grise et ne se marient point : les supérieurs se sont avisés d'un stratagème fort ingénieux, tant pour obvier aux friponneries des membres subalternes, que pour attirer des aumônes plus considérables ; ils obligent les quêteurs à porter un registre, où ceux qui font des charités au couvent les inscrivent et les signent de leur propre main ; politique avantageuse qui force l'amour-propre à devenir libéral.

Les chinois sont bien faits, lestes et forts dans le badinage ; mais dans une dispute sérieuse, toutes leurs petites supercheries disparaissent, la crainte et la lâcheté l'emportent et

les obligent à prendre la fuite. Dès leur bas âge, ils s'étudient à lever des poids de cent et cent cinquante livres, jusqu'à ce qu'ils puissent les élever au-dessus de leur tête, à bras tendu. Sept à huit sacs remplis de terre et pendus au plancher, sont encore des champions contre lesquels ils s'exercent à se battre. Ils se mettent dans le milieu de ces différens sacs, les agitent et tâchent d'en éviter les coups; ils ont une manière de roidir leurs muscles, qu'ils appellent *se rendre dur*, et quand ils luttent, ils s'en servent avantageusement contre leur adversaire, parce qu'ils roidissent la partie menacée du coup, et celui qui le donne se fait plus de mal qu'il n'en fait à celui qui le reçoit.

Mais tout cela ne les rend point courageux. Ils sont très-mauvais guerriers, et seront toujours vaincus par les nations qui voudront les attaquer. Aucune de leurs villes ne pourrait soutenir un siége de trois jours; tous leurs forts sont à-peu-près ronds et sans élévation; les murs n'ont point d'épaisseur, les embrâsures sont inégales, ne forment qu'un simple trou fait de manière qu'on ne peut diriger le canon que dans un seul point, et leur artillerie n'est propre qu'à des réjouissances: leurs

fusils sont à mèche, et quand ils s'en servent, ils détournent la tête après avoir ajusté le coup.

Lystching se mit à la tête d'une troupe de brigands en 1640, détrôna l'empereur, se fit proclamer à sa place, et fut bientôt maître de tout l'Empire. Ousankouei voulut le venger, leva des troupes, et combatit l'usurpateur. Les tartares profitèrent de ces troubles; leur général s'empara de la capitale de la Chine, et mit son neveu Chun-Tchi sur le trône.

Trente mille barmans détruisirent, il y a peu de tems, une armée de cent mille chinois; enfin tous ceux qui parviendront avec quelques forces à la Chine, s'empareront de cet Empire.

Les chinois entendent bien le trafic, parce que ce genre de commerce ne demande pas beaucoup de génie. Ils n'ont qu'une seule monnaie de mauvais cuivre, qu'on appelle *cache;* elle offre un trou carré dans le milieu, qui sert à l'enfiler : ils ont une autre monnaie idéale qu'on nomme la *taële;* elle vaut dix masses, et 7 liv. 10 sous argent de France; la masse vaut dix condorins, le condorin dix caches, et la cache dix hards. La taële est la base de tous les comptes.

Les chinois sont fripons, fiers, insolens et lâches; dix européens armés seulement d'un bâton, en feraient fuir mille, et s'ils ne nous accordent aucune liberté, c'est parce qu'ils connaissent leur faiblesse. Nous avons paru trop empressés à commercer avec eux, ils n'ont pas manqué de s'en prévaloir; d'ailleurs la crainte de partir sans cargaison et sans vivres, fait sacrifier jusqu'à l'honneur de sa nation. N'est-il pas honteux pour les anglais d'avoir été forcés de payer un matelot, afin qu'il reçût le chabouk à la place d'un capitaine de leurs vaisseaux, et cela parce qu'il n'avait pas été possible à ce dernier d'empêcher l'incendie d'un bateau chinois. N'est-il pas encore honteux pour la nation française, qu'un domestique de M. Rot, supercague de la compagnie, ait subi trois ans de prison à la place de son maître, qui fut encore obligé de payer quatre mille piastres, pour avoir eu le malheur de tuer involontairement un chinois à la chasse.

La cupidité seule peut faire supporter aux nations européennes des injures pareilles, et les soumettre à la merci d'un peuple aussi méprisable par son caractère que par son ignorance.

CHAPITRE II.

Traité en abrégé des quinze provinces de la Chine [1].

De la province de Pékin.

» « La province de Pékin est ce que l'on appelait autrefois, dans la Chine, *Yencoue*, royaume de Yen; l'empereur Yuenchao, prince tartare, qui conquit la Chine, et qui fut le plus puissant prince de son tems, établit sa cour dans la ville de Pékin, pour être mieux en état de gouverner les deux Tartaries, orientale et occidentale, dont il était le maître jusque dans l'Assyrie [2]......

[1] Ce traité fait partie des manuscrits de M. Sonnerat, remis à l'éditeur de son *Voyage aux Indes et à la Chine*. Il n'y est fait mention que de quinze provinces de la Chine; cependant des relations plus récentes en portent le nombre à dix-neuf. On en trouvera la nomenclature, ainsi que le dénombrement de leurs habitans, à la suite de cet écrit (S.)

[2] Les points indiquent quelques endroits du manuscrit tellement altérés, qu'il n'est plus possible de les lire. (S.)

Le fameux Hongvou....... s'étant rendu le maître du royaume, en chassa les tartares et établit sa cour à Nankin. Il règna trente ans et constitua son neveu appelé *Kienven*, héritier de l'empire, à cause que son fils aîné mourut avant lui. Kienven resta aussi dans Nankin; mais Youglo, son oncle et frère de Hougvou, l'ayant détrôné, celui-ci transporta de nouveau sa cour à Pékin, où il se soutint si bien, qu'après avoir défait entièrement son neveu qui lui fit la guerre, il se rendit maître de toute la Tartarie, et s'etendit cinq cents lieues au-delà de la Chine du côté du nord, laissant la Tartarie orientale presque déserte pendant plusieurs années. Cette famille de Mingchao règna près de trois cents ans, pendant lesquels les tartares n'osèrent secouer le joug; mais elle ne fut pas plutôt éteinte, que les troubles furent rallumés dans le royaume. Le tartare Chingkhy commença à ravager le Leaotong, et Oussancoucy mécontent de l'empereur qui régnait, l'ayant engagé d'entrer dans Pékin pendant qu'il lui faisait la guerre dans les provinces du sud, Chingkhy trouva tant de bonheur à son entrée, qu'il se fit empereur, comme nous l'avons dit, sans trouver aucun obstacle à son entreprise. C'est depuis

ce tems-là, que l'on n'appelle plus la province de Pékin du nom de *Yencouè*, royaume de Yen.

Le pays de Leaotong est regardé comme une province séparée, et quoique dans la division du royaume, nous n'ayons fait du Pékinais et de partie du Leaotong qu'une même province, nous en parlerons néanmoins séparément l'une de l'autre, à cause des villes et des places que l'empereur Chingkhy a fait construire et de la nouvelle cour qu'il a établie.

Le nombre des villes que les provinces de la Chine ont dans leurs districts, se doit diviser en trois ordres, savoir : en *fou*, qui sont les places et villes du premier ordre ; en *cheou*, qui sont les forteresses et capitales du second ordre, et en *hien*, qui sont les petites villes, bourgs et villages du troisième ordre. Les lieux du troisième et du second ordre étant subordonnés à ceux du premier, nous nous contenterons de faire une description succincte de ceux-ci, afin de ne pas entrer dans un trop long détail.

La province de Pékin, non compris le pays de Leaotong, et les villes de Paonancheo et Yen, qui sont indépendantes de toute cité,

et dont nous parlerons ci-après, a sous sa dépendance .... du premier ordre, nommé *Fou*, ... du second; et cent vingt-un du troisième.

La ville de Chongtienfou est une ville très-ancienne, elle se nommait autrefois Yeoutou, et les empereurs Yao et Chong y ont tenu leur cour impériale; elle a eu d'autres différens noms, suivant qu'il a plu aux anciens empereurs qui ont gouverné la Chine; et depuis que Yonglo eut usurpé la couronne à son neveu, elle a été nommée Chongtienfou, c'est-à-dire cité de Dieu donnée. C'est une grande ville, qui a près de deux lieues en longueur, et une lieue et demie en largeur; elle est d'une ſigure carrée; un mur la sépare par le milieu, qui la fait distinguer par la ville du dedans de celle du dehors; ses murs ont une hauteur de neuf brasses, et autant de largeur qu'il en faudrait à huit cavaliers pour y passer de front; elle est environnée de tours ou semblables forteresses; le palais de l'empereur est dans la ville du dedans; elle a sous sa dépendance cinq villes du second ordre et vingt-deux du troisième; il y a quatre rivières qui en dépendent et qui passent auprès, Yuho, Louchouk, Kaoliagho et Polyho; on

on y passe sur deux beaux ponts de marbre, qu'on nomme Yuhokhiao et Loukcoukhiao; chacun a cinquante arches. Plusieurs montagnes très-agréables sont autour, on les nomme Tiencheouchan, Ssychan, Hiangchan, Juchouenchan, Pescouchan, Coucha et Hoangchan; les eunuques ne peuvent pas gagner assez d'argent pour y faire bâtir leurs pagodes, temples ou chapelles, et pour les enjoliver : plusieurs fontaines très-abondantes sortent du pied de ces montagnes, dont les eaux vont aboutir à un grand lac qu'on appelle *Sihou*, et qui dégorge ses eaux sur la ville de Pékin. Ce pays est abondant en de très-beaux fruits, et particulièrement en bons melons, en poires, en pommes et en pêches qui y sont merveilleuses; Chontienfou et Pékin sont une même ville.

La ville de Paotingfou fut bâtie pendant le règne de la famille des Cheou, elle a été quelquefois la cour de l'Empire; on l'appelait Laocheou pendant le règne de la famille des Song, et de plusieurs autres noms, pendant le règne d'autres familles; et elle a pris celui de Paotingfou, dans le règne de la famille des Ming. Elle a trois villes du second ordre et dix-sept du troisième sous sa dépen-

dance, par où passent trois rivières; savoir: Pécheouho, qui sépare le Pékinais d'avec le Leaotong, le Chingho et le Foutoho. Ce pays a aussi plusieurs montagnes, savoir: Langehan, qui a une pointe élevée, semblable à une pyramide, dont la vue est d'autant plus agréable, qu'à la regarder d'un peu loin, il n'y a personne qui ne dise que c'est l'ouvrage des hommes, et non pas celui de la nature: le Rohongchan, où il y a plusieurs temples et hermitages, qui servent de retraite à des hommes qui veulent mener une vie solitaire; le Longssychan, où il y a plusieurs couvens de bonzes fort retirés, et dans laquelle on voit les deux célèbres tours, Keouthai et Hoangkingtai, que les empereurs Ouvuang et Thienchaohoang firent bâtir pour contempler les astres.

La ville de Hokienfou, du tems de l'empereur Cheou, était le siége royal, et s'appelait Cheocoue; elle a pris le nom de Cokienfou, sous le règne de l'empereur Han, et elle le perdit pendant le règne de quelqu'autre; elle le recouvra ensuite pendant le règne de la famille des Ming. Elle a sous sa dépendance deux villes du second ordre et seize du troisième; c'est un port de mer par où se déchargent dans

la mer les rivières ou fleuves appelés Hiatoho, Cononlouho, Louho, Vouciho, Changho, Chingho, Thaissecho et Chinho; elles perdent leur nom devant Thiensingouei, rivière qui baigne les murs d'une ville du même nom, devant laquelle abordent toutes les barques et autres sortes de bâtimens chinois, qui portent le tribut du royaume à Pékin, et tous ceux qui font commerce dans cette province, venant de toute la côte du royaume.

La ville de Chentingfou fut appelée autrefois Pingeheou, Kouly et Heng-cheou; mais du tems de Mingchao, elle a pris et conservé son nom de Chentingfou; elle a sous sa dépendance cinq villes du second ordre et vingt-sept du troisième; tout le pays de son district est arrosé par cinq rivières, qui se nomment Hingtoho, Vucjho, Yenchiho, Changho et Saiho.

La ville de Chontefou a été la cour impériale de la famille des Chin; elle fut capitale du royaume Siang du tems du règne de la famille de Hang, et s'appelait alors Hingeheou; elle prit le nom de Chontefou, dans le règne de la famille de Fong; elle n'a sous sa dépendance que neuf villes du troisième ordre, qui sont arrosées de trois belles ri-

vières, savoir : Lankenho, Tchotchangho et Nongho ; il y a un très-beau pont de marbre, qu'on appelle Tsiangsiangkiao, qui est d'une longueur extraordinaire. Les montagnes de Thangchan et Longkiangchan sont les plus hautes ; il y a un rocher au haut de la première, où la nature s'est plu à faire une maison curieuse, dans laquelle est une fontaine d'eau merveilleuse qui guérit plusieurs maladies ; la montagne de Longkiangchan a un temple dédié au faux dieu qu'on appelle *Fohy*, qui fut introduit dans la Chine, et amené des Indes pendant le règne de l'empereur Quouangvouty, de la famille des Hang. On rapporte que cet empereur avait une si grande dévotion à ce dieu, que son royaume se trouvant affligé d'une sécheresse générale, il monta sur cette montagne, accompagné d'une armée nombreuse, par le secours de laquelle il en fit miner les rochers jusqu'à trouver une source d'eau ; et ayant fait son sacrifice à l'idole, il fit naître une abondante pluie, qui fut regardée en cette occasion comme un prodigieux miracle.

La ville de Gouangpingfou fut bâtie durant le règne de la famille des Cheou ; elle a eu le titre de *fou*, seulement dans le règne des

Mingchao; elle a aussi sous sa dépendance neuf villes du troisième ordre, par où passent trois rivières; savoir, le Minho, qui vient du Leaotong, le Siho et le Changho.

La ville de Thamingfou est très-ancienne, elle a été la cour de l'empereur Chang, on l'appelait Voukeng du tems de la famille des Cheou; elle a été ensuite la capitale du royaume de Chen, Chenkoué; elle a eu depuis différens noms, jusqu'au tems du règne de la famille des Fong, qu'elle a pris celui de Tamingfou, qu'elle conserve encore; elle a sous sa dépendance une ville du second ordre, et dix du troisième, par lesquelles passent les rivières Tiaoho, Changho, Voucibo et Hoaho; cette dernière a sa source dans la partie du nord, elle va néanmoins se décharger dans le Leaotong. Il y a plusieurs montagnes considérables, savoir: le Chalochan, qui fut rasée autrefois, et l'on y fit bâtir une ville; de là un appelé *Sinssce* prit occasion de faire une prophétie, en disant: d'ici à six cent quarante-cinq années, il en sortira une femme qui gouvernera l'Empire avec justice; ce qui fut vrai, puisqu'après ce même terme d'années, la fille d'un appelé *Tchin*, très-belle personne, épousa l'empe-

reur Phingry, qui mourut peu de tems après; et sa veuve régna pendant long-tems, et gouverna l'Empire paisiblement. Il y a encore la montagne de Feouyo, Feouyochan; la ville de Yuytcheou est située sur cette montagne, l'air y est très-doux. Dans le règne de la famille des Fong, il arriva qu'une partie de cette montagne, du côté du soleil couchant, se submergea, et fit place à un beau lac, qui y subsiste encore, et qui est la cause que la ville s'est un peu reculée vers le milieu de la montagne. Il croît sur cette montagne certaine herbe qui ressemble à du safran, dont les chinois se servent pour teindre en rouge, et sur-tout les touffes de poils qu'ils portent sur leurs chapeaux de rotin; on en tire aussi du marbre de toutes les espèces.

La ville de Yongpingfou était capitale du royaume de Coucho, Couchokoué, du tems du règne de l'empereur Chang. Elle était du district du Leaotong, dans le règne de la famille des Tchin, et la famille des Ming lui a donné le titre de Yongpingfou, qu'elle conserve encore; elle a sous sa dépendance une ville du second ordre et cinq du troisième; elle est frontière du Leaotong; elle a un port de mer qui est au nord de la ville; la côte y

est poissonneuse. Les rivières Tchiho, Pienho et Yangho s'y déchargent dans la mer; il y a plusieurs montagnes très-agréables, où l'on voit de très-beaux temples ou bonzeries : les plus remarquables sont Lontchouenchan et Cououchan, qui est une île dans la mer, du plus bel aspect du monde, sur laquelle vient le Ging-sen; on fait en cette ville un gros trafic de peaux de zibelines, de très-bon papier, des fruits de toute espèce, et de l'étain.

Il y a dans cette ville un très-beau temple qui a été bâti à la mémoire de deux princes appelés *Pey* et *Chochy*, frères et héritiers du royaume de Coucho. C'était deux princes vertueux et de sages philosophes, qui vivaient éloignés de toutes les affaires du monde. Leur père les voyant attachés à la vertu et détachés du monde, choisit leur troisième frère pour son héritier; mais, étant venu à mourir, ce frère voulut remettre la couronne à son aîné, qui n'en voulut pas, non plus que son cadet, avec lequel il se retira dans un autre royaume auprès du roi Vuenuang, qui était aussi un roi très-sage et très-vertueux. Vuenuang mourut peu de tems après, et Ouvvang son fils lui ayant succédé, celui-ci se rendit maître de l'Empire,

sous prétexte de la tyrannie qu'exerçait l'empereur Hia, de la famille des Chang. Comme il marchait un jour à la tête d'une grosse armée, Pey et Cochy furent au-devant de lui, et, l'arrêtant par la bride de son cheval, lui firent de grands reproches pour avoir ainsi usurpé l'Empire sur un prince légitime; ils lui dirent qu'ils l'abandonnaient tout-à-fait, et qu'ils ne voulaient pas même de l'eau d'une terre qui portait un prince aussi usurpateur et aussi ambitieux qu'il l'était; ils se retirèrent sur une montagne très-écartée, où, ne vivant que de simples herbages, ils se laissèrent mourir de faim, pour donner tout leur tems à l'étude et à la composition des belles-lettres. Il se fait encore aujourd'hui des fêtes en commémoration de ces deux philosophes, et de la faim qui les fit mourir.

Outre ces huit villes capitales qui sont dans la province de Pékin, il y a encore deux villes très-célèbres du second ordre, qui sont indépendantes, et qui ont des priviléges de villes du premier ordre. Elles se nomment Paongancheou et Yenhingcheou. La première s'appelait autrefois Thonglou, Fincheou, Vouting, Yuentiching, et depuis la famille des Ming, elle se nomme Paongancheou; elle

a un très-beau pont qui s'appelle Voulingkiao.

Yenhingcheou est une ville considérable que l'on appelait de plusieurs noms, comme Quonangning, Yucheou, Longhingcheou, et ensuite Yenhingcheou ; on plante dans ses environs quantité de vignobles ; il y a aussi un autre bourg considérable, qu'on appelle à présent Vuanchouentou ; c'est un endroit où il croît beaucoup de cristal de roche, des pierres d'agate, et où l'on fait un gros commerce de peaux de lapins.

Du Leaotong.

Le pays de Leaotong est situé au-delà de la grande muraille de la Chine, et confine avec la Tartarie du mont Cheou, qui est le patrimoine de l'empereur d'aujourd'hui. On n'a jamais séparé ce pays de sa province, jusqu'à présent, qu'on en fait la seconde cour de l'empereur qui règne. On l'appelle Chinking, qui veut dire cour sainte ou très-excellente. Comme c'était autrefois un pays dépendant de la province de Changtong, c'est aujourd'hui une des capitales de la Tartarie. Il y a des cours souveraines et des conseillers, comme à la cour de Pékin. Chingkhi s'en était rendu

maître du tems de la révolte du fameux Oussancoucy. Elle fut autrefois la cour de l'empereur Yen, de la famille tartare. Ce pays fut donné, avant tout cela, en souveraineté à un appelé *Kissée*, qui fut envoyé, du tems du règne de la famille des Cheou, pour gouverner la Corée. La famille des Ching s'étant ensuite rendue maîtresse de l'Empire, annulla le royaume de Yen, et appela ce pays le Leaotong, qui fut divisé en deux parties, l'orientale et l'occidentale, ou Leaotong et Leaosy. L'empereur Chingkhi y établit ensuite sa cour impériale, qu'il appella *Ching-king.*

Le Leaotong est un grand territoire, aussi étendu qu'une autre province de la Chine, et le plus souvent le théâtre de la guerre entre les chinois et les tartares, ce qui fait qu'il est dépeuplé, personne n'y voulant demeurer, tant à cause du froid qui y est très-grand sur les confins de la Tartarie, qu'à cause de la guerre. Les habitans qui avoisinent la Tartarie, y mènent une vie très-grossière; ils ne vivent que de larcins; aussi n'y a-t-il que des tartares qui occupent cette partie septentrionale de la Chine.

Le pays de Leaotong a sous sa dépendance

deux villes du premier ordre, autant du second, et sept du troisième. Les villes du premier ordre sont Fongthienſou et Kincheoufou; Fongthienfou, qui veut dire *cité offerte au ciel*, est une très-grande ville; c'est la seconde cour de l'Empire de la Chine, et la capitale de la Tartarie orientale. L'empereur y fait garder son trésor, qui est, à ce qu'on dit, très-grand et très-riche. Elle a sous sa dépendance une ville du second ordre et cinq du troisième : ce pays donne beaucoup de très-bon fer, de l'acier, du ginseng, des pelleteries, des drogueries, beaucoup de froment et d'autres grains, ainsi que toutes sortes de poissons et viandes.

Il y a plusieurs rivières qui y passent, et qu'on nomme Tchaichaho, Kongho, Leaoho, Kiunho, Thungkiang, Hoakiang, Nanpe, Thongkiang, Yatcheouloukiang, et Tatchongkiang. Il y a aussi deux étangs, qu'on appelle Inyanhou et Yukhiahou. On donne à cette côte le nom de Pohaj.

La ville de Kincheoufou fait partie du Leaossy; c'est une ville qui a eu différens noms, comme toutes les autres, suivant les familles qui ont régné. Elle dépendait autrefois de la province de Pékin, et Leaotong

de la province de Chantong. Elle a une ville du second ordre, et deux du troisième, qui relèvent d'elle. Il y a deux îles au sud-ouest, où est la côte qui se nomme Kiohoatas et Thaoobatao : deux grandes rivières arrosent ce pays; on les nomme Pankiobo et Tchiuchuo.

De la province de Nankin.

La province de Nankin est une des plus belles et des plus riches provinces de la Chine. On l'appelait, durant le règne des Cheou, le royaume de Vouvoucoué; sa capitale, qui en porte le nom, a été le siége de la cour impériale, durant le règne de la famille des Tang, et encore du tems du règne de Honvoie; mais son fils, Yonglo, transféra sa cour dans Pékin, et se contenta de l'appeler la cour du Sud, comme l'autre a été appelée la cour du Nord. La famille des Ching la dépouilla entièrement, et fit porter tous les ornemens et les richesses du palais à Pékin. Il fit appeler cette ville Kangning. Mais le peuple lui a toujours conservé le nom de Nankin. Elle est par les 32 degrés de latitude nord; l'air y est très-doux, le pays très-fertile, et abondant en toutes choses. Cette province est bordée par la mer, où

elle a une infinité d'îles qui en dépendent, et qui sont très-riches par les établissemens que les chinois y ont faits; elle est arrosée par plusieurs grandes rivières et par des lacs. Les deux rivières les plus considérables sont le Yangssée-Kiang, qu'on appelle le *fils de la Mer*, et le Hoangho, qui est la rivière Jaune. Celle-ci prend sa source dans la Tartarie occidentale, et parcourt la septentrionale, ensuite se jette dans la Chine, arrosant les provinces de Chansy, Cheenssy, Pékin, Honang et celle de Nankin, par où elle se décharge dans l'Océan; elle traverse plusieurs montagnes, dont elle entraîne les terres, qui rendent ses eaux de couleur jaune.

Le gouvernement de la province de Nankin s'étend dans quinze grandes villes du premier ordre, seize du second ordre et quatre-vingt-dix du troisième. Elle est si grande, qu'il y a deux touyvens, qu'on appelle *vice-rois*, pour la gouverner. On nomme les quinze villes du premier ordre Kiangmingfou, Kongyangfou, Sououtcheoufou, Songkiangfou, Theangcheoufou, Chienkiangfou, Yangcheoufou, Hoeinganfon, Loutoncoufou, Ngankingfou, Thaiphingfou, Ningouefou, Tchicheoufou, Hoeitcheoufou, Quoangtefou. Elle a de plus

trois villes du second ordre, qui sont indépendantes ou privilégiées, et se nomment Hotcheou, Sintcheou et Tchioutcheou.

La ville de Kiangningfou, qui est celle de Nankin, a été appelée diversement, suivant le règne des différentes familles; elle a pris le nom de Kiangningfou depuis le règne de la famille d'à-présent, qui est Ching. C'est la plus grande de toutes les villes de la Chine. L'empereur Honguou, de la famille des Ming, la fit entourer de trois murs; mais son fils fit démolir le premier, lorsqu'il transféra sa cour à Pékin, en sorte qu'il ne reste plus que la seconde et la troisième enceinte. Son climat est le plus agréable et le plus tempéré du royaume. Le fleuve ou rivière Kangsseckiang, *fils de la Mer*, passe devant: il a près de deux lieues de largeur vis-à-vis de la grande porte de la ville. Il y a au-dedans de la ville même un très-grand nombre de montagnes, où sont bâtis plusieurs temples et plusieurs belles tours. La plus considérable de ces montagnes s'appelle Kinchan. L'empereur Hongvou y fit dresser un tombeau magnifique; il y établit pour sa garde un nombre d'eunuques qui y sont encore. Au-dehors de la ville est cette

célèbre tour de porcelaine dont on parle en Europe ; elle fut dressée du règne des Ning ; elle a neuf étages, et a coûté, dit-on, deux millions deux cent vingt onces d'argent, qui valent onze millions de livres de France. Il y a cinq portes très-considérables, que l'on appelle Pehiakiao, Chinchankiao, Tohancankiao et Peyokiao. On y fait les plus belles étoffes du royaume, et sur-tout celles qui sont pour l'usage de la cour. Un commissaire y est entretenu exprès pour les choisir ; le tsongtou préposé pour les deux autres provinces de Nanhin et Kiantssy, et le tsiankiun; y font leur séjour ; les deux vice-rois ont leur résidence à Soontcheou et Nankin. La ville de Kiangningfou a huit villes du troisième ordre sous sa dépendance.

La ville de Songyangfou est aussi une très-grande ville ; elle appartenait autrefois à une reine qu'on nommait Changchi, dont elle portait le nom ; on l'appelait Changchicoué, royaume de Changchi, parce qu'elle était la capitale du royaume. Du tems de la famille des Hang, elle s'appelait Chonghycoué, royaume de Changly. Elle eut comme toute autre, différens noms, suivant les différentes familles qui ont gouverné l'Empire de la Chine. On l'appelait *cité impériale*, à cause que l'em-

pereur Hongvou y a pris naissance. Elle a sous sa dépendance cinq villes du second ordre et treize du troisième; les rivières Pienho, Hoangho et Chinghoncheou, parcourent ce pays. Il y a aussi deux grands lacs, qu'on nomme Vanganhou et Syhou. On trouve en cette ville le tombeau d'un certain grand personnage, appelé Phangchouou, lequel, suivant la tradition, avait vécu huit cents années.

La ville de Fououtcheoufou est aussi très-grande, très-peuplée, et la plus riche de toute la Chine; aussi est-elle la plus marchande. L'empereur Vouvang, de la famille des Cheou, la fit autrefois la capitale du royaume Vou, Voucoué. Elle a eu aussi d'autres différens noms, jusqu'a ce que, du règne de la famille des Ning, elle a été appelée Fououtcheoufou. Une ville du second ordre, et sept du troisième, sont sous sa dépendance. Cette ville et son district payent au roi de la Chine tous les ans, sans compter ce qu'elle paye en grains ni en douane, trois millions quatre cent quatre-vingt-dix onces d'argent, qui font en France dix-sept millions quatre cent cinquante mille livres. Elle est d'autant plus agréable, que

c'est un port de mer, environné de plusieurs îles qui sont habitées. La principale de ces îles se nomme Chongming et Changchou. Il y a dans celle-ci plus de quinze mille chrétiens on gens baptisés. Ce pays est environné de canaux, de rivières, où naviguent plusieurs bâtimens de toute grandeur, ce qui le rend aussi commerçant et aussi agréable qu'il l'est. Les rivières qui sont les plus considérables, sont : Sinyangkiang, Sangkiang, Floglingkiang et Pehokiang. Il y a aussi quatre grands lacs, dans le plus grand desquels est une ville, qu'on appelle Fongthingchan. Ce lac est d'une très-grande étendue et environné de plusieurs villes et bourgs : il y en a aussi plusieurs dans l'île qui est au milieu. On trouve en ce pays les ponts qu'on appelle Sikiao, Chingankiao, Hingchonkiao, Fongkiao, Paolaikhiao et Chouiongkiao. Il y a aussi des montagnes où sont plusieurs idoles, et qui sont des lieux de récréation pour les chinois. On nomme ces montagnes Fouheouchan, Thien Phyngchan, Zanlonhegan, Yangchan, Lingnienchan, Cououssecchan, Houenchan et Yunmouchan. Ce pays confine avec la province de Chekiang.

La ville de Fongkiangfou est aussi très-belle. Elle relevait de celle de Fououtcheou,

depuis la famille des Cheou, et s'appelait alors Hongting ; elle a pris le nom de Fongkiang-fou, depuis la famille des Yen. Elle a un beau port de mer ; elle commerce avec les japonais, et n'est éloignée du port de Vingpote que de cinquante ou soixante lieues. Elle a un autre très-beau port dans la ville de Changhai, ville du troisième rang, où il y a toujours quantité de bâtimens. C'est un port d'autant plus commode pour le commerce des étrangers, qu'il y a plus de vingt mille chrétiens dans la ville, et que ça été le premier endroit dans la Chine où la catholicité fut établie. Le docteur Paul Syu, qui était colao de l'Empire, est celui qui l'y a établie. Il était natif de ce lieu, et avait conçu de l'estime pour le père Mathieu Ritchi, qui entra dans la Chine du tems de la famille des Ming. On trouve auprès de ces ports les îles qu'on nomme Kinchan, l'*île d'Or,* et Chinchan, l'*île excellente.* Il y a plusieurs montagnes qui sont considérables et très-agréables ; savoir, Kiohan, Fonghoangchan, Hongyongchan, Figuchan. Il y a une rivière qui porte le nom de la ville Fongkiang ; elle n'est éloignée de la mer que de quatre lieues. Il ne manque rien dans cette ville de ce qui

convient au plaisir et aux besoins de la vie humaine. Elle est très-abondante, et confine avec la ville de Fououtcheou : la meilleure soie croît en ce pays-là, et l'on y fait quantité d'étoffes, qu'on appelle *ling* et *saya*; l'on y travaille aussi beaucoup en toiles et en toutes sortes d'ouvrages de coton, qui se consomment dans tout le royaume. Il y a aussi une autre rivière que l'on nomme Finglongkiang.

La ville de Tchancheoufou a sous sa dépendance cinq villes du troisième rang; plusieurs lacs et rivières l'arrosent. Les lacs Thaihou, Fouyonghou et Changtanghou sont les plus considérables ; et, entre ces rivières, est celle de Takiang. C'est la ville d'où sort le meilleur thé, et en plus grande quantité. Il y a aussi beaucoup de soie et de soieries.

La ville de Cheenhiangfou, autrefois Tuniang, est très-peuplée, et située près du fleuve Yangsseechiang. Elle est éloignée d'environ trente lieues de la mer ; cependant elle porte une infinité de bateaux, grands et petits ; il y en a quantité qui servent à transporter le sel dans le royaume. Au milieu de cette rivière, vis-à-vis la ville, est une île très-agréable, où il y a quantité de beaux

bâtimens, des tours et des maisons magnifiques, qui sont bâties de pierres de marbre: elle s'appelle Kingchang. A la voir de loin, on dirait que c'est une peinture, et quand vous y êtes, elle vous découvre quantité de païsages très-agréables à la vue. Il y a dans l'île de Kingchang une fontaine d'eau merveilleuse, dont il est souvent parlé. Dans le territoire de Cheoukiangfou sont deux lacs qu'on nomme Kienhou et Changtanghou : l'on y voit aussi trois beaux ponts, qui se nomment Siensioukiaou, Finfongkiao et Lingmarkhiao.

La ville de Yangcheoufou, qui est située de l'autre côté de la ville de Chingkiangfou, environ à quatre lieues de distance, fut autrefois le siége de la cour impériale, sous le règne de la famille des empereurs Hang et Thang ; la famille des Ming lui donna le nom de Yangcheoufou ; elle a sous sa dépendance une très-belle île, qu'on appelle Haymouentao, où est la ville qui s'appelle Haymouën : il y a aussi quatre grands lacs, qu'on nomme Phingcheou, Phingvaughou, Cheyanghou et Pamahou : il y en a trois autres qui sont moindres, mais qui sont très-agréables : on les nomme Pankeou, Tanphou et Kiukiangtchy; on y compte aussi vingt-quatre ponts. Cette ville a sous sa

dépendance trois villes du second ordre, et sept du troisième.

La ville de Hocinganfou a aussi eu différens noms, suivant les différentes familles qui ont gouverné l'Empire; la famille des Ming lui a conservé celui qu'elle a présentement; elle est située sur le rivage d'un grand lac, ce qui fait que l'air y est fort humide, et que les habitans y sont d'un teint jaune et pâle; le pays est environné de montagnes fort agréables, y ayant plusieurs bourgs et villages délicieux : les plus distinguées sont les montagnes de Pouantchichan, Kienluchan, Kiuchan, Chocchcouchan, Conguangchan, Kiuphingchan, Hiekuchan, Yuchan et Fonguangchan. Il y a deux lacs, qu'on appelle Chieganghou, Chihohou; on fait de très-bon vin dans ce pays-là; il y a aussi deux ponts très-célèbres, qu'on appelle Kiukiakhiao et Kikhiao; la ville a sous sa dépendance deux villes du second ordre et neuf du troisième, plusieurs bâtimens qui naviguent dans ces lacs et dans ces rivières.

La ville de Locarcheoufou, dans le tems du règne de la famille des Cheou, était capitale du royaume de Loussee; elle a sous sa dépendance deux villes du second ordre et six du

troisième dans son district, deux étangs, qu'on appelle Chaihou et Péhou; il y a aussi une grande rivière, qu'on appelle Chesiho; et plusieurs autres petites rivières qui ne sont point importantes: on y trouve les montagnes de Tatouchan, Seoutchachan, Cououchan, Lounggechan, Vuanglaschan, Mougchan, Tayfouchan, Maocongchang et Pacongchan; on y cueille du bon thé, et on y fait de très-bon papier à écrire.

La ville de Ngankinfou était autrefois le royaume de Yuen, Guencoué, ensuite le royaume de Tchyn, Tchyncoué; elle a été ensuite appelée Loukiang, puis Yucheoa, enfin Ngankingfou, dont elle a conservé le nom depuis les familles de Song et Yuen, jusqu'à présent. C'est dans cette ville, qu'un des vice-rois de la province de Nankin fait sa résidence: elle a sous sa dépendance six villes du troisième ordre. La rivière, qu'on nomme Kiang, passe au-devant de cette ville; elle renferme aussi deux étangs, qu'on nomme Nanhou et Changhou.

La ville de Thaiphingfou n'a pas été exempte, non plus que les autres, de changer de dénomination; elle a sous sa dépendance trois villes du troisième ordre. Le Kiang passe

aussi près de ses murs; il y a une autre rivière, qu'on appelle Loumingkiang; et deux étangs, qu'on nomme Chouhou et Tanianghou.

La ville de Ningcouefou s'appelait autrefois Fouencheou; elle a six villes du troisième ordre sous sa dépendance, et deux lacs, qu'on appelle Pékihou et Vouhou, sans compter plusieurs petites rivières; on y voit les montagnes Lingyangchan, Kentingchan, Kichan, Chouysichan; ce pays abonde en fruits, et l'on y fait de très-bon papier.

La ville de Tchicheoufou porte ce nom depuis plus de mille ans; elle a six villes du troisième ordre sous sa dépendance, près desquelles sont deux petits étangs, qu'on nomme Koeytchy et Hoanghotchy; ils sont très-agréables, ainsi que les montagnes de ce territoire, et qu'on nomme Fsichan, Kiaouchan, Hingchan, Tienmoenchan, Kinglingchan et Voulonchan; ces montagnes produisent beaucoup de thé, et l'on y fait du papier.

La ville de Hoeicheou, qui conserve aussi son nom depuis plus de mille ans, a six villes du troisième ordre sous sa dépendance, et une grande rivière, qu'on nomme Sinngangkian; elle vient de quatre autres rivières, et prend son nom à quarante lieues de la ville,

et le perd près de là, dans la rivière Kiang. Ce pays n'est pas sans montagnes, on les nomme Vulcochan, Vuenchingchan, Fresyang, Hoanchan, Pegochan, Khichan, Longouichan, Chetchaochau, Chemouonchau et Tatouchan; il y croît aussi beaucoup de thé, et l'on y fait de l'encre de Chine de toute espèce.

La ville de Quoangtefou n'a qu'une ville du troisième ordre sous sa dépendance; il y croît de très-bon thé, et une grande quantité de bambous; ce pays n'est pas le meilleur de la province; elle a eu, comme les autres, différens noms.

La ville de Hotcheou, une des trois privilégiées, est une très-ancienne ville qui était indépendante; et quoique dans l'ancien tems elle ait eu des noms divers, elle conserve celui de Hotcheou depuis plus de mille ans; elle a un étang de sept ou huit lieues de tour, très-abondant en poisson; c'est un pays très-propre à la chasse des oiseaux de mer, étant souvent inondé.

La ville de Fioutcheou est aussi une ville très-ancienne, qui a sous sa dépendance deux villes du troisième ordre; il y a un lac, qu'on appelle Sseouhou; on y loue beaucoup une

fontaine, qu'on nomme *Luysuen*. Il y a plusieurs montagnes très-agréables, qui se nomment Langyachan, Longpuonchan, Chinchan, Ngolongchan, Pachichan et Vououchan.

Tchioutcheou était autrefois la cour du roi Pahoang; elle a reçu le nom de Tchioutcheou du tems de la famille des Hang, et l'a conservé depuis ce tems-là; elle a sous sa dépendance quatre villes du troisième ordre; il y a deux ponts très-célèbres sur la rivière Kiang, lesquels ont près d'une demi-lieue en longueur; ils sont faits avec des bateaux qui sont joints ensemble par des liens de fer; il y a en ce pays une espèce de pierre très-curieuse, qu'on appelle *hoachi*, elle paraît peinte de plusieurs couleurs, qui lui sont pourtant naturelles; on y trouve aussi quelquefois, une racine faite en figure humaine, démontrant tous ses membres, on la nomme *hocheou*; on la rencontre rarement d'une figure complète, mais on en voit en figure longue et ronde; elle est d'un très-bon goût, et quelques-uns prétendent que c'est la mandragore.

De la province de Chanssy.

La province de Chanssy, qui a été autrefois le royaume de Chin, Chincoué, est voi-

sine de la Tartarie, elle est très-peuplée et très-riche; la famille des Tang y établit sa cour, qu'on appelait aussi Pékin, la *cour du Nord;* on la nommait Hotong du tems de la famille des Fong, et c'est la famille des Ming qui lui a donné le nom de Chanssy; elle n'est pas aussi grande que les autres, mais elle est bien la plus jolie; les maisons et toutes sortes d'édifices y sont très-beaux; elle a sous sa dépendance six villes du premier ordre; savoir, Taiguenfou, Phingangfou, Tathonfou, Longnanfou, Fouencheoufou et Leaocheoufou; elle a outre cela deux villes privilégiées; la ville de Taiguenfou est une très-grande ville, elle prit ce nom du tems du règne des Ming; elle a sous sa dépendance, cinq villes du second rang et vingt du troisième; elle est arrosée par quatre rivières, qui sont: Fouenho, Hithoho, Hoangho et Tsaiho; les fontaines sont: Finchouj, Wenchouj, Pychouj, Finchangchouj et Yongchouj; on fait en ce pays de la porcelaine, et il y croît du ginseng.

La ville de Pingyangfou a sous sa dépendance six villes du second rang et vingt-huit du troisième; les rivières Fouenho, Chiho et Hoangho, parcourent ce pays; il y a aussi des

fontaines qu'on nomme Chinchoué, Voueinachoui, Louitchatongtchi et Kinglongtchi; on y plante beaucoup de vignes, et on y fait du vin.

La ville de Fathongfou, qui était autrefois la ville de Kiongcheou, a sous sa dépendance quatre villes du second ordre, et sept du troisième; elle participe des rivières de Hohangho et Yangcanho; on y trouve une pierre verte, laquelle étant brûlée, fournit du cuivre et quantité de verdet; on y trouve aussi quantité de peaux de martes zibelines et de la pierre d'agate.

La ville de Longnanfou est une ancienne ville, qui était autrefois capitale du royaume de Lyheou, Lyeoucoué; on changea ensuite son nom, et on l'appela Lousseccoué; elle a eu le nom de Longnanfou depuis le règne des Mingchio; elle a sous sa dépendance, huit villes du troisième rang; elle produit beaucoup de ginseng.

La ville de Fouencheoufou, qui n'a pas été sans avoir différens noms, a sous sa dépendance une ville du second rang, et sept du troisième; elle est arrosée par trois rivières, qui sont, Fouenho, Yongyenho et Yulinho; il y a un lac appelé Wenhou; il y a aussi

plusieurs montagnes d'une grande hauteur. On parle à la Chine d'un grand déluge qu'il y eut du tems du roi Yao, celui qui commença de perfectionner la Chine; les eaux avaient couvert les montagnes, excepté celle qu'on nomme Wanhouchan dans ce pays-là; elle avait servi d'asile à dix mille familles qui s'y étaient sauvés; il y a près de quatre mille ans que cela est arrivé. Les autres montagnes s'appellent Caothangchan et Kiaichan; il se fait en ce pays-là du vin qu'on appelle *iancotsyou*, il est d'un très-bon goût.

La ville de Leaotcheoufou n'était que Leaotcheou du tems de la famille de Thang; elle a été mise au premier rang du tems de la famille des Ming; elle a sous sa dépendance deux villes du troisième rang : on y trouve les montagnes Khichan, Kinkinchan, Fingthaichan et Hoanghoaling. Ce pays produit du ginseng, et l'on en tire beaucoup de musc.

Outre ces six villes principales que contient la province, il y a encore deux villes privilégiées, qu'on appelle Tchitcheou et Yetcheou; la ville de Tchitcheou a sous sa dépendance trois villes du troisième rang, et celle de Yetcheou en a quatre. Ce pays produit aussi du ginseng.

De la province de Chantong.

La province de Chantong (Canton) était autrefois divisée en quatre petits royaumes ou principautés, Loucoué, Chicoué, Chincoué et Chinancoué; présentement ce n'est qu'une seule province. Elle est très-fertile et abondante, son territoire est uni, elle confine d'un côté avec le Leaotong et avec la mer; c'est la province où Confucius et plusieurs savans de la Chine ont pris naissance : elle a sous sa dépendance six grandes villes du premier ordre; savoir : Sinanfou, Chongcheoufou, Tongchangfou, Tsingcheoutou, Tengcheoufou et Lagtcheoufou.

La ville de Synanfou, qui s'appelait autrefois Linsseiou, a sous sa dépendance quatre villes du second rang, et vingt-six du troisième : elle est arrosée par plusieurs rivières, savoir : Fanigangho, Wenho, Voucibo et Ficoukiang; par quatre lacs, qu'on nomme Taminghou, Choninghou, Chiochanhou, Junhou; et par deux très-belles fontaines, qu'on nomme Chocongssiun et Khongchangchouen. Ces deux fontaines sont très-agréables, et sur-tout la première qui prend sa source de la rivière,

et qui est cependant dans le milieu de la ville. Les montagnes qu'on y voit s'appellent Lichan, Hanchang, Paochan, Changpechang, Fangchau et Taichan. Les empereurs allaient faire leurs sacrifices aux dieux sur cette montagne; elle est encore aujourd'hui très-renommée à cause de cela : les peuples y accourent de toutes parts en dévotion, et vont faire des vœux et des prières dans un temple qui est sur cette montagne : ils y offrent des présens et de l'argent qu'ils jettent sur l'autel : l'empereur a soin d'y envoyer un officier pour en retirer l'argent qu'on y laisse, et le receveur lui en paie chaque année quarante mille onces d'argent, qui font deux cent mille livres tournois.

La ville de Chongcheou s'appelait Taining, sous la famille des Fong. Ming lui a donné le nom de Chongcheou; elle a sous sa dépendance deux villes du second rang et vingt-trois du troisième; elle a deux rivières, Hoeitongho et Vuenho, et deux étangs, Sanmouhou et Touchanhou. C'est en ce lieu qu'on fait le hokiao, qui est une plaisante médecine pour les maladies internes, pour les pulmonies, pour le flux humoral, etc. Voici ce que c'est. On prend le cuir d'un âne noir et d'un cochon,

qu'on fait cuire dans un certain puits d'eau bouillante; d'autres disent qu'on prend l'eau de ce puits qui n'est point bouillante, mais qu'on la fait bouillir. On réduit ces peaux ramollies en une masse, qu'on laisse refroidir, et on la met ensuite en pastilles pour s'en servir au besoin; on prend le poids d'un gros de ces pastilles qu'on hâche très-menu; on le met dans un petit vase, où il y a, avec de l'eau, cinq à six gouttes de suc de gingembre, et une pincée de thé : l'on bouche bien le vase, et l'on fait ensuite bouillir le tout au bain-marie pendant une grande demi-heure, ce qui rend toute la matière liquide; après quoi l'on donne de cette drogue à ceux qui sont attaqués de phthisie, de dissenterie, de crachement de sang et de flux de ventre. Un religieux m'a dit s'en être bien trouvé. On voit dans la même ville plusieurs tombeaux des anciens philosophes, comme Confucius, Sensse, son premier disciple Tenpeniou, Mongssée, qui vint cinq cents ans après Confucius. Le tombeau de Confucius et son temple y sont bâtis de pierres de marbre.

La ville de Thongchanfou s'appelait Fsiyang, du tems de la famille de Han, et de plusieurs différens noms du tems des autres familles.

Elle a pris le nom de Thongchanfou du tems des Ming. Elle a sous sa dépendance trois villes du second rang et quinze du troisième; quatre rivières passent dans ce pays ; elles s'appellent Voneibo , Changho , Mingtouho et Koutsouho. Il y a trois belles montagnes, le Yenchan, Taochan et Chechan. Le terroir y est très-abondant en fruits, et en soie silvestre, qu'on nomme *Kientcheou ;* on en fait des habillemens qui durent très-longtems, et c'est une matière digne d'attention.

Tsingcheoufou était autrefois le royaume de Tsi, Tsicoué; elle a eu d'autres noms, et la famille des Ming, qui a eu le tems de régler tout ce royaume par la durée de son règne, lui a donné le nom de Tsingcheoufou. Elle a sous sa dépendance une ville du second rang, et treize du troisième. C'est un port de mer; elle a le mont Pelangchang. On tire de ce pays beaucoup de ce bezoard, que les portugais appellent *macao de vacca,* qui se trouve dans les corps des bœufs.

La ville de Tsnecheoufou était autrefois le royaume de Fsou, Fsoucoué; c'est la famille des Ming qui lui a donné le nom de Tsencheoufou. Elle a sous sa dépendance une ville du second ordre et sept du troisième; c'est un

grand port de mer; la côte y est bordée de plusieurs îles qui sont habitées, et où il y a plusieurs villes. Il y a dans ces mers plusieurs chevaux marins, qu'on voit prendre terre en automne, sur-tout les cavalles ou jumens qui viennent y jeter leur fruit.[1] On a soin d'en conserver le cuir, et l'on dit qu'on le prépare de telle façon qu'il est impénétrable à l'eau : on en fait toute sorte de chaussure et des habillemens. Les îles principales de cette côte sont Tanyaychan, auprès de laquelle on voit au large un beau rocher de marbre blanc, et qui a de diamètre autour de deux mille brasses : il est très-éclatant, et lorsqu'il fait grand jour, on dirait voir un second soleil ; l'île de Chamouentao, qui est une grande île entre Chantong et Leaotong : celle-ci est un asile pour les navigateurs en tems d'orage ou de tempête ; l'île de Tchecheou, qui est très-agréable ; l'île de Chaochechan, qui est éloignée de la grande terre de trois à quatre lieues : l'empereur Chintchyang y fit jeter un pont de bâteaux, pour y aller observer le lever du soleil ; l'île Tacouenlong-chan, remarquable par une fille appelée *Massée*, qui, pour conserver sa chasteté, s'y

[1] Ces prétendus chevaux et jumens de mer sont des phoques. (S.)

retira et y resta jusqu'à la mort. On y trouve aussi du nieouhoang ou bezoard de bœufs.

La ville de Lagtcheoufou se nommait autrefois Tonglay, ensuite Thanglaicheou, et les Ming l'ont enfin nommée Laytcheoufou. Elle a sous sa dépendance deux villes du second rang et cinq du troisième. Il y a deux rivières, savoir, le Yaiho et Kiaicho : on y pêche beaucoup d'excellent poisson. Il y a dans ce lieu des vestiges de la muraille que Yuenvang, roi de Chi, fit bâtir pour éviter les irruptions des autres rois; elle ferme toute la partie du côté du nord du royaume.

De la province de Honan.

La province de Honan est située tout-à-fait dans le milieu de la Chine; c'est une plaine très fertile, qui a été autrefois le siége impérial, dans le tems que le royaume de la Chine se vit soumis à un seul chef. On l'a appelé le Royaume du milieu, comme on appelle aujourd'hui tout le royaume de la Chine, Chongcoué. Elle a sous sa dépendance les villes du premier ordre ci-après; Kaifongfou, Coucitefou, Changtefou, Voueisyfou, Hoaihingfou, Honanfou, Nanyangfou et Niningfou, qui sont au nombre de huit.

La ville de Khaifongfou qui en est la métropole, a été la cour de l'empereur Fong, et ensuite de la famille tartare des Yen. Elle s'appelait alors Nanking, la cour du Sud; mais elle a pris le nom de Khaifongfou, du tems de la famille des Ming, qu'elle conserve jusqu'à ce jour. Elle a sous sa dépendance quatre villes du second ordre, et trente du troisième. La grande rivière Jaune, Hoangho, passe au-devant de cette ville; elle a encore dans son district les deux rivières Cheliaugho et Pienho, et deux étangs qu'on appelle Syhou et Liaohou. Il y a aussi de très-belles fontaines, qu'on nomme Fscouchoui, Kiuminchi, Fongchi, Tongchi, Kialongchi et Longkeou : on y trouve les monumens de divers anciens empereurs, entr'autres celui du prince, fondateur de la Chine, Fohy, dont on a conservé le tombeau jusqu'à présent, quoiqu'il y ait au-delà de cinq mille années qu'il a été bâti : on fait dans cette ville des porcelaines qui se consomment dans les pays du nord.

La ville de Coueitefou a eu plusieurs noms, et n'a pris celui d'à-présent que dans le règne de la famille des Ming. Elle a sous sa dépendance une ville du second ordre et huit du troisième. La rivière Jaune passe aussi près

d'elle, ainsi que celle de Pienho. Les lacs de Nanhou et Sihou en dépendent : on y fait grand cas des fontaines Yekintchy, Mongtchiuye et Tchiuychoui. On y remarque aussi deux très-beaux ponts, le Hayakhyao qui est sur le lac, et le Esantchingkhiao, et trois montagnes agréables, qu'on nomme Yuchan, Inchan et Ychan.

La ville de Changtcfou, qui a été quelquefois la cour des rois, a sous sa dépendance une ville du second ordre et six du troisième. Elle a trois rivières, savoir, Nganiangho, Syho et Siangho ; on fait, en ce pays-là, une drogue qu'on appelle en portugais *macao de vacca ;* c'est une espèce de bezoard dont les chinois usent; il en vient beaucoup de l'Inde, et c'est une concrétion qu'on trouve dans le corps des bœufs ; les chinois en mettent aussi dans leur thériaque. Il y a en ce pays encore une espèce de poisson qu'on nomme *haiucoulin*, c'est-à-dire *poisson enfant ;* ce poisson a une longue queue, et pleure tout de même qu'un petit enfant; on fait de la chandelle de sa graisse, qui ne peut s'éteindre au vent.

La ville de Voueisyfou était autrefois le siége des empereurs In et Chao ; c'est la famille

des Ming qui lui a donné le nom de Voueisyfou, n'ayant pas manqué d'en avoir plusieurs autres comme ses voisines; elle n'a que six villes du troisième rang sous sa dépendance; par-là courent les rivières Hoangho, Voueiho, Fissée, Gingho. On y loue les fontaines de Lemoënssouen, qui vient de la montagne appelée Soumouen, et celle de Khécouen; les montagnes Cangchan, Tchaoyangchan, Cingnangchan, Soumouïnchan et Thaihingchan y sont fort célèbres; il y a abondance de fruits, et sur-tout de prunes, qui sont d'un goût admirable.

La ville de Hoaihingfou a aussi sous sa dépendance six villes du troisième ordre; les rivières Hoangh et Tchiho passent au-devant; on n'y trouve de remarquable que cinq ou six fontaines, qu'on nomme Khichoui, Fsicho, Vangmontong, Taiyuetchy, Chinnongtchi.

La ville de Honanfou est une très-grande ville, où plusieurs empereurs ont fait leur résidence; la famille des Cheou et des Thang l'avaient nommée la cour d'Orient, Tongking, celle des Fong, la cour d'Occident, Siking, celle des Yven, Kingchan, la cour Supérieure; mais c'est la famille des Ming qui l'a appelé Honanfou. Elle a sous sa dépendance

une ville du second ordre, et treize du troisième. Elle est arrosée par la grande rivière Hoangho, et par plusieurs fontaines, qu'on nomme Ychoui, Lochoui, Kienchoui, Chenchoui et Lichoui. Il y a deux ponts qui sont renommés; on les appelle Lymouenkiao, et Thienchunkiao. On trouve ici le tombeau de l'empereur Hancaossouou, premier chef de la famille des Han. Cet empereur rendit tributaire toute la Tartarie, et cette nation en fait encore aujourd'hui grand cas. Le tombeau de Fongthaissée, chef de la famille des Fong, y est aussi. Du tems du règne de cette famille, les tartares ont toujours eu le pied dans la Chine, et peu après s'en sont rendus les maîtres, pendant le règne de la famille des Yven. Peu de tems après, la famille des Ming les en a chassés, jusqu'à ce qu'elle ait été éteinte; après quoi ils y sont revenus, et n'en sortent pas. On voit en cette ville plusieurs jardins curieux, selon les chinois, qui appartenaient à ces empereurs. Les palais Hoalyjuen, Kinsséejuen et Toulouguen sont encore très-ornés. Le palais de l'empereur Fong s'y voit aussi: les montagnes Yguenchan, Hyangchan et de Cheouyangchan, sur laquelle les sages princes Pey et Chouaï, dont nous avons

parlé, se retirèrent après avoir renoncé au monde, et s'y laissèrent mourir de faim; celles de Heouniusanchan, Kochan et Yongwichan y sont fort remarquées; c'est dans cette dernière qu'on voit le tombeau d'un saint homme appelé *Tamo*, qui traversa la grande mer d'occident pour prêcher la religion. Plusieurs ont cru que c'était saint Thomas, à cause de la ressemblance du nom; mais d'autres disent que c'était un de ses disciples qu'il avait baptisé et qu'il avait nommé *Toma*, que l'on prononça par corruption *Tamo*. Il se peut bien aussi que le peuple ayant sanctifié cet homme, on lui ait changé le nom de *Toma*, qui, en chinois, n'est pas si avantageux, en celui de Tamo, qui l'est beaucoup; il y a apparence que ce fut un des disciples du saint, puisqu'on dit encore que Thomas s'en retourna en occident et traversa les mers, tenant sous ses pieds une hirondelle. Ce pays est très-abondant en toutes choses, et particulièrement en fruits.

La ville de Nanyangfou a eu aussi plusieurs noms, jusqu'au règne de la famille des Ming. Elle a sous sa dépendance deux villes du second rang, et onze du troisième; elle abonde en fruits, et sur-tout en pommes. On y trouve

une pierre bleue, qu'on appelle *Chiching*, et qui, dit-on, est le véritable outre-mer. Il y a trois rivières, qu'on nomme Youchoui, Lichoui et Lehoacheou.

La ville de Niningfou, sous la famille des Hang, était la ville de Nirvan; sous celle des Tang, c'était Tsaicheou, et elle a pris le nom de Niningfou, sous celle des Yuen, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Elle a sous sa dépendance deux villes du second ordre et douze du troisième. Ce pays est parcouru par trois rivières, qu'on nomme Quangho, Pelouho et Mingho; il y a d'autres canaux agréables, qu'on appelle Richoui, Hoaichoui, Fsuchoui, et Thongchoui: il y a aussi un grand étang qu'on nomme Fihou. Les montagnes sont Thieuchongchan, Fuenyachan, Lingchan, Tiensséechan et Hingchan. On en retire beaucoup de thé.

Toute cette province est très-étendue et très-belle; l'air y est tempéré, puisqu'elle est située par les 37 et 38 degrés de latitude nord.

De la province de Cheensy ou Chainsy.

Cette province n'est guère moins étendue ni moins riche que celle de Nankin; elle est

frontière du royaume du Bengale et de celui d'Arracan et de Fongking. Les arméniens et les sujets du grand-mogol y viennent commercer par terre. Ces nations appelaient le royaume de la Chine du nom de Catay. Les habitans de cette province ont quelque chose qui les distingue des chinois. Il y en a beaucoup qui sont blonds ; ils ont le teint blanc, et ils sont plus robustes et plus gais que ceux des autres provinces. Les maisons y sont autrement bâties, et ont plusieurs étages comme en Europe. Le sexe se communique davantage, et ils paraissent plus sociables que les autres chinois. On leur a donné autrefois différens noms, et c'est toujours la famille des Ming qui lui a imposé le nom de province de Chainsy, qu'elle conserve. Il y a dans cette province un gouvernement de huit villes du premier ordre, qui sont Singanfou, Songyafou, Hantongfou, Phingliangfou, Kechangfou, Luichaofou, Hingyangfon et Yeangoenfou.

La ville de Singanfou est une très-grande ville royale et très-ancienne : elle a sous sa dépendance six villes du second ordre et trente-une du troisième, par où passent trois rivières, le Hoangho, le Voucio et le Kingho. On y voit plusieurs fontaines, qu'on nomme Khichoui,

Nongehoui, Ca-oui, Pæhoui, Fantchouen et Theongtchouen. Il y a aussi plusieurs étangs, qui sont Kiokiangtchi, Hoangmingtchi, Faytchigngugotchi et Pesseetchi. Les montagnes sont Chongnanchan, Tajinechan, Tchonchan, Niucheouchanduchan, (on trouve dans ces montagnes des rubis et d'autres pierres précieuses), Thaochan, Lingmouenchan et Kinsochang. Les ponts sont ceux de Pakiao, Chonuoueidiao, Tongwoueikhiao, Sinoueikgiao et Lonkhiao. On y trouve aussi quantité de tombeaux des anciens empereurs et rois; savoir, celui des empereurs Cheoukong, Venwang et Vououang, qui sont célébrés comme des saints hommes. C'étaient de grands philosophes, qui ont laissé à leur peuple de bonnes lois et de bons préceptes de morale; ils sont de plus de trois mille cinq cents années, et Confucius en fait un très-grand cas dans ses écrits. Il y a aussi le tombeau de Chintchiwang, qui a été le premier de la famille des Ching. C'est lui qui fit bâtir le grand mur pour fermer l'entrée de la Chine aux tartares. Il les rendit tous ses tributaires : il fit bâtir une ville qui avait de circuit un million de brasses chinoises, ou toises de dix pieds chacune. Il y fit aussi bâtir un

superbe palais, qui avait cinq lieues de tour; au-devant duquel il fit dresser douze statues d'or. On y voit encore le tombeau de Kankaossun, originaire de Nankin, et le premier de la famille des Han. Il établit sa cour dans Chainssy; toute la Tartarie lui était tributaire. Le tombeau de l'empereur Tangkaossun, chef de la famille des Tong, y est aussi. Celui-ci fut non-seulement maître de toute la Tartarie et de tous les pays du nord, il conquit encore les royaumes de Thongking, Cochinchine, Laos, Camboge, Siamyoor, Pegu, Arracan, jusqu'au royaume de Bengale, qu'il rendit tributaire, même les royaumes du Japon. On voit dans ces tombeaux anciens, qui sont gardés avec grand soin, quantité de belles statues de marbre.

La ville de Fsontssifou, qui fut autrefois le royaume de Chin, a eu depuis différens noms; la famille des Tang en fit sa seconde cour, après avoir conquis toute la Chine, et la fit nommer *Tongyn*. La famille des Ming lui donna ensuite le nom de Fongtssufou. Elle a sous sa dépendance une ville du second rang et sept du troisième. Les montagnes les plus considérables sont Khichan,

sur laquelle est une ville très-célèbre, par la naissance du vertueux empereur Venwang, que les chinois vénèrent comme saint; les autres sont Yongchan, Thouyangchan et Nanchan.

La ville de Hanchangfou a été autrefois la cour du roi Han; les familles de Thang et de Fong l'appelaient Hingyuen, et la famille des Ming lui a ensuite donné le nom de Hangchangfou; elle a sous sa dépendance deux villes du second rang et quatorze du troisième. C'est dans ce pays que se prend le bon musc; on y trouve aussi le lingyankhiao, qui est la corne de certain chevreau de montagne, transparente et belle, dont les médecins font grand cas pour les gens fiévreux, pour la chaleur des entrailles et pour le mal des yeux; on a acheté le poids d'une once de cette corne, à raison de deux onces d'argent. On y trouve aussi le cinabre qui y est aussi très-cher.

La ville de Phingliangfou se nommait Khingiuenfou, du tems de la famille des Fong; celle des Ming lui a donné celui de Phingliangfou. Elle a sous sa dépendance trois villes du second rang et sept du troisième. Les montagnes les plus considérables sont celles de Longchan, très-haute et toujours

couverte de neige, de Kilongchan et de Juchan. On y fait aussi de la porcelaine.

La ville de Kechangfou s'appelait Nanngan sous la famille des Hang; sous celle de Thang, c'était Voucheou, et sous celle des Fong et Ming, elle a eu le nom de Keegangfou qu'elle porte encore. Elle a sous sa dépendance trois villes du second rang et quatorze du troisième. Les rivières qui la parcourent sont le Hoangho et le Kialingkiangs; il y a aussi deux étangs, l'un qu'on nomme Sicongho u, autour duquel sont beaucoup de jardins très-beaux, l'autre appelé Thienchouihou, *étang d'eau céleste*. Les chinois estiment que l'eau de ce lac est si salutaire au corps de l'homme, qu'on guérit aisément de toute sorte de maladies, si l'on en boit et si l'on y prend le bain. Les fontaines qu'on y voit se nomment Veuicheoui, Changchoui, Louchanchoui et Fssuchoui. On trouve, auprès de cette montagne, du honghoung, qui veut dire du soufre mâle : il est d'une couleur aussi rouge que du sang; il est beau à voir, et sert beaucoup aux médecins. On tire aussi de ce pays de très-bon musc et des cornes de ce chevreau dont il est parlé ci-dessus, qu'on nomme linyankio. On y trouve un

beau pont, appelé Kouhoucikiao, et un puits dans une ville de sa dépendance, appelé Konenchin, duquel on tire de très-bon sel.

La ville de Linchaofou, qui, sous la famille des Tang, était Linchao, sous celle des Fong, Kicheou, enfin, sous la famille des Ming, Linchaofou, a sous sa dépendance deux villes du second rang et trois du troisième. On y trouve les trois rivières Chaoho, Voueihou et Hoangho. On y fait un gros commerce en laine et pelleteries, et il y a de toutes sortes de fruits d'Europe.

La ville de Hinyangfou était autrefois le royaume de Kieycong, Kiecongeoué; elle eut par la suite différens noms, jusqu'à ce que les Ming lui ont donné celui qu'elle a à présent. Elle a sous sa dépendance une ville du second rang et quatre du troisième, par où coulent les rivières de Hoangkiang et Ninkiang. Ce pays produit du tsingliangmi, qui est une espèce de graine ou fève admirable contre la dyssenterie et les obstructions, et pour la soif immodérée : il y a d'une autre herbe, qu'on nomme *kintsutsas*, qui est bon contre le poison et contre l'hydropisie; il y a encore d'une autre espèce de fève, qu'on nomme *tateou*; elle est admirable contre le poison.

La ville de Yennganfou a été capitale du royaume de Cho, Choconé ; elle a été ensuite appelée Kinming et Changuou : les Ming l'ont fait ce qu'elle est. Elle a sous sa dépendance trois villes du second ordre et seize du troisième. Ce pays participe des rivières Hoangho et Yontingho. Il y a un grand lac qu'on nomme Licouou, une montagne, qu'on appelle Ycnehouen, enfin de certaines pierres dont on tire certaine huile dont les médecins font usage, et dont on fait aussi de la chandelle : on y trouve beaucoup de pelleteries et de la pierre d'agate.

Outre ces villes principales, qui composent la province de Cheensy, il y a huit places de guerre, qu'on nomme en chinois *vouri*, et qu'on tient sur le pied d'indépendantes. La première est Ninchiavouri, place qui est située entre le lac Yen et la rivière Hoangho. Elle est très-bien munie de toute provision de guerre ; la deuxième de ces places est Ninhia-Chongvouei : elle est sur une montagne au-dessous de laquelle le Hoangho passe. Elle a dans son district une grande quantité de brebis et un grand haras ; on y trouve aussi quantité de pelleteries. Les autres places, qui sont de moindre importance, sont Yaot-

cheouvouei, Mincheouvouei, Hocheouvouei, Yulinvouei et Hintoussee, ce qui fait l'explication de la province de Cheensy, qui est sans doute plus étendue que les autres. On la divise en deux parties; l'orientale et l'occidentale. Il y a deux vice-rois pour son gouvernement. Le Tsongtou qui commande dans la province de Chanssy, commande aussi dans celle de Cheensy.

De la province de Chekiang.

La province de Chekiang, contigue à la province de Nankin, est très-agréable par la douceur de son climat, et très-fertile. C'était autrefois le royaume de Yue, Yuecoué. La famille des Fong, après avoir été chassée de Hoan par celle de Yven, tartare, celui-ci en fit sa cour du Sud, et la nomma Nanking. Ce prince fuyant le tartare, se retira si loin, qu'il vint jusqu'à Sinhoei, dans les bords de la province de Canton, d'où il fut se jeter dans la mer. Son tombeau se trouve encore dans Sinhoei. Cette province est bordée par la mer, et jouit d'un beau port dans Ningpodon. Les chinois font un très-grand commerce dans le Japon : la côte est pleine d'îles qui sont

innombrables, dont plusieurs sont habitées, et qui ont de bonnes villes. Elle a dans son gouvernement onze villes du premier ordre, qui sont Hangcheoufou, Kiahengfou, Houchekeoufou, Niencheoufou, Hinhoafou, Khincheoufou, Tchioutcheoufou, Changhingfou, Ningpofou, Taicheoufou et Vuencheoufou.

Le ville de Hangcheoufou est une grande ville, mais la plus jolie du royaume de la Chine; on la nomme, aussi bien que celle de Fououtcheoufou, dans la province de Nankin, le *paradis terrestre*. Cette ville a par tout son district des rivières, des canaux et des étangs, les plus agréables du monde. On y voit aussi un nombre infini de beaux ponts de pierre, des bateaux et de grands bâtimens de toutes espèces, les plus propres qu'on puisse imaginer pour la commodité des voyageurs. Les rues de cette ville sont pleines d'arcs de triomphe, qui font un spectacle admirable; et le pays abonde en toutes choses qui peuvent être nécessaires à la vie de l'homme. La soie y abonde d'une manière inexprimable, et ces deux villes font le plus gros commerce en soie et en soieries de tout l'univers. Celle-ci qui est la capitale

La ville de Hinhoafou est une bonne ville et abondante en toutes choses : on y fait du vin de composition, qui est d'un très-bon goût, et dont on fait un gros trafic : elle a sept villes du troisième rang qui en relèvent. Ce pays est abondant en toutes choses, en toutes sortes de venaisons et autres provisions de bouche : elle jouit de la rivière Chouyang-kiang, qui est très-belle, et d'un très-délicieux étang, qu'on nomme Sienchouenhou.

La ville de Khincheoufou, qui fait les confins de la province de Chekiang et de celle de Foquien, est une ville quasi ruinée par les guerres : elle a sous son gouvernement cinq villes du troisième rang. La rivière Chang-kiang passe au-devant; ce pays produit aussi beaucoup de thé et de pommes.

La ville de Tchioutcheoufou a été autrefois la capitale du royaume Phing, Phingcoue. On la nommait Choueniong, du tems de la famille de Thang, et celle des Ming lui a ensuite donné le nom de Tchioutcheoufou : elle a sous son gouvernement dix villes du troisième rang. On y fait de la porcelaine.

La ville de Changhingfou fut autrefois capitale du royaume de Yue, Yueçoue. Elle a eu différens noms, suivant les différens princes

qui ont gouverné l'Empire, comme toutes les autres. Elle est très-grande et très-riche; elle a sous sa dépendance huit villes du troisième rang. Ce pays produit de la soie en très-grande abondance et du thé.

La ville de Ningpofou est une ville de commerce, qui est située sur les bords de la rivière Changkiang. Elle n'est éloignée de la mer que de deux à trois lieues : l'entrée de la rivière est aisée, quoique ce soit un port de barre; mais il n'y a que les vaisseaux au-dessous de deux cents tonneaux qui y peuvent entrer; les chinois y font un gros commerce de toutes parts. Leurs vaisseaux, qui ne tirent pas autant d'eau que les nôtres, y entrent, et vont mouiller jusqu'au-devant de la ville, ce qui facilite beaucoup le gros commerce que l'on y fait. Le plus commun est le commerce du Japon. Les vaisseaux de Siam et des autres royaumes voisins de la Chine, y vont vendre leurs denrées, et prendre des effets de la Chine et du Japon; cette côte est environnée d'îles, dont la plupart sont habitées et ont de bonnes villes. La plus renommée de ces îles est celle qu'on appelle Chensay : il y a une ville qui en porte le nom; elle est très-renommée, à cause d'une tour élevée de sept étages,

qu'une reine ou impératrice ſit dresser, laquelle est toute de métal; on la découvre de la mer, quoiqu'on en soit bien éloigné. Une autre île est celle qu'on appelle Chaopaochan, autrement Cheouchan; elle est vis-à-vis du Japon : c'est une très-grande île, où il y a une belle ville du troisième rang, et un tsongping ou lieutenant-général en résidence; les anglais, à qui il fut permis d'y prendre maison en 1699, y sont restés deux ans seulement, les piéges des chinois, dans lesquels ils sont tombés par leur faute, les ayant obligés de la quitter. Il y a aussi l'île qu'on appelle Yongcheou. Ce fut autrefois la capitale d'un petit royaume, ou plutôt d'une principauté, qui appartenait au roi Chin, Chinuang, du tems de la famille des Thang. L'empereur Khiyuen y fit bâtir une ville du troisième ordre, qu'on appelait Yongchangen. Il y a encore l'île qu'on nomme Kouenmouenhai. C'était aussi une principauté de Chang, Changcoue qui fut transformée en ville, Changcouehien. Les autres îles, sont innombrables. La ville de Ningpo en a six du troisième rang sous sa dépendance; elle est très-voisine du Japon, puisqu'on y passe en deux ou trois jours de tems.

La ville de Thaicheoufou, qui s'appelait autrefois Changngnan, et ensuite Haicheou, se nomme Thaicheoufou, depuis la famille de Ming; elle a six villes sous sa dépendance, et jouit de la rivière Sankiang; c'est un pays qui produit du thé.

La ville de Vuencheoufou était autrefois la capitale du royaume ou principauté du roi Gao, Gaovangcoue. Les différens noms qu'on lui a donnés depuis, sont Thongkia, Foutcheou, et ensuite Vincheoufou. Elle a cinq villes sous son gouvernement; les rivières Yongkiakiang et Gaokiang sont dans son district : les montagnes qu'on y remarque principalement, sont Siennganchan, Yaithangchan et Nanthangchan; on voit plusieurs étangs sur ces montagnes. On connaît, par la légère description qu'on fait de la province de Chekiang, que c'est une des meilleures du royaume pour le commerce, par rapport aux soies qu'on en tire. Les habitans de cette province sont les plus éclairés, les plus habiles et les plus rusés de tous les chinois.

De la province de Kiangssy.

La province de Kiangssy, qui confine avec celle de Nankin, du côté du nord, a été autrefois une des plus riches du royaume. Les guerres civiles l'ont beaucoup appauvrie; elle est toutefois très-peuplée et abondante en toutes choses nécessaires à la vie humaine. Le riz et le froment y sont à bon marché. Dans cette province, est le grand lac que l'on nomme Phoyanghou. On y fait une grande pêche de poissons qu'on sale, et qu'on transporte dans tout le royaume. Plusieurs rivières qui sont dans cette province se déchargent dans ce lac, lequel se décharge lui-même dans la grande rivière Yangsséekiang, le fils de la mer. Cette province a sous son gouvernement treize villes du premier ordre. Elles se nomment Nanchangfou, Kinchangfou, Kinkiangfou, Foutcheoufou, Linkiangfou, Kinganfou, Foutcheoufou, Yuencheoufou, Kancheoufou et Nanganfou.

Les différens noms qu'on a donnés à la ville de Nanchangfou pendant le règne des différens empereurs, sont Sianchang, Longhing, et ensuite Nanchangfou. Cette ville a sous sa

dépendance une ville du second rang et sept du troisième; elle jouit des avantages d'un grand étang qui est près d'elle, et de deux rivières qu'on nomme Changkiang, et Kiokiang. Les montagnes les plus remarquables par les temples et idoles qui y sont, se nomment Sichan, Sengmouenchan, Leoubienchan, Chemouenchan, Chehingchan et Tengchan. Ce pays produit beaucoup de thé.

La ville de Kinchangfou a sous sa dépendance sept villes du troisième rang; auprès de cette ville, est la fameuse manufacture des porcelaines qui ont eu tant de célébrité; ce lieu-là se nomme Feouleang, il est sur le bord d'un grand étang; et ce lieu est d'autant plus curieux, qu'on y voit deux cent mille ouvriers travailler la terre propre à former la porcelaine. Les rivières de son district se nomment, Phuonkiang, Changkian et Kinkiang: le pays produit beaucoup de thé.

La ville de Kinkiangfou s'appelait autrefois Yuchan, et fut ensuite Quangsin; la famille des Ming lui a donné le titre de Fouquangsinfou; elle a sous sa dépendance sept villes du troisième rang; elle n'est point peuplée, à cause des guerres qu'elle a souffertes; elle

jouit de deux rivières, Koyangkiang et Changyaokiang. On voit en ce pays-là plusieurs montagnes très-renommées, savoir : Linchan, dans laquelle est un temple où réside le chef des faux prêtres de la Chine, qu'on nomme communément des *bonzes*. Cet homme est nommé *Chanthiensse*, qui veut dire le maître du ciel, ou bien le fils de la grande lumière; tous les prêtres lui sont soumis : il y en a de deux espèces, qu'on nomme *dausou* et *hochang*; les dausous prennent des femmes, et ne s'attachent qu'à faire des conjurations pour chasser les mauvais démons, et appeler les bons pour assister les malades, et pour faire des prières pour les défunts. Ils sont dans le monde comme le reste des gens du siècle, et on ne les reconnaît que lorsqu'ils sont dans les fonctions de leur emploi; lorsqu'ils font leurs imprécations, on les voit traîner une longue et riche robe, qui ne diffère nullement de la chasuble d'un prêtre catholique qui officie; ils ont un grand bonnet sur la tête, qui est fait de soie noire, au sommet duquel est un petit bâton doré; ils tiennent à leur main une tablette d'ivoire, et dans cette parure, ils font leur oraison avec autant de modestie et de respect, que s'ils faisaient

quelque chose de bon; l'idole que ceux-ci adorent, n'est pas celle des autres, elle est chinoise.

Les hochang font profession de chasteté, vivent en communauté, et comme de véritables moines; ils ont les cheveux tondus, portent des robes de couleur grisâtre, avec des manches à la bénédictine; font perpétuelle abstinence de chair et de poisson, et de toutes choses vivantes; ne se nourrissent que d'herbes et de légumes apprêtés à l'huile, et vivent à l'extérieur dans une modestie et une dévotion qui pourraient servir d'exemple aux plus austères religieux de la catholicité. Ils ne prennent leur nourriture que le matin et à midi seulement, et gardent une entière abstinence pendant le reste de la journée, jusqu'au lendemain; il y a environ mil six cents ans que cette secte a été introduite dans la Chine, et l'une et l'autre sont quasi du même tems.

Ce grand maître ou pontife est en grande estime auprès de l'empereur; et comme il est sans doute privilégié dans sa religion, et qu'il peut avoir femme, ses enfans sont habiles à succéder à son emploi; c'est un personnage très-riche, il a bâti sur cette montagne un très-beau palais, et beaucoup d'édifices curieux.

Les autres montagnes qu'on peut remarquer dans Kiukiangfou, s'appellent Nangphingchan, Hoaiyochan et Siangchan. On travaille aussi en ce pays-là à la porcelaine, et on y fait du papier.

La ville de Foutcheoufou n'a sous sa dépendance que quatre villes du troisième rang; c'est un pays qui produit du thé; il y a trois étangs qui rendent ce pays assez fertile; on les nomme Phengonghou, Pessenghou et Mingyuehou.

La ville de Linkiangfou en a cinq sous sa dépendance, elle est voisine de la province de Houguouang; elle jouit de la grande rivière Yangsseekiang, ou le Fils de la mer, qui passe au-devant, et d'une autre appelée Chingyangkiang. Il y a deux étangs, qu'on nomme Kouenhou et Canchanghou; une très-haute montagne qu'on appelle Linchan, au-dessus de laquelle il y a plusieurs villages et des bonzeries. Les autres montagnes se nomment Karliangchan, Tacouchan, Loychan et Janchangchan; elles produisent aussi du thé.

La ville de Linchangfou est très-belle, mais elle a beaucoup souffert par les guerres; elle a sous sa dépendance cinq villes du troisième

rang et deux étangs, qu'on nomme Kiaohou et Vansouihou.

La ville de Foutcheoufou a aussi six villes sous sa dépendance, on n'en dit rien qui mérite d'être rapporté.

La ville de Linkiangfou n'a que quatre des mêmes villes sous sa dépendance, et trois rivières, qu'on nomme Chingkiang, Siangkiang et Yunkiang.

La ville de Kinganfou n'a pas moins souffert que les autres par les guerres, et est devenue très-pauvre ; elle a sous sa dépendance neuf villes du troisième rang, et les rivières Kankiang, Sientchakiang et Loukiang, avec deux grands étangs, Kienhou et Niehou.

La ville de Foutcheoufou n'a que trois villes du troisième rang sous sa dépendance : on y trouve de la pierre Chiching ou l'outremer, et d'autres pierres vertes, dont on tire du cuivre et du vert-de-gris ; d'autres gens croient que c'est de la couperose.

La ville de Yuencheoufou commande quatre villes du quatrième rang, et jouit des trois rivières, Sienkiang, Longkiang et Kinkiang, avec le lac Tonghou.

La ville de Kancheoufou est la plus jolie

de toute la province de Kiangssy ; elle a sous son gouvernement douze villes du troisième rang, et la rivière Thaokiang ; on trouve en ce pays-là une espèce de cire blanche, que de petites mouches laissent sur les branches de certains arbres ; outre que cette cire est très-blanche et très-durable en chandelle, elle est encore très-utile en médecine.

La ville de Nanganfou, qui confine avec partie de la province de Canton, a sous son gouvernement quatre villes du troisième rang, et la rivière Changkiang : il y a plusieurs fontaines qu'on estime, entr'autres celles-ci, Teouchouj, Kiukiochoui et Tchosisshuen.

De la province de Houguouang.

La province de Houguouang était autrefois le royaume de Tcho, Tchocoué : c'était un des plus puissans de la Chine, dans le tems que la monarchie était divisée : c'est la province du royaume la plus fertile en grains ; elle en est si abondante, qu'on dit qu'elle nourrit tout l'Empire. Il y a un proverbe en usage à son sujet, qui dit : Houguouang en abondance, tout l'Empire a de quoi manger ; Houguouang en disette, tout l'Empire meurt

de faim. Cette province est non-seulement fertile en bled, froment et riz, elle l'est encore en plusieurs autres choses.

Elle participe des avantages de ce grand lac dont il a été parlé ci-devant, dans le chapitre de la province de Kiangssy. La province de Houguouang est contigue à la province de Houan du côté du sud. Elle a dans son gouvernement quinze grandes villes du premier ordre, qu'on nomme à présent Vouchangfou, Hanyangfou, Siangyanfou, Tenganfou, Hoangcheoufou, Hingcheoufou, Yotcheoufou, Changchoufou, Paohingfou, Hingcheoufou, Changtefou, Chientefou, Yongcheoufou, Chingthienfou, et Yunyangfou.

La ville de Vouchangfou, capitale du Houguouang, est une ville très-grande; elle est tout devant la rivière Hiangsseekiang; elle a sous sa dépendance une grande ville du second rang et neuf du troisième; on y fait de très-bon papier, et le pays produit de bon thé; il y a une montagne appelée Phueukiachou, d'où l'on tire le cristal de roche.

La ville de Hanyangfou a sous sa dépendance deux villes du troisième rang; elle profite de la rivière Kiang et a deux étangs

qu'on nomme Lanhouanhou et Thaipehou. Ce pays est abondant en toutes sortes de fruits. On y voit quantité de tours, qu'on nomme Tapeleou, Cheouhingting, Kenpothing et Cheleouhoating, qui veut dire la fleur de pomme de grenade. Cette tour a été bâtie à l'occasion d'une jeune bru, laquelle aimant beaucoup sa belle-mère, en avait tant de soin qu'elle lui donnait tous les jours une poularde à manger ; ce qui n'empêcha pas que cette vieille ne mourut subitement. Elle fut accusée devant le juge de l'avoir empoisonnée ; mais le juge interrogeant cette femme, ne trouvait pas de quoi la condamner, quoiqu'il en eût bonne envie. Tenant un jour une pomme de grenade à sa main, il se mit à dire : « Que si tu as donné du poison à ta belle-mère, cette pomme se tarisse et se sèche tout d'abord, et que si tu ne lui en a pas donné, qu'elle renouvelle ses fleurs. » Il n'eût pas plutôt dit que la pomme creva, et produisit une belle fleur, qui causa de l'admiration à tout le peuple, et qui a donné lieu d'appeler cette tour *la tour de la fleur de grenade.*

La ville de Siangyanfou a sous sa dépendance une ville du second ordre, six du troisième,

et les rivières Hankiang et Changkiang. On y trouve de la pierre de chetsing, qui fait l'outremer, et le chelou, qui fait le cuivre.

La ville de Tenganfou a sous sa dépendance une ville de second rang et cinq du troisième. Elle a les rivières Hautongho et Vanho; elle a aussi quatre forteresses, qu'on nomme Kuenchoui, Changcheui, Vanchoui et Chachoui. On trouve encore en ce pays de cette cire blanche dont nous avons parlé ci-devant dans la province de Kiangssy.

La ville de Hoangcheoufou a sous sa dépendance une ville du second rang et huit du troisième; elle jouit des rivières Kiang et Tanho. Il y a dans ce pays deux beaux ponts, qu'on nomme Khoting-Kiao et Louiyang-khiao. On y remarque encore les tours suivantes : Hucpolcou, Siyeiéthang, Lintithing et Kouétsaithing.

La ville de Hingcheoufou a été autrefois la cour de l'empereur Yuenti; elle a changé ensuite de nom, jusqu'à ce que les Ming lui ont donné celui de Hingcheoufou. Elle a sous sa dépendance deux villes du second rang et onze du troisième. C'est une très-grande ville et d'un air tempéré. Elle profite de la rivière Kiand et de deux autres, qu'on nomme

Tsingkiang et Toukiang: elle a aussi deux étangs, qu'on nomme Thonghou et Yenehibou. Il y a en ce pays une montagne, qu'on appelle Kiangling. On dit que sur cette montagne il y a une herbe qu'on nomme *tsiensouilaytsao*, qui veut dire herbe impériale, qui a, dit-on, la vertu de noircir les cheveux, et dont les vieillards se servent à cet effet. Il y a dans la même montagne un beau tombeau qui a eté dressé à la mémoire de l'empereur Yuenty.

La ville de Yotcheoufou est une ville très-forte. Elle est environnée de montagnes qui la défendent, au moyen de forteresses, et de souterrains qui donnent la communication de l'une à l'autre. Le célèbre Oussancouei y a soutenu un long siége contre l'oncle de l'empereur Souuang, lequel y avait mis le siége avec une armée de cinquante mille hommes. Cependant Oussancouei se vit obligé de l'abandonner par famine, et de fuir avec ce qu'il put emporter. Cette ville a été ruinée par la guerre. Elle a sous sa dépendance une ville du second rang et sept du troisième. Elle jouit de la rivière Kiang, et d'un grand lac, qu'on nomme Thongtinghou, autour duquel sont

quatre grandes villes. Du tems que les royaumes de la Chine étaient divisés, il s'est fait, en ce pays, une guerre sanglante entre deux rois, qui mirent sur le lac une armée de quatre cents bâtimens, de part et d'autre.

On trouve dans les montagnes de ce pays-là de la pierre bleue, et de celle dont on tire du cuivre. Ce pays est abondant en fruits.

La ville de Changchoufou est aussi une ville qui s'est ressentie des malheurs de la guerre; elle a souffert un siége de quatre ans contre l'oncle de l'empereur Souuang, qui l'assiégeait avec une armée de soixante mille hommes. Oussancouei, qui la défendait, en fit lever le siége après un combat qui se donna, dans lequel il y eut vingt mille hommes de tués sur la place. Cette ville a sous sa dépendance deux villes du second ordre et onze du troisième. Il y a plusieurs montagnes sur lesquelles l'on voit plusieurs temples et autres bâtimens curieux. La montagne appelée Chaihouchar, qui est une montagne à trois pointes, a un lac dans son milieu, dont on ne trouve point le fond; sur celle de Cheoutengchia est aussi un grand lac, au bord duquel sont plusieurs villes, bourgs et villages. On trouve

ici un certain minéral qu'on nomme *Chiouuiha*.

La ville de Paohingfou a sous sa dépendance une ville du second ordre et quatre du troisième. Cette ville a plusieurs montagnes où il y a quantité d'étangs. On trouve aussi en ce pays-là ce qu'on appelle en chinois *tancha*.

La ville de Hingcheoufou a aussi sous sa dépendance une ville du second ordre et huit du troisième. On y voit plusieurs montagnes, et entr'autres celle de Tiencguchan, au-dessus de laquelle est un grand temple où l'on voit trois cent soixante-huit colonnes de marbre; celle de Liencheuchan, dans lequel est une caverne de pierre, où peuvent se tenir deux mille hommes. On dit que deux vieillards y ont resté plus de deux cents ans, menant une vie solitaire. Ils étaient velus comme des ours, et paraissaient de vrais monstres. Ce lieu est respecté comme un lieu saint, sous la bonne foi de cette fable. On fait dans ce ce pays-là de très-bon papier. Il y a un lac dont on voit l'eau toute verte.

La ville de Changtefou a sous son gouvernement quatre villes du troisième ordre. Elle est sur le bord du grand lac dont nous avons ci-devant parlé, et jouit d'une rivière qu'on

appelle Dongchoui, laquelle se décharge dans le lac. Ce pays abonde en fruits, et l'on y trouve de la pierre chelou, c'est-à-dire, pierre verte.

La ville de Chientefou a sous sa dépendance une ville du second ordre et six du troisième. Elle a la rivière appelée Khingkiang. On tire de ce pays-là beaucoup de vif-argent et de la pierre bleue et verte.

La ville de Yongcheoufou a sous sa dépendance une ville du second ordre et six du troisième, comme la précédente. Elle jouit de la rivière Siankiang, et du lac qu'on nomme Thienhou.

La ville de Chingthienfou a sous sa dépendance deux villes du second ordre et cinq du troisième. Elle jouit des rivières qu'on nomme Hankiang, Sinkiang, Changkiang, Thokiang et Yho : elle a aussi un lac qu'on appelle Thaipelou. C'est un pays très-agréable : il y a un étang et plusieurs tours, qu'on nomme Pesoueles, Yangchonthing, Havienthing et Chongsuenleou.

La ville de Yunyangfou a sous sa dépendance sept villes du troisième ordre. Elle jouit de deux grandes rivières, Hankiang et Longmouenkiang : il y a aussi plusieurs montagnes

remarquables : la première se nomme Tiensenchan, au haut de laquelle est une plaine qui a un grand circuit, et qui n'est qu'un seul rocher, dont les bords sont élevés comme ceux d'une ville ; et où l'on ne saurait monter, à moins d'avoir une échelle très-haute. Il y a aussi les montagnes de Tinchan ; et Sangchingchan, sur lesquelles il y a des villes et villages.

La province de Houguouang a encore deux villes privilégiées qui sont du second rang, et qu'on appelle Fohingcheou et Hingcheou. La première a trois villes sous son gouvernement, et l'autre en a cinq, qui sont toutes du troisième rang : il y a encore dans cette province quatorze places, qu'on appelle Fséessée. Ce pays s'appelle Yongsséessée. C'était un petit royaume dans l'ancien tems : on trouve quantité de vif-argent dans l'une de ces places. La cour envoie deux vice-rois pour gouverner cette province ; l'un fait sa résidence dans Vonchangfou, et l'autre dans Changchoufou : elle est divisée en deux parties, la haute et la basse Houguouang ; la haute regarde la partie du nord, la basse celle du sud.

De la province de Foutchouen.

La province de Foutchouen est aussi une province très-étendue; c'était autrefois le royaume de Chou, Choucoué, et ça été depuis la cour de l'empereur. Elle était une des bonnes provinces et des plus peuplées du royaume; mais l'effort de la guerre l'a détruite. Un certain prince, qui en était le maître, la dépeupla tout-à-fait, dans le tems que la famille de l'empereur d'à-présent commençait d'entrer dans la Chine; il exposa tout son peuple à la discrétion des armes du tartare, qui ne les épargna pas. Elle est aussi vaste que la province de Cheensy, avec qui elle confine du côté du sud; elle abonde en froment et en toutes sortes de grains et de fruits, excepté qu'elle ne produit pas autant de riz que les autres, à cause du grand froid. Elle a sous son gouvernement douze grandes villes du premier rang, dont trois n'en ont point d'autres sous leur dépendance. Ces villes se nomment Chingtonfou, Paoningfou, Chunhyngfou, Tsioutcheoufou, Tchonghingfou, Yencheoufou, Longugnanfou, Mahoufou et Sungfou; celles-ci ont

leurs villes qui en sont dépendantes, comme nous le dirons à l'explication que nous en ferons. Les trois qui n'en ont point sous leur dépendance, se nomment Tounchouenfou, Voumongfou et Cheongfou. Il y a encore dans cette province six villes du second ordre qui sont privilégiées et indépendantes de toute autre ville du premier ordre. Nous en parlerons après avoir décrit les grandes villes ci-dessus.

La ville de Chingtonfou a été le siége de plusieurs empereurs, dans le tems des familles de Hang et Tang; celle des Ming la fit appeler Chingtonfou. C'est la capitale de la province de laquelle dépendent seize villes du second rang et vingt-cinq du troisième; elle a dans son district six grandes rivières, qu'on appelle Kinkiang, Thokiang, Trinkiukiang, Chiukiang, Chongkiang et Minkiang, avec deux grands étangs qu'on appelle Sihou et Fanghou. Ce sont des lieux délicieux, auprès desquels les empereurs se sont fait autrefois des maisons de plaisance qui sont très-belles. Les montagnes les plus agréables qu'on y remarque, se nomment Sichan, Chiangyunchan, Jochan et Chingchiuchan : il y a aussi trois ponts d'une très-grande longueur, entr'autres

le premier, qu'on nomme Vanglikiao; les autres se nomment Chakiao et Cheliukiao: les tours que les empereurs ont fait bâtir s'appellent Haichangleou, Chaoyunthai, Vanghouthai, Tongko, Quouangmouthing, et Yuivangleou.

La ville de Paoningfou a sous sa dépendance deux villes du second rang et huit du troisième : elle profite de cinq rivières, qu'on nomme Fongkiang, Kialingkiang, Pakiang, Poeikiang et Tonkiang. On tire de ce pays-ci une grande quantité de musc, et l'on y trouve la corne Linjangho dont il a été parlé.

La ville de Chunhyngfou a sous sa dépendance deux villes du second rang et huit du troisième : elle jouit de la rivière Kialingkiang; on y remarque les fontaines Sicouenchoui, Mongchai, Yuchoui, Haithangchouen. Ce pays produit beaucoup de soie et toutes sortes de fruits.

La ville de Tsioutcheoufou a sous sa dépendance des villes du troisième rang : elle jouit de cinq rivières, qu'on nomme Haichangkiang, Takiang, Mahoukiang, Cgimouenkiang et Tsingykiang : il y a aussi un très-bon étang où l'on pêche de très-bon poisson, et

quatre fontaines, qui sont Phoikouen, Tchenthy, Fiaothaoyun et Kiajunhuen.

La ville de Tchonghingfou était autrefois la capitale de la principauté de Lasshou. Elle a été ensuite nommée diversement; elle a sous sa dépendance trois villes du second ordre et dix-sept du troisième. Ce pays est arrosé par cinq grosses rivières, qui se nomment Minkiang, Pakiang, Khinkiang, Kialingkiang et Phoihiang. Il est abondant en petits fruits, et sur-tout en Litchies. On y recueille une graine qu'on nomme *Khouyossée*, qui est un contre-poison merveilleux.

La ville de Yencheoufou, autrefois capitale de la principauté de Yuso, a sous sa dépendance une ville du second rang et douze du troisième : elle jouit des rivières Minkiang, Chingkiang et Khaikiang. Ce pays est très-abondant en musc et en petits fruits.

La ville de Longugnanfou n'a que trois villes du troisième ordre sous sa dépendance, et la jouissance de la rivière de Phoikiang.

La ville de Mahoufou, qui est sur les confins de la Tartarie, est toujours en guerre contre les tartares. C'est une petite ville qui est très-forte; elle est bâtie au milieu d'un

lac qui se nomme Mahou, et n'a sous sa dépendance qu'une ville du troisième rang, et dans ses environs la rivière Mahoukiang. Cette ville, la rivière et le lac ont un même nom.

La ville de Sungfou a sous sa dépendance une ville du second rang et quatre du troisième, par où passent quatre rivières, savoir, Thanyuinkiang, Siangkiang, Vukiang et Foujongkiang. On trouve en ce pays-là des rhinocéros; il y a aussi du honghoang ou soufre mâle, qui est très-roux, dont on fait des vases et autres pièces curieuses. . . . . . Tancha; ce sont les neuf villes principales de la province de Foutchoen, indépendamment desquelles sont encore, comme nous avons dit, les trois qui sont distinguées, parce que n'ayant aucun domaine, elles sont cependant villes du premier ordre. Nous les avons nommées Tonchouenfou, Voumongfou et Chenhongfou. Cette dernière fournit beaucoup de musc.

Les six autres villes du second ordre, qui sont privilégiées et indépendantes des premières, se nomment Tongcheou, Miitcheou, Kiatingcheou, Kongcheou, Loukiang et Yatcheou.

La ville de Tongcheou a sous sa dépen-

dance sept villes du troisième ordre, qu'on nomme Phoikiang, Fshikiang et Chekiang : il croît en ce pays quantité de cannes de sucre, et le sucre que l'on en retire est très-beau.

La ville de Miitcheou a sous sa dépendance trois villes du troisième ordre, et jouit d'une rivière, qu'on nomme Polikiang, et d'un lac appelé Hoanhou : on y voit deux beaux ponts, qu'on nomme Lilonkiao et Fshingyankiao.

La ville de Kiatingcheou a six villes du troisième ordre sous sa dépendance; les rivières Longhaiho et Minkiang passent dans son district; ce pays donne beaucoup de musc.

La ville de Kongcheou en a deux du troisième ordre sous sa dépendance, et jouit de la rivière Yakiang.

La ville de Loukiang en a trois du même ordre sous sa dépendance, par où passent les deux rivières Loukiang, Fsseekiang : ce pays donne de bon thé, et l'on y trouve l'outremer et la pierre verte.

La ville de Yatcheou en a aussi trois du troisième ordre, ou égales aux autres; et les rivières Phinghiang et Chingykiang y passent.

Il y a encore neuf grands bourgs dans cette province, qui ne relèvent d'aucune ville; on

les nomme Siyangfou, Chechingfou, Moeihingfou, Thicnsouenfou, d'où l'on tire le bezoard commun, que l'on trouve dans le corps des bœufs ou des vaches; Tongfansou, d'où l'on tire du musc; Pingchafou, Litcheoufou, Chatongfou et Hingtoufou.

De la province de Fokin ou Fouquien.

La province de Fouquien est très-peuplée et très-abondante, elle a souffert beaucoup de guerres; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit très-riche, le commerce y étant très-florissant, particulièrement avec les étrangers. Les habitans de cette province sont ceux de la Chine qui ont le plus d'ambition, qui sont les plus remuans, et qui entreprennent le plus; ils ont ordinairement le plus de part aux révolutions qui arrivent dans le royaume; ils s'adonnent plus que tous les autres, au commerce avec les étrangers; et depuis que les tartares ont obligé les chinois de changer leur manière de s'habiller, et qu'ils leur font souffrir leur domination, ceux de Fouquien sont dispersés dans les pays voisins de la Chine. Ce sont les Fouquiénistes, qu'on voit établis dans les Philippines, et dans les

royaumes de Tongking, Camboge, Cochinchine, Siam, Joor, Malaye, Java et Sumatra. Mais ce sont ceux, à la vérité, qu'on peut estimer les bandits de la Chine, tant il est vrai qu'on les voit déréglés; ils ont de très-bons ports de mer dans leur province: le plus aisé est celui de l'île de Hiamouën, qu'on appelle par corruption *Aimoui;* mais le principal est celui de la ville de Foutcheoufou, qui en est la capitale, où les hollandais ont eu autrefois résidence; leurs vaisseaux venaient faire le commerce jusqu'au pied des murs de la ville; le territoire en est très-bon. Il y a dans ce pays beaucoup de montagnes, sur lesquelles il y a de très-bonnes villes, et quantité de bourgs très-peuplés.

Cette province s'appelait autrefois le royaume de Ming, Mingcoué; elle abonde en toutes sortes de grains et de fruits, et en toutes les choses nécessaires à la vie et à l'usage de l'homme, et particulièrement en sucre: elle a sous son gouvernement neuf villes du premier ordre, compris celle de Tayvan, qui est dans l'île de même nom, autrement *Formoza,* laquelle a été établie du tems de l'empereur Chang: ces villes se nomment Foutcheoufou, Fochuencheoufou, Kieningfou, Yenphing-

fou, Thingcheoufou, Hingoofou, Chaoveoufou, Tchangcheoufou et Thayvanfou.

La ville de Foutcheoufou est une très-grande ville et très-belle ; elle a été autrefois le séjour du roi Yue, Yuewang ; elle a eu ensuite plusieurs différens noms et titres, jusqu'à ce que la famille des Ming l'a fait appeler Foutcheoufou : elle a sous sa dépendance neuf villes du troisième ordre.

Il a été dit ci-dessus que les hollandais avaient eu un établissement dans cette ville, et que leurs vaisseaux venaient jusque devant les murs de la ville où ils faisaient leur trafic ; la mauvaise conduite des équipages de leurs vaisseaux leur ayant suscité plusieurs différends avec les chinois, ils transférèrent leur comptoir à l'île Formoza, d'où ils ont été chassés par la suite. Ce pays est abondant en toutes sortes de petits fruits d'Europe, et d'autres, qu'on appelle *litchi* et *longhien*, qui sont d'un goût merveilleux quand ils sont frais; on en porte en Europe après avoir été desséchés par l'ardeur du soleil, ou à la chaleur d'un four ; il abonde aussi en sucre et en toiles de lin et chanvre, et en toutes sortes de grains ; il jouit de quatre grandes rivières, qu'on appelle Kinkikiang, Ninkiang, Lui-

noukiang et Piekiang: on y voit de très-beaux ponts de marbre, qui sont d'une très-grande longueur: on les nomme Kinsoukiao, Vangankiao, Mingyukhiao et Longkiangkhiao: il y a plusieurs montagnes, où l'on voit plusieurs curiosités.

La ville de Fochuencheoufou est encore très-riche; et quoiqu'elle ait été très-souvent le théâtre de la guerre, elle s'est toujours conservée; elle n'est pas moins abondante en vivres et en toutes sortes de grains et petits fruits, que la précédente: on y voit trois ponts, qu'on appelle Logankio, dont l'un est situé sur le bras de la mer; sa longueur est de sept cent vingt brasses, sa largeur de trois, et sa hauteur de quatre; deux pierres suffisent pour son pavé, elles prennent d'une arche à l'autre, et elles ont trois coudées d'épaisseur, une brasse et demie en largeur et cinq en longueur. C'est un Thaisiang qui le fit bâtir en l'honneur du mariage de son fils avec la fille d'un autre homme très-puissant; et l'on affirme qu'il a coûté un million quatre cent dix mille onces d'argent; il y en a un autre qui lui ressemble, mais il est nommé, par différence à celui-ci, Sailoyang, c'est-à-dire le petit Loyiang; le troisième, qui est plus petit que

les deux autres, s'appelle Kiangchouenkiao. Il y a deux grandes rivières, qu'on appelle Fsinkiang et Loyangkian. Cette ville a sous sa dépendance sept villes du troisième ordre, le long desquelles on voit plusieurs belles montagnes et de très-beaux bâtimens.

La ville de Kieningfou est aussi fort belle; elle a sous sa dépendance huit villes du troisième rang; elle a une belle rivière, appelée Longhiecheou, et un pont très-long, appelé Houankinkiao, sur lequel il y a soixante-treize maisons d'un côté et d'autre. On y voit plusieurs montagnes, et entr'autres celles qu'on nomme Hoanghouachan, Lehochan, Lychan, Thienhouchan, Voulongchan, Vouychan : celle-ci est la montagne où croît le thé que les européens appellent, par corruption, *thé bouy*, ce qui vient de la mauvaise prononciation des marchands de Foquien, qui, au lieu de dire vouy, disent bouy; cette montagne est assez étendue pour qu'il y ait 36 bourgs et villages; le séjour en est si agréable, qu'un prince appelé *Vouykiung*, y faisait sa résidence; et c'est de là que la montagne et le thé qu'elle produit, sont appelés *vouy*.

La ville de Yenphingfou a sous sa dépendance sept villes du troisième rang, et la ri-

vière Kinlongkiang, qui est très-rapide et dangereuse aux naviguans. Il y a dans ce pays-là plusieurs montagnes, d'où l'on tire une grande quantité de marbre.

La ville de Thingcheoufou en a huit sous sa dépendance, qui sont du même rang, avec la rivière Kiukiang; elle a aussi plusieurs étangs, qu'on appelle Kiahou, Fshinsshauhou, Louchouihou et Chihou.

La ville de Hingoofou n'a sous sa dépendance que deux villes du troisième rang; elle est très-fertile en fruits : elle a deux ponts très-longs, qu'on appelle Laikouankiao et Nhingsienkhiao.

La ville de Chaovoufou, qui a sous sa dépendance quatre villes du troisième ordre, a aussi deux beaux ponts, qu'on appelle Siaokouankhiao et Yunkokhiao, qui sont d'une pareille longueur. Ce pays-là est très-fertile en thé.

La ville de Tchangcheoufou est celle de qui dépend la ville de Hiamouen, autrement Aimoui : elle est très-grande, très-riche, très-peuplée et d'un très-gros commerce. Elle a sous sa dépendance dix villes du troisième rang; les rivières Kialongkiang, Liuynykiang et Changkiang l'arrosent : il y a deux ponts

qu'on appelle Yuecouenkhiao et Loucouenkiao ; ce pays est abondant en fruits.

La ville de Thayvanfou est située dans l'île de Thayvan, autrement Formoza, qui est une grande île éloignée de la province de Fouquien, ou terre ferme de la Chine, d'environ 20 lieues. Les chinois faisaient autrefois très-peu de cas de cette île, et il n'y avait que des pêcheurs qui la fréquentaient. Outre les chinois qui s'y sont établis depuis peu, il y a des habitans qui sont à moitié sauvages. Les espagnols, après la conquête des Philippines, voulurent s'établir dans cette île, et plusieurs y réussirent si bien qu'ils y ont resté quelque tems, y ayant bâti quelques forts. Mais les hollandais voulant en faire leur Batavia, les en chassèrent et s'en emparèrent, d'autant plus à propos, que sa situation leur rendait le commerce de la Chine, du Japon et de toutes les mers voisines très-aisé. Les chinois, fuyant ensuite la domination des tartares, s'y retirèrent à grande foule, et en chassèrent les hollandais. Mais, après trente années de guerre, il fallût céder au prince qui s'empara de tout le royaume de la Chine, et se soumettre à ses lois. C'est depuis ce tems-là que la ville de Thayvan y a été établie : elle est abondante

en toute chose, et principalement en sucre.

Outre ces neuf villes du premier ordre, qui sont du gouvernement de la province de Fouquien, et qui ont sous leur dépendance les villes que nous avons dit, il y a encore une ville du second rang, qu'on appelle Founeng-cheou, laquelle en a deux sous sa dépendance et ne relève d'aucune : elle jouit de la rivière qu'on appelle Soukeng, qui n'est pas moins agréable que les autres.

De la province de Quouangton ou Canton.

La province de Canton est celle de la Chine qui est la plus au sud : c'est celle qu'on appelait autrefois le royaume de Yué, Yuécoué ; elle est très-peuplée et très-abondante en toutes choses : on en tire de la soie, du sucre et de la toile de toute façon et espèce. Elle est très-abondante en toutes sortes de grains, et elle a le plus de commerce avec les étrangers, depuis que les portugais ont établi une ville sur les bords de la mer, au bout de l'île de Hianchan, qui est de la juridiction de Quangcheoufou, ville capitale. Cette province a sous son gouvernement dix villes du premier ordre, qu'on nomme Quangcheou-

fou, Chaotcheoufou, Nanhiongfou, Koeitcheoufou, Tchaotcheoufou, Chaokingfou, Kaotcheoufou, Louitcheoufou, Lientcheoufou et Kingtcheoufou.

La ville de Quangcheoufou tient rang parmi les grandes villes de la Chine ; elle est le magasin de l'Empire de Chine, et le port par où la plupart de ses denrées se communiquent aux étrangers : elle est d'un très-grand commerce; elle fourmille de peuple, et l'on y voit toutes sortes d'ouvriers qui imitent tout ce qui se fait de plus beau dans la Chine. Le pays est très-fertile ; la quantité de peuple qui l'habite vend toutes choses à très-vil prix ; mais son grand éloignement de la cour y rend les officiers très-dangereux et faciles à se laisser corrompre. On a sujet de dire que le commerce y est très-difficile à conduire, et que les étrangers y trouvent beaucoup de peines et des dangers.

Ce qui rend encore cette ville des plus considérables du royaume, c'est qu'outre son étendue et la multitude du peuple qui y habite, elle a sous sa dépendance un grand bourg, qui a près de deux lieues de long, dans lequel il y a plus de six millions d'hommes qui l'habitent. C'est le magasin de tout le

royaume, et le lieu où l'on fait la plupart des ouvrages en soie, toile, cuivrerie, fer, et autres sortes de métaux, qui se consomment dans toute l'Inde. On le nomme *Fouchan*. Les révérends pères de la Compagnie de Jesus y ont une très-bonne maison. L'on dit que ce bourg est le lieu du royaume, après la ville de Fououtcheou, où il y a le plus de fabriques. La ville de Canton a sous sa dépendance une ville du second ordre et seize du troisième, du nombre desquelles est la ville de Hiengchanhien, située douze lieues au nord-ouest de Macao, dans la même île de Hiangchan. Ledit lieu de Macao en est dépendant, et les portugais ne peuvent dire avec vérité que ce lieu leur appartienne par aucun droit de propriété, mais seulement au moyen d'un fief de cinq cents onces d'argent qu'ils payent chaque année à l'empereur, qui tient un mandarin à un quart de lieue de là, lequel va quand il veut dans Macao, y est logé aux dépens de la communauté des portugais, les fait assembler quand il veut, et les fait prendre bien souvent quand ils ont eu des contestations avec les chinois qui habitent à présent dans Macao en très-grand nombre. La ville de Canton

a la rivière du Tygre-Chukiang, qui passe au-devant de deux autres, qu'on appelle Longkiang et Fshingkiang. On voit aux environs de Canton plusieurs montagnes où il y a divers couvens de bonzes, et autres édifices. Les plus remarquables sont Leyanchan, Lingcheouchan, Fisschiachan, Lafiouchan, Talochan et Coucifongchan.

La ville de Chaotcheoufou est une très-jolie ville, située entre deux rivières. Elle confine d'un côté avec la province de Houguouang. Elle a sous sa dépendance six villes du troisième ordre. C'est un pays où il y a plusieurs montagnes et une infinité de couvens de bonzes; parce que sur la principale, qu'on appelle Nanhouachan, est le couvent où était un des patriarches de ces sortes de séducteurs, appelés Lousshou, et dans lequel est son tombeau, qui est conservé avec beaucoup de décoration, de respect et de vénération. Nous avons dit ci-devant ce que c'est que cette sorte de patriarches, et que les bonzes, qui sont distingués par les noms de Taossee et de Hochang. Il y en a sur ces montagnes au-delà de cinq mille. Ce pays est abondant en fruits, et y produit du chanvre. On y trouve le moutcha ou thé à poil, qu'on

commence à connaître en France; il et utile contre les fièvres chaudes, l'indigestion, la pierre et la goutte. On y fait aussi une huile qui ne le cède pas à l'huile d'olive, avec un certain fruit qui ressemble assez à l'olive, et qui étant mûr, devient violet comme elle; mais l'arbre qui donne le fruit qui fait la meilleure huile, n'est pas aussi grand que l'olivier; il ressemble à l'arbre du thé, qui est de la hauteur d'un grand pied de rosier. Il y a une autre espèce d'arbres, qui non-seulement sont aussi grands que les oliviers, mais même que les chênes. Ils produisent des fruits semblables à l'olivier; mais ils ne font pas d'aussi bonne huile; celle-ci est la commune. On trouve aussi dans ces montagnes quantité de métaux dont les historiens ne parlent pas. On dit même qu'il y a de l'argent: pour ce qui est du zink, de l'antimoine, du fer et du cuivre, ils y sont fort communs: on y tire aussi de l'étain.

La ville de Nanhiongfou est une fort jolie ville, qui confine avec la province de Kiangssi. Elle n'a sous sa dépendance que deux villes du troisième rang; elle a deux montagnes, qui sont fort renommées: celle de Moneling, par où passe le grand chemin des voyageurs

qui vont à la cour de Pékin et dans d'autres contrées, et qui fait partie des bornes de cette province, avec celle de Kiangssy; un port qui est dans le milieu en fait la séparation. On y cueille quantité de cette huile très-précieuse, qu'on appelle de *l'huile de thé.*

La ville de Koeitcheoufou est une grande ville auprès de la mer. Elle a sous sa dépendance une ville du second rang et douze du troisième. Elle jouit de quatre rivières, qu'on appelle Tongkiang, Takiang, Sinsonkiang et Sikiang. Elle a une très-grande montagne, où il y a une infinité de couvens de bonzes. Cette ville est le lieu de la résidence du titou, ou général d'armée de la province de Canton, qui l'est aussi des armées navales.

La ville de Tchaotcheoufou est encore une très-grande ville et très-opulente. Elle a sous sa dépendance dix villes du troisième ordre et deux rivières, qui sont le Lienkiang et le Chinkiang. Il y a un très-beau pont de marbre, qu'on appelle Fshitchouen-Khiao. Ce pays abonde en toutes choses, et principalement en sucre, en poudre et sucre candi. Il y a un beau port, qu'on appelle Hagfou, où sont plusieurs vaisseaux chinois qui commercent

dans les pays étrangers. Il y a aussi plusieurs minéraux et des mines d'argent.

La ville de Chaokingfou a sous sa dépendance une ville du second ordre et onze du troisième. Le tsongtou des deux provinces de Canton et de Yuangssy, y fait sa résidence. Elle est sur les bords de la rivière qu'on appelle Mouyangkiang, et auprès de plusieurs montagnes, d'où l'on tire beaucoup de marbre. On y trouve aussi d'une herbe qu'on appelle *l'herbe du vent d'est*, Thongfongtsay; les voyageurs en boivent le suc pour se désaltérer.

La ville de Kaotcheoufou a sous sa dépendance une ville du second rang et cinq du troisième. Elle est située auprès de la mer; elle est très-abondante en grains, en toiles de lin et en sucre.

La ville de Louitcheoufou est aussi située auprès de la mer, et sur les confins du royaume de Cochinchine. Elle a sous sa dépendance une ville du second ordre et deux du troisième. Elle a trois rivières, qu'on appelle Liunkiang, Khinkiang, et Longmonkiang. On pêchait à cette côte beaucoup de perles fines; mais l'avidité des chinois les a rendues très-rares.

La ville de Lientcheoufou est aussi une ville

maritime et très-abondante en vivres. Elle a sous sa dépendance trois villes du troisième ordre.

La ville de Kingtcheoufou, est dans la grande île de Hainan, située dans la partie méridionale de la Chine, à dix lieues à l'est de la Terre Ferme; cette île était autrefois à plusieurs peuples sauvages, qui sont, dit-on encore, dans les montagnes; elle est située dans le golfe ou détroit même, vis-à-vis de la Terre Ferme; elle a plus de deux cents lieues de circuit. On ne saurait assez vanter les trésors cachés qui sont dans ce pays, et que les gouverneurs meme, ni les marchands de la province de Canton ne peuvent découvrir, les insulaires prenant grand soin de les cacher; mais le commerce qu'on y fait, ce qu'on en retire de tems en temps, et sa situation, qui n'est que par les dix-huit degrés de latitude nord, faisant juger que c'est un pays très-riche, on ne peut douter qu'il ne mérite beaucoup d'attention et qu'on ne puisse y établir quelque commerce avantageux. Celui que les chinois y font se réduit à y aller acheter des bois d'ébène, de rose, de fer, des rotins ou cannes d'Inde, de l'arèque et du bétel; mais sous ce com-

merce qu'ils font ouvertement, ils ne laissent pas d'en faire un secret en perles et en or, que les montagnards leur vendent, et sur lesquels les marchands trouvent un gros profit. Outre les perles qu'on pêche dans le golfe, on y trouve quantité de curiosités qui sont estimées en Europe, comme cancres pétrifiés, etc. Les vivres y abondent et y sont presque pour rien. Cette île a deux grandes rivières, qu'on appelle Nantoukiang et Takiang. Elle a aussi trois étangs, qu'on appelle Thonghou, Sihou et Sanhou. Il ne manque pas en cette île de montagnes ; où l'on dit qu'il y a des animaux de plusieurs espèces, comme des ours, des singes d'une prodigieuse grandeur, et plusieurs autres.

Outre ces deux villes principales, qui sont du gouvernement de la province de Canton, il y a aussi une ville du second ordre, qu'on appelle Lotingcheou; elle est absolue et indépendante, et a sous sa dépendance deux villes du troisième ordre. Ce pays donne beaucoup de vernis, et d'une certaine gomme qu'on appelle de *l'huile de bois*, laquelle fait un vernis merveilleux lorsqu'elle est appliquée sur toutes sortes de bois; elle se conserve parfaitement. Les japonais qui se servent du

vernis avec plus de succès que toutes les nations de l'Asie, estiment beaucoup celui-ci, et les chinois en font un gros commerce avec eux.

De la province de Quangssy.

La province de Quangssy est très-étendue; mais c'est un pays montagneux, qui n'est pas si peuplé que les autres provinces. Elle faisait aussi partie du royaume Yen, et les royaumes de Tonking et de la Cochinchine lui étaient annexés. L'on divisait la province de Quangssy en septentrionale, qui était celle-ci, et en méridionale, qui était la Cochinchine et le Tonking. L'empereur Hongvou, de la famille des Ming, en ayant fait roi un certain Tchinchy, natif de Canton; et les tartares étant devenus les maîtres de la Chine, ces deux principautés qui pour lors n'étaient pas divisées, ont conservé leur souveraineté, moyennant un tribut que ces princes sont obligés d'envoyer tous les trois ans à l'empereur de la Chine. Ce qui est la cause que la Cochinchine a été ensuite divisée en deux royaumes; c'est que ce Tchinchy n'ayant laissé après sa mort qu'un jeune prince, qui

n'était pas en état de faire valoir ses droits, un certain Mouchi, son oncle maternel, s'empara du pays de Tonking, qui faisait la meilleure partie du royaume de son neveu, et l'obligea de se retirer dans le Kiuotchy, qui est la Cochinchine d'à présent ; il eut le moyen de se faire couronner, sans pourtant être en état de détrôner son oncle, qui est resté à Tonking aussi bien que ses successeurs, lesquels sont toujours en guerre avec la Cochinchine.

Il y a dans la province de Quangssy des peuples qui sont retirés dans de certaines montagnes, pour n'avoir point voulu souffrir le joug de la nouvelle monarchie des chinois, et qui y vivent dans cette prévention de vouloir conserver les coutumes antiques des peuples chinois. Ils se sont fait une république à leur mode, dans une vallée qui est presque inaccessible, où ils se sont retirés depuis longtems ; et ils y vivent dans cet entêtement de leurs anciens usages, sans y vouloir souffrir aucun changement. Ils occupent un pays où ils ont non-seulement des vivres en abondance, mais encore de l'or, de l'argent et toutes sortes de métaux et de drogues médicinales très-précieuses. Il n'y a pas trois

ans que ces peuples ayant été fatigués par les troupes du titou de la province, l'empereur y envoya une forte armée avec tous les généraux et le tsongtou même. Ils soutinrent un long siége contre toutes les forces de l'armée, qui était de plus de cinquante mille hommes, et firent un accommodement avec le tsongtou, qui les maintenait dans la possession de cette contrée, à condition que l'empereur ferait construire une forteresse à l'entrée de la vallée qu'ils habitent, et qu'ils porteraient les cheveux ras comme les autres chinois ; ce qui fut exécuté seulement par leurs députés et non par les autres. Ces gens-là affectent une rusticité et des manières fort sauvages. Ils ne veulent parler qu'un ancien langage dans lequel ils se sont toujours entretenus, et qui est devenu, par succession de tems, inconnu aux chinois : ils s'entêtent à souffrir plutôt la mort que de changer.

La province abonde aussi en minéraux, en bois et en riz, dont on va chercher le débit dans Canton. Elle a sous son gouvernement onze villes du premier ordre, et quelques-unes du second qui sont privilégiées. Les villes du premier ordre se nomment Quouei-

hingfou, Leoutcheoufou, Quongyuenfou, Phinglofou, Voutcheoufou, Fshincheoufou, Nanningfou, Taiphingfou, Yuningfou, Sonngengfou et Chenngengfou.

La ville de Quoueihingfou, qui est la capitale de la province, a sous sa dépendance deux villes du second rang et sept du troisième. La rivière qu'on appelle Likiang passe au-devant de cette ville, et le pays est encore arrosé de deux autres rivières, qu'on appelle Rangsoukiang et Sangkiang, et de deux étangs, Sihou et Petchouou. Il y a aussi deux fontaines remarquables, Siangchoui et Kouonchoui, et des montagnes sans nombre.

La ville de Leoutcheoufou a aussi deux villes du second ordre et dix du troisième, qui en dépendent. Elle a les rivières Licou-Kiang et Losshingkang, Longkiang et Louikiang. On trouve en ce pays d'un certain fruit, qu'on appelle *chongaosses*, qu'on dit être un très-bon contre-poison.

La ville de Quongyuenfou a sous sa dépendance quatre villes du second rang et cinq du troisième, par où passent les rivières Longkiang et Kinchingkiang; on n'en dit rien de remarquable.

La ville de Phinglofou a sous sa dépendance

une ville du second ordre et sept du troisième, avec les rivières Lykiand et Yenkiang. On trouve en ce pays une très-grande quantité de cette cire blanche que certaines mouches laissent sur des arbres.

La ville de Voutcheoufou en a une du second ordre et neuf du troisième. Elle confine avec la province de Canton: elle a les rivières Tankiang Coucikiang, Tongkiang, Sienkiang, Yougkiang et Hoangkiang. On retire de ce pays du tchoucha, qui est le vermillon. On y voit des rhinoceros, des ours d'une grandeur extraordinaire, et quantité d'autres bêtes.

La ville de Fschinchcoufou a sous sa dépendance deux villes du second ordre et trois du troisième, où sont trois rivières qu'on appelle Sshinkiang, Khingkiang et Voulinkiang. Ce pays produit quelques arbres de cannelle, et quantité d'autres bois propres pour des ouvrages.

La ville de Nanningfou est une très-belle ville; c'est le magasin de toute la province. Elle fait un gros commerce avec les provinces de Yunnang, Canton, Quoueitcheou et la Cochinchine. Elle a sous sa dépendance trois villes du second ordre et trois du troisième; les ri-

vières Takiang, Hoentchaakiang, Piékiang et Tsioufongkiang y passent. On peut voir en ce pays plusieurs éléphans, que les chinois font venir des confins de la Cochinchine, et qu'on élève dans les forêts.

La ville de Taiphingfou confine aussi avec la Cochinchine, et a sous sa dépendance cinq villes du second ordre et quatre du troisième. Les rivières Lykiang et Louyongkiang passent au travers. Cette ville était autrefois du ressort de la Cochinchine, aussi bien que les trois ci-après.

La ville de Yuningfou, autrefois du ressort de la Cochinchine, a sous sa dépendance cinq villes du second ordre seulement; les rivières Mingkiang et Changsoukang la parcourent.

La ville de Songgengfou est aussi du ressort de la Cochinchine, et a seulement sous sa dépendance une ville du troisième ordre.

La ville de Chenngengfou, qui était autrefois du ressort de la Cochinchine, n'a nulle ville sous sa dépendance; c'est un pays de bois, qui produit beaucoup de sandal rouge et beaucoup de cire.

Il y a dans la province de Quangssy plusieurs autres villes du second ordre, qui sont privilégiées ou indépendantes du premier

ordre : ce sont Fouchinytcheou, Lytcheou, qui produit encore du bois rouge et du cinabre, Fongytcheou, Hyangvoutcheou, Toukangtcheou, Longtcheou, Foulongcheou et Kiangcheou, qui a sous sa dépendance une ville du troisième ordre. Il y a aussi quatre bourgs privilégiés, qu'on nomme Changcouanssou, Changlinssou, Nganlongssou et Nganlinssou.

De la province de Yunnang.

La province de Yunnang, qu'on nommait autrefois le royaume de Chenchencoué, est très-belle et d'un climat fort tempéré. L'empereur voulut lui donner le nom de Yunnang, qui veut dire des *nuages du sud.* Cette fantaisie lui prit à cause que dans le tems qu'il s'en était rendu maître, il vit dans les cieux plusieurs nuages de différentes couleurs qui venaient de la partie du sud. Cette province est très-riche et très-abondante. On y trouve quantité d'or et d'argent, toutes sortes de métaux et beaucoup de pierres précieuses, sur-tout des rubis. Elle abonde aussi en toutes sortes de grains et de petits fruits que nous avons en Europe,

quoique cette province soit située dans la partie méridionale de la Chine. L'air y est fort tempéré. Elle est à l'ouest de Canton, et confine dans la partie sud avec les royaumes de Laos et de Pégu. On y voit des pluies et de la neige pendant l'hiver, comme en Espagne. On y trouve aussi de toutes sortes d'animaux, comme éléphans, rhinoceros, buffles sauvages, des ours, des tigres, etc. Dans la partie du nord, elle confine avec les provinces de Foutchouen et Coueitcheou. C'est un pays très-montagneux; c'est pourquoi on y trouve tant de métaux, et sur-tout de l'or, de l'argent, du cuivre et du vif-argent. Elle a sous sa dépendance vingt-deux villes principales ou du premier ordre, qu'on appelle Yunnangfou, Talyfou, Linganfou, Tchohongfou, Tchinkiangfou, Monghoafou, Kingtongfou, Quangmungfou; Quangsifou, Chenyuenfou, Yongningfou, Chuningfou, Kiossingfou, Yaongfou, Ngohingfou, Voutingfou, Chanyunfou, Linkiangfou, Yuenkiangfou, Yuntchangfou, Mentingfou et Mongliangfou.

La ville de Yunnangfou était autrefois la cour du roi Siliohang. Elle a sous sa dépendance quatre villes du second ordre et neuf du troisième. Elle est située auprès d'un très-

beau lac, appelé Sihou. Elle a une grande rivière, qu'on appelle Tehouenlongkiang et un autre appelé Sinssceho. Elles se perdent dans le grand lac. On y trouve de cette pierre verte d'où on tire du cuivre, des pierres de marbre de plusieurs couleurs et plusieurs sortes de pierres précieuses : on en tire aussi beaucoup de chevaux. *Les montagnes y sont* très-agréables. Elle est mémorable par le siége que Oussancouei en fit au tems qu'il était mécontent de l'Empire, et qu'il voulut venger la mort de son père. Mais elle a beaucoup plus souffert par les guerres qu'elle a soutenues ensuite du vivant du même Oussancouei, contre l'empereur qui règne.

La ville de Talyfou a sous sa dépendance trois villes du second ordre et trois du troisième. Elle a aussi cinq rivières, dont deux sont si grandes qu'on les appelle mers Sywlhai et Ssinglonghai : les autres trois sont Takiang, Phoutheokiang et Kinlongkiang. Il y a une tour élevée dans la ville, qu'on appelle Vouhouleou. Elle a un tiers de lieue de tour et vingt brasses de hauteur, qui valent deux cents pieds. Elle est bâtie d'une très-belle pierre de taille, et n'a point sa semblable. On voit en ce pays un pont assez

singulier : il est au-dessus d'une montagne, au bas de laquelle passe une grande rivière, traverse la même montagne, laquelle est percée de plusieurs arches qu'on y a fait exprès. Il y a une autre montagne sur laquelle sont plusieurs villages et des bonzeries, et dans le milieu un lac si profond, qu'on n'en saurait trouver le fond. Il y a dans ce pays grande abondance de fruits, entr'autres quantité de figues.

La ville Linganfou, qui a été autrefois capitale du royaume Kinting, Kintingcoué; une reine qui gouvernait l'Empire, et qu'on nommait *Mongchi*, fit appeler cette ville Linganfou. Elle a quatre villes du second ordre sous sa dépendance et cinq du troisième. Elle a trois rivières, qu'on nomme Khiokiang, Loukiang et Yuenkiang : elle a aussi deux grands lacs, dans lesquels sont trois grandes îles. On les nomme Ilonghou et Thonghai et Thonghaihou. On trouve en ce pays beaucoup de bois d'aloës.

La ville de Tchoongfou a sous sa dépendance deux villes du second ordre et cinq du troisième, avec deux rivières, qu'on appelle Longtchouenkiang et Taho. On y trouve la

pierre d'outremer et la mine de cuivre ou pierre verte.

La ville de Tchingkiangfou a sous sa dépendance deux villes du second ordre et trois du troisième. C'est un pays qui nourrit beaucoup de brebis qui donnent une quantité prodigieuse de laine, laquelle est encore plus douce que la laine d'Angleterre.

La ville de Monghoafou a été bâtie par cette reine dont il a été parlé ci-dessus, appelée *Mongchi*, et portait le même nom. Elle a une ville du second ordre seulement sous sa dépendance et deux rivières, qu'on appelle Lanchangkiang et Yangkiang. On y trouve beaucoup de musc.

La ville de Kingtongfou n'a aucune ville sous sa dépendance; les rivières Lanchangkiang, Taho et Tanghoaho y passent.

La ville de Quangmungfou en a seulement une du second ordre.

Celle de Quangsifou en a trois aussi du second ordre. Le pays produit de très-bon thé.

La ville de Chenyuenfou confine avec les pays du sud. Elle n'a point de villes remarquables dans son domaine.

La ville de Yongningfou n'a aussi que des

villes du quatrième ordre ou bourgs, dans son domaine.

La ville de Chuningfou n'en a point non plus ; et ces trois villes sont étrangères et annexées à cette province, lorsqu'elle fut prise sur les princes ses voisins. Elles sont situées sur les confins.

La ville de Kiosingfou a quatre villes du second ordre et deux du troisième.

Celle de Yaongfou a sous son domaine une ville du second, et quatre du troisième. Ce pays produit du genseng et du musc.

La ville de Ngohingfou a seulement deux villes du second ordre sous sa dépendance. Le pays donne quantité de laine, du musc et du bois de sandal.

La ville de Voutingfou a deux villes du second ordre sous sa dépendance et une du troisième. On y trouve aussi du musc.

La ville de Chanyunfou est une ville étrangère et n'a point de villes sous son domaine.

La ville de Linkiangfou a quatre villes du second ordre. On y trouve de l'ambre jaune.

La ville de Yuenkiangfou est aussi ville étrangère et une acquisition. Elle n'a qu'un bourg qui soit sous sa dépendance.

La ville de Yuntchangfou a été aussi

une acquisition; c'était la capitale d'une principauté qu'on appelait Ngaikien. Elle a sous sa dépendance deux villes du second ordre et deux du troisième, avec deux grands bourgs.

Ce pays donne beaucoup d'ambre en roche et des rubis.

Les villes de Montingfou et Mongliangfou n'ont pas non plus de villes sous leur dépendance; mais il y a encore dans la province sept villes du second ordre qui sont privilégiées. On les nomme Pechingcheou, Sinhoacheou, Liangsiangcheou, où il y a du musc et des laines; Voueyuencheou, Vonsincheou, où il croît de très-bon thé; Chenkhangcheou, où l'on trouve beaucoup d'encens et Taheoncheou.

Outre ces villes privilégiées il y a encore quinze bourgs, qui ne relèvent aussi que de la province. On les nomme Losinfou, Changkouanfou, Lantsangfou, Chanchingfou, Kiulisou, où l'on trouve une espèce d'iris, qu'on appelle aux Indes *poucho*, et du bois d'aloès; Mongyangfou, où il y a de l'ambre en roche et de plusieurs sortes de pierres précieuses; Miensinsou et Papesou, où il y a plusieurs éléphans et du benjoin; Cacosou, où l'on voit des rhinocéros, de l'encens et du

poucho, Nganfousou, Nansinsou, Suenfousou, Canyaysou, Congchouensou et Vanchisou. Il croît dans ce dernier beaucoup de sucre.

De la province de Quoucitcheou.

La province de Quoueitcheou était autrefois un royaume étranger, qu'on appelait Lochi, Lochicoué. C'est un pays de montagnes, qui abonde en toutes sortes de minéraux d'or, d'argent, de cuivre et de vif-argent. Elle confine, du côté du levant, à la province de Houguouang ; au midi, à Foutchouen ; et au septentrion, à la province de Yunnang. L'air y est tout-à-fait tempéré, et le terrain très-fertile en grains et en tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme. Toutes les denrées s'y vendent à vil prix ; les poules n'y valent pas quinze sous la douzaine, et le reste à proportion. Elle relevait autrefois de la province de Houguouang ; mais la famille des Ming y ayant ajouté quelqu'autre domaine, en fit une province, qu'il nomma Quoucitchou. Elle a sous son gouvernement six villes du premier ordre, qui se nomment Coueiyangfou, Foutcheoufou, Sounansou, Toucounsou ; Nganchunfou et Phingyuefou.

La ville de Coueiyangfou, qui en est la capitale, est très-belle et très-grande. Elle a sous son domaine trois villes du second ordre et trois du troisième, sans compter les bourgs et villages. Il y a trois grandes rivières, qu'on nomme Nanmingho, Loucouangho et Voukiang. Il y a plusieurs montagnes remarquables; savoir, Thongsseechan, c'est-à-dire, la montagne à cloche, parce que lorsqu'il pleut, on entend un son dans le creux de cette montagne, comme si c'était une cloche; Fonghoangchan et Chemouanchan. On en retire beaucoup de thé.

La ville de Foutcheoufou n'a sous son domaine que quatre bourgs. On en retire beaucoup de vif argent et du vermillon.

La ville de Sounanfou relevait autrefois de la province de Houquouang. La famille des Ming l'a fait nommer de ce nom, et l'a réuni au domaine de cette province. Elle a sous sa dépendance deux villes du troisième rang et quatre bourgs. Elle a deux rivières, Fouyenkiang et Pakiang.

La ville de Chenyuenfou n'a aussi que deux villes du troisième ordre et trois bourgs sous sa dépendance. C'est un pays abondant en toutes sortes de fruits d'Europe.

La ville de Chitsienfou n'a que quatre bourgs

dans son domaine; elle a deux rivières qu'on appelle Kitscenkiang et Voukiang. On en retire beaucoup de vif-argent.

La ville de Tongunfou est une acquisition. Elle n'a que six bourgs de son domaine, et une rivière appelée Tongginkiang. On en retire beaucoup de pierre d'alun.

La ville de Lyphingfou, qui a trois rivières qu'on appelle Hongcheoukiang, Yongkiang, et Sinhoakiang, n'a qu'une ville et treize bourgs dans son domaine. Elle a un pont très-curieux, qui n'est couvert que par une seule pierre, laquelle a quarante-quatre brasses de long et quatre de large. On l'appelle Thiensongkiao.

La ville de Toucounfou était autrefois une ville étrangère. Elle a sous sa dépendance deux villes du second ordre, une du troisième et plusieurs bourgs; elle a deux rivières, qui sont Toucounho et Metchongho.

La ville de Nganchunfou était autrefois du ressort de la province de Yunnang. Elle n'a dans son domaine que deux bourgs et une rivière qu'on appelle Kongkiuho; il y a trois ponts, qu'on appelle Pipokhiao, Ninyongkhiao et Thiensingkhiao.

La ville de Phingyuefou a une ville du troisième ordre et quatre bourgs dans son do-

maine. Elle a une grande rivière, qu'on appelle Machangkiang. Il croît en cet endroit beaucoup de poucho et de fruits.

La province de Quoucitcheou, outre ces dix villes du premier ordre, en a encore quatre du second, qui sont privilégiées : la première, Quoucitcheou, qui était du royaume voisin; la seconde, Phongnancheou, qui a deux villes du troisième rang dans son domaine et deux rivières, qu'on nomme Phouenkiang, et Chepokiang, où il y a de l'alun, du vif-argent, du cinabre et quantité de fruits; la troisième, Yongningcheou, et la quatrième, Chenningcheou. Celles-ci ont chacune deux grands bourgs dans leur domaine. Il y a encore plusieurs bourgs et villages dont le territoire produit beaucoup de thé.

Toutes les villes ci-dessus, comme il est aisé de le remarquer, ont eu différens noms sous les différens règnes, aussi bien que celles des autres provinces. Je n'ai trouvé rien de plus inutile que de les rapporter, puisqu'il n'y a personne qui ne les connaisse par les noms qu'elles ont à présent, qui sont les mêmes que la famille des Ming leur a donnés, et dont le règne a duré plus de trois cents ans. La famille régnante n'y a rien voulu changer;

je crois qu'il est aisé, par la légère description que je fais des quinze provinces de la Chine, de se faire une idée naturelle de ce royaume.

Les chinois possèdent encore un grand pays qui est situé dans les bornes de la province de Chantong, qu'on appelle, par corruption, le royaume de la Corée, et que les chinois appellent Caouly ou Caolien; c'est une péninsule qui, avec le pays de Leaotong, fait un golfe de mer; on dit même qu'il y a un abyme où la mer s'y enfonce d'une telle manière qu'il n'y a point de bâtiment qui ose en approcher à certain tems. Ce pays est très-étendu et très-abondant en toutes sortes de vivres. Il est tributaire des chinois, et paye à l'empereur, chaque année, une somme de redevance. On y fabrique une sorte de papier qui résiste à l'eau, et dont on fait des habillemens. On trouve en ce pays-là beaucoup de gingseng, des peaux de marte-zibeline et du vernis. Ce pays est très-désert, et pourrait servir à de grosses entreprises pour des établissemens de commerce.

RÉCAPITULATION du nombre des villes des trois premiers ordres qu'ont les quinze provinces de la Chine, dépendantes de leur domaine et de la situation de leur capitale.

La province de Peking, par les quarante degrés de latitude nord, a sous son gouvernement huit villes principales, ou cités du premier ordre, qu'on nomme Fou, vingt-deux places ou villes du second ordre, qu'on nomme Cheou, et cent-vingt-une villes ordinaires, qu'on nomme Hien, et qui sont du troisième ordre : cela fait 151 villes, à quoi l'on peut ajouter onze bourgs et un château ou seigneurie.

Le pays de Leaotong, situé par les quarante-un ou quarante-deux degrés nord-est, en a deux du premier ordre, deux du second et sept du troisième; ce qui fait onze villes, à quoi on peut ajouter vingt-cinq bourgs.

La province de Nanking, située par les trente-deux degrés nord, est à quinze du premier ordre, seize du second, et 97 du troisième, ce qui fait 128 villes, à quoi on pourrait ajouter vingt-six bourgs remarquables.

La province de Chanssy, située par les trente-huit degrés, en a six du premier ordre, seize du second, et soixante-seize du troisième, ce qui fait quatre-vingt-dix-huit villes, à quoi on peut ajouter douze bourgs.

La province de Chantong, située par les trente-sept degrés, en a six du premier ordre, quinze du second, et 89 du troisième, ce qui fait ensemble 110 villes, à quoi on peut ajouter seize bourgs.

La province de Honang, située par les trente-cinq degrés, en a huit du premier ordre, onze du second, et 97 du troisième; ce qui fait ensemble 116 villes, à quoi l'on pourrait ajouter dix bourgs.

La province de Cheenssy ou Chainssy, située par les trente-six degrés, en a huit du premier ordre, vingt-trois du second, et 96 du troisième; ce qui fait ensemble 127 villes, à quoi on peut ajouter douze bourgs.

La province de Chekiang, située par les trente degrés de latitude nord, en a onze du premier ordre, une du second, et 72 du troisième; ce qui fait ensemble 84 villes, auxquelles on peut ajouter seize bourgs.

La province de Kiangssy, située par les vingt-neuf degrés, en a treize du premier

ordre, une du second, et 71 du troisième; ce qui fait ensemble 85 villes.

La province de Houquouang, située par les trente-un degrés, en a huit du premier rang, vingt-trois du second et 116 du troisième; ce qui fait ensemble 147 villes, à quoi l'on pourrait ajouter trente-un bourgs.

La province de Foutchouen, située par les vingt-neuf degrés, en a quatorze du premier ordre, trente-trois du second et 120 du troisième, qui font ensemble 167 villes, à quoi on peut ajouter seize bourgs.

La province de Fouquien, située par les vingt-six degrés, en a neuf du premier ordre, une du second, et 58 du troisième; ce qui fait ensemble 68 villes, à quoi l'on peut ajouter onze bourgs.

La province de Quangtong, située par les vingt-trois degrés, en a dix du premier ordre, neuf du second, et 77 du troisième; ce qui fait ensemble 96 villes, à quoi l'on peut ajouter quinze bourgs.

La province de Quouangssy, située par les vingt-cinq degrés, en a douze du premier ordre, quarante-une du second et quarante-neuf du troisième; ce qui fait ensemble 102

villes, à quoi l'on peut ajouter neuf bourgs et quatre châteaux.

La province de Yunnang, située par les vingt-quatre degrés, a vingt-quatre villes du premier ordre, vingt-huit du second et vingt-huit du troisième, qui font ensemble 80 villes, à quoi l'on peut ajouter quinze places ou forts, et seize bourgs.

Enfin, la province de Quoucitcheou, située par les vingt-quatre degrés de latitude nord, en a dix du premier ordre, dix du second et quinze du troisième, ce qui fait ensemble trente-cinq villes, à quoi l'on peut ajouter six bourgs et 75 places ou châteaux.

RÉCAPITULATION *des villes de premier, 2e et 3e ordres, qu'ont dans leur domaine les quinze provinces de la Chine, compris le pays de Leaotong.*

Villes du premier ordre, qu'on nomme *Fou.*	164
Villes du 2e ordre, qu'on nomme *Cheou.* . .	252
Villes du 3e ordre, qu'on nomme *Hien.* . .	1189
On peut encore ajouter 325 bourgs, places ou seigneuries anciennes qui sont les plus dignes de remarque.	325
TOTAL.	1930

Nota. On a réglé la latitude des provinces ci-dessus, par la situation de leurs villes capitales, et non par le centre de chaque province. »«

Dénombrement des habitans de Chine, traduit du chinois, par le P. Allerstain, jésuite, président du tribunal des mathématiques.

Chan-tong	25,180,734
Kiang-sou	23,161,409
Ngan-hoei	22,761,030
Ho-nan	16,332,570
Pe-tche-ly	15,222,040
Tche-kiang	15,429,692
Kiang-si	11,006,640
Chan-si	9,768,189
Fou-kien	8,063,671
Hou-nan	8,829,320
Hou-pe	8,080,603
Si-ngan	7,287,443
Kan-sou	7,412,014
Koang-toung (Canton)	6,797,597
Koang-si	3,947,414
Kouei-tcheou	3,402,722
See-tchouen	2,782,976
Yun-nan	2,078,802
Fong-tien	668,852
TOTAL	198,213,718

Ce dénombrement est tiré du tribunal des fermes; il se rapporte à la vingt-sixième année du règne de Kien-Long. L'on comptait, l'année précédente, 196,837,977 habitans; il y a donc eu une augmentation de 1,375,741 habitans.

Nota. Lorsque le *Voyage* de M. Sonnerat *aux Indes orientales et à la Chine*, fut publié, M. Bertin le fit

passer à la Chine pour obtenir des remarques, qui pussent fixer ses idées sur cette relation. La réponse des missionnaires n'est pas connue; elle fait sans doute partie des nombreux mémoires qu'ils ont adressés depuis l'impression du recueil formé par les ordres et sous les yeux d'un ministre ami et protecteur aussi zélé qu'éclairé des sciences et des arts, recueil interrompu depuis 1791. On regrette que tant de mémoires précieux restent enfouis dans des cartons, et que personne ne songe à les livrer à l'intérêt et à la curiosité du public.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

LIVRE IV. *Observations sur la Chine, le royaume du Pégû, Madagascar, les Iles-de-France et de Bourbon, le cap de Bonne-Espérance, Ceylan, les Maldives, Malacca, les Philippines et les Moluques.*

Fin de la Table des Chapitres du second volume.



Nic 27/1/77